LES DENTS DU TIGRE 2

HENRI VERNES

UNE SUPER AVENTURE DE

BO MORANE



mara -junior

LA COLLECTION JEUNE POUR TOUS LES AGES

HENRI VERNES

BOB MORANE

LES DENTS DU TIGRE 2

LA TERREUR VERTE



MARABOUT

Chapitre I

Herbert Gains tournait et retournait entre ses doigts minces un stylo à capuchon d'or, tout en considérant avec ennui Bob Morane et Frank Reeves, assis en face de lui, de l'autre côté du bureau.

Gains était un petit homme au visage insignifiant. Il portait un complet de confection et sa cravate bariolée avait assurément été achetée dans un magasin à prix uniques. Tel quel, il avait tout de l'Américain très moyen, placeur en publicité, vendeur de voitures ou courtier en assurances. Pourtant, dès leur arrivée à Washington, c'était à lui que Bob et Frank s'étaient adressés car, si Gains avait tout de l'Américain moyen, quelque chose l'en différenciait cependant : le fait qu'il possédait un bureau spécial au Pentagone, un bureau sévèrement gardé et auquel de rares privilégiés avaient accès. En un mot, Gains était l'Homme du Service Secret. Mieux : il était le Service Secret fait homme.

Le stylo retomba sur le bureau avec un petit bruit sec, puis Gains parla d'une voix atone et comme en comptant ses mots.

— Je regrette, commandant Morane, mais il m'est impossible d'ajouter foi à ce que vous venez de me raconter. D'après ce que nous savons de…

Bob sursauta comme si un serpent venait de le mordre.

— Impossible d'ajouter foi à ce que je viens de vous raconter ? Ah, ça, monsieur Gains, me traiteriez-vous de menteur par hasard ?

L'Homme du Service Secret rentra la tête dans les épaules, à la façon d'une tortue qui se retire dans sa carapace. L'ennui peint sur ses traits vira presque au désespoir. Il connaissait bien Morane qui, dans le passé, lui avait rendu déjà, en même temps qu'à son pays,

un signalé service[1]. Il connaissait Morane et l'appréciait. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle il se sentait désespéré à l'idée de devoir l'éconduire.

— Vous traiter de menteur ? fit Gains. Loin de moi pareille idée, commandant. Vos amis et vous avez sans doute vécu des heures pénibles, là-bas au Tibet. Rien de tel que ces solitudes glacées pour faire chavirer la raison humaine, pour donner des hallucinations. Il suffit de regarder vos visages pour se rendre compte que monsieur Reeves et vous avez besoin de repos… Vous me paraissez fatigués à l'extrême…

« Fatigués, oui, songea Morane. Mais surtout traqués… »

Depuis que ses amis et lui avaient réussi, après la découverte des Cavernes d'Acier, à franchir les frontières de l'Empire Asiate, ils avaient sans relâche été poursuivis par la vindicte de Kuo-Ho-Tchan, dont les espions et hommes de main n'avaient cessé de les harceler. Selon toute probabilité, le Clown de Pékin, ayant appris qu'ils avaient échappé à la destruction de leur appareil, avait voulu les empêcher de divulguer son secret. À New Delhi, l'hôtel où Morane et ses compagnons étaient descendus avait sauté quelques minutes à peine après qu'ils l'eurent quitté, et il devait en être de même de l'avion qu'ils auraient dû prendre à destination de Paris. Heureusement, à la dernière minute, se sentant menacés, ils avaient préféré voyager dans un appareil privé que Frank Reeves avait loué à prix d'or. À Paris, une rafale de mitraillette avait tué net le chauffeur d'un taxi dans lequel Bob et Ballantine avaient pris place. On eût dit qu'un ange protecteur étendait ses ailes sur les quatre amis, et cela en dépit de tous les efforts des créatures de Tchan, qui semblaient ne devoir reculer devant aucun crime, même s'il s'agissait du sacrifice de vies innocentes, pour parvenir à leurs fins. « Et tout cela pour quoi ? songeait Morane en passant et en repassant nerveusement les doigts dans ses cheveux coupés en brosse. Pour nous heurter à l'incrédulité de tous, à une incompréhension quasi totale de la part des autorités. » Il en avait été ainsi à Paris, à Londres, et maintenant à Washington où Bob avait espéré parvenir à convaincre Herbert Gains, qu'il connaissait

de longue date. Au lieu de cela, c'était tout juste si l'Homme du Service Secret ne les traitait pas, Frank et lui, de fous et de détraqués.

Bob jugea cependant utile d'insister.

— Écoutez, monsieur Gains, dit-il en essayant de garder son sang-froid, vous me connaissez, vous m'avez vu à l'œuvre, et vous savez que je suis plutôt coriace. Ai-je l'air d'avoir le cerveau malade ?… Vous devez me croire… Je vous conjure de me croire…

Gains joignit les mains devant son visage et se mit à les tapoter doucement l'une contre l'autre. Ses prunelles avaient perdu toute expression, et l'on eût dit qu'il vivait dans un rêve.

— Je regrette, commandant Morane, dit-il de la même voix atone qu'auparavant. Vraiment, je regrette…

Cette fois, Morane se dressa, en proie à une vive agitation. Il se sentait une envie grandissante de saisir Gains par le col de son vêtement pour le secouer jusqu'au moment où il daignerait se montrer plus compréhensif. Pourtant, il parvint à se contenir et se contenta de jeter, sur un ton de colère rentrée :

— Vous regrettez !… Vous regrettez !… Quand les fusées à statoréacteurs stellaires du Kuo-Ho-Tchan vous dégringoleront sur le coin du crâne, vous éprouverez aussi des regrets, mais il sera trop tard alors…

Se tournant vers Frank, Bob continua :

— Inutile d'insister, Frank. Nous sommes peut-être fous, mais tous ces gens, eux, sont inconscients. Filons…

Tous deux se levèrent et gagnèrent la porte, tandis que Gains continuait à répéter, sur un ton de litanie :

— Je regrette… Vraiment, je regrette…

Bob Morane et Frank Reeves sortirent sans ajouter une parole, et la porte se referma sur eux avec un claquement sec. Alors, soudain, l'Homme du Service Secret sortit de son indifférence et s'anima. D'une main nerveuse, il manipula les commandes de l'interphone posé devant lui sur le bureau. Une voix nasillarde retentit.

— Ici Slade…

— Écoutez, Slade, fit Herbert Gains, deux hommes viennent de sortir de mon bureau. Il s'agit du commandant Morane et de Frank Reeves. Faites-les surveiller par une équipe de durs. Il ne faut pas qu'il leur arrive malheur. À aucun prix. Vous m'entendez bien : à aucun prix. Vous me répondrez de leurs vies… Compris ?

— Compris, sir, fit la voix du dénommé Slade.

Gains coupa la communication et, tournant ses regards vers la porte derrière laquelle Morane et Frank Reeves avaient disparu, il dit doucement :

— Je regrette d'avoir dû vous traiter de cette façon. Je vous connais, commandant Morane, et je sais que vous ne mentez pas. Pourtant, je ne pouvais avoir l'air de prendre vos histoires au sérieux. Le sort du monde est en jeu, et la moindre indiscrétion risquerait de tout compromettre. Il nous est impossible de prendre le moindre risque…

Ouvrant alors un des grands tiroirs de son bureau, Gains découvrit un magnétophone. Pressant le bouton marqué « rewind », il fit se rembobiner la bande puis, actionnant une autre commande, il se mit, tout en prenant de nombreuses notes, à écouter à nouveau le récit que lui avait fait Morane et que l'appareil avait enregistré avec fidélité.

*

* *

Bob et Frank Reeves s'étaient retrouvés dans la voiture qui les avait amenés, une somptueuse Cadillac conduite par un chauffeur dévoué. Le Français et l'Américain s'assirent à l'arrière et, seulement alors, comme la voiture démarrait, Morane donna libre cours à sa colère.

— Tous des inconscients ! explosa-t-il. Des incapables ! Nous avons risqué nos vies pour les avertir et ils nous rient au nez. C'est tout juste s'ils ne nous enferment pas dans un cabanon. J'espérais que Gains allait se montrer plus compréhensif. Mais non ! Aussi obtus, aussi bouché que les autres…

Il tira un revolver passé dans sa ceinture, sous sa veste, et s'assura que le barillet en était bien garni.

— Nous voilà forcés de continuer à vivre sur le qui-vive, poursuivit-il avec amertume, comme des bêtes traquées. Jusqu'à présent, nous avons eu la chance d'échapper aux entreprises des tueurs de Kuo-Ho-Tchan, mais cela ne pourra durer. Organisés comme ils le sont, ces forbans finiront par nous avoir avant longtemps…

— Je vais engager des gardes du corps, fit Frank. Nous serons protégés nuit et jour…

Un ricanement échappa à Morane.

— Vos gardes du corps seront débordés, vous le savez bien, Frank. Kuo-Ho-Tchan est trop puissant. C'est tout l'Empire Asiate que nous avons contre nous et, tôt ou tard, nous serons écrasés…

Reeves demeura un long moment soucieux. Il savait que Bob avait raison ; que, en dépit de leur courage, ils ne pouvaient rien contre un ennemi devant lequel ils étaient aussi faibles que des insectes face à la tempête.

— Que proposez-vous, Bob ? finit par demander l'Américain.

Morane se tourna vers son ami et dit avec hargne :

— Ce que je propose ? De nous planquer, tout simplement. De trouver un coin où nous terrer, loin de tout, comme la souris se terre à l'approche de l'éléphant qui va l'écraser. De la lâcheté ? Peut-être. Mais que ceux qui veulent nous traiter de lâches se mettent à notre place. Jusqu'à présent, nous avons risqué nos vies pour avertir l'humanité du sort qui l'attend. On nous a répondu par des sarcasmes et, maintenant que nous avons fait notre devoir et que nous ne pouvons en faire davantage sans courir à notre perte, il est temps de songer à notre propre sécurité. Nous allons faire en sorte que, quand le Tigre mordra, nous nous trouvions hors de portée de ses crocs.

Frank Reeves hocha la tête. Il connaissait assez son ami pour savoir que celui-ci ne pouvait s'abandonner à un vulgaire sentiment égoïste. Jusqu'alors, persuadé de la grandeur de sa mission, Morane avait bravé courageusement tous les dangers mais, à présent que tout l'abandonnait, il avait peur. Frank également avait

peur, et quiconque, il en était certain, aurait eu peur à leur place. Bob avait choisi la seule solution valable. Il fallait fuir, se terrer, trouver un endroit où la vindicte de Kuo-Ho-Tchan ne pourrait les atteindre.

— Avez-vous une idée à ce sujet, Bob ?

— Vous voulez parler de l'endroit où nous cacher ? J'ai une idée, en effet. Mais, pour en parler, je préfère attendre que nous ayons rejoint le professeur et Bill. Ils sont aussi menacés que nous et ils ont, eux aussi, leur mot à dire…

Un quart d'heure plus tard, la voiture s'arrêtait devant le grand hôtel, situé en plein centre de la capitale fédérale, où les quatre amis étaient descendus la veille, à leur arrivée d'Europe. Bob et Frank mirent pied à terre et, après avoir attentivement regardé autour d'eux, ils pénétrèrent dans le hall. Ils n'avaient cependant pas remarqué la voiture vert bouteille stationnée de l'autre côté de la rue. Quand ils eurent disparu, quatre hommes en sortirent. Quatre Asiatiques vêtus de noir et dont l'un portait une petite mallette de cuir assez semblable à celles dont usent les médecins.

Rapidement, les quatre Asiatiques traversèrent la chaussée, pour se diriger à leur tour vers l'hôtel. Ils allaient atteindre le trottoir, quand deux grandes autos noires s'arrêtèrent silencieusement à leur hauteur. Six hommes en sortirent, dont deux braquaient des revolvers. Aussitôt, les Asiatiques furent entourés, tandis que l'un des nouveaux venus commandait d'une voix dure :

— Tous les mains en l'air. Et vite !…

Surpris par la soudaineté de l'attaque, les Asiatiques obéirent à cet ordre impérieux. L'un d'entre eux cependant demanda :

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Un des hommes qui braquaient un revolver ricana :

— Cela signifie que la Police Fédérale prend intérêt à votre petite santé. Et, surtout, ne demandez pas à voir nos plaques. Nous sommes des gens pressés…

Un des G-men fouillait la mallette, pour se rendre compte qu'elle contenait tout un assortiment de grenades. Le policier au revolver ricana à nouveau.

— Je m'aperçois que les Chinois demeurent fidèles aux traditions. Ils n'ont pas perdu l'habitude des feux d'artifice…

Les Asiatiques furent fouillés rapidement et consciencieusement, et les armes qu'ils portaient leur furent subtilisées. Ensuite, ils furent poussés, deux par deux, dans les voitures fédérales qui démarrèrent et disparurent, dans des grincements de pneus, au premier tournant de la rue, laissant sur place les badauds ébahis et qui avaient à peine eu le temps de réaliser ce qui se passait tant cette scène, dans la plus pure tradition du cinéma américain, s'était déroulée rapidement. Les agents d'Herbert Gains savaient agir vite, et efficacement.

*

* *

Bob Morane et Frank Reeves, ignorants des événements qui se déroulaient dans la rue, avaient gagné l'étage de l'hôtel où, en compagnie du professeur Clairembart et de Bill Ballantine, ils occupaient un vaste appartement. Quand ils eurent atteint la porte de celui-ci, Bob heurta le battant du poing, suivant un signal convenu. Quelques secondes s'écoulèrent puis un pas, lourd et précautionneux à la fois, retentit de l'autre côté de la porte, tandis qu'une voix – celle de Bill – demandait :

— Qui est là ?

— Bob et Frank, les marchands de sable, répondit Morane en usant d'une formule convenue elle aussi.

Une clef tourna dans la serrure, un verrou fut tiré et, la porte entrebâillée, Bill Ballantine apparut, bouchant de sa carrure de géant l'espace compris entre l'huis et le chambranle. L'Écossais, qui tenait un gros colt automatique dans son poing, s'effaça pour laisser entrer ses amis.

Au fond du grand salon, le professeur Clairembart se trouvait assis à une table et lisait, un revolver posé devant lui.

Quand Bill eut refermé la porte, Clairembart interrogea, à l'adresse de Morane et de Reeves :

— Alors, avez-vous rencontré Gains ?

Bob eut un signe de tête affirmatif.

— Nous l'avons rencontré, répondit-il, mais s'il avait été à Honolulu le résultat aurait été à peu près identique.

— Que s'est-il passé ? interrogea encore l'archéologue. Il ne vous a pas crus ?

La colère de Morane, rentrée depuis un moment, éclata à nouveau.

— S'il ne nous a pas crus ! s'exclama-t-il. C'est tout juste s'il ne nous a pas traités de menteurs et de fous. Seule, peut-être, la vieille amitié qu'il a pour moi l'aura empêché de nous faire enfermer dare-dare dans un asile d'aliénés.

Il y eut un long silence entre les quatre hommes, comme s'ils goûtaient l'amertume de cette défaite.

— Tout ce qui nous reste à faire, dit finalement Ballantine, c'est avertir la presse…

Mais Morane secoua la tête.

— Non, Bill. On ne nous croira pas davantage, et aucun journal n'acceptera d'imprimer notre histoire. Dans le fond, quand on y songe bien, elle a tout du conte à dormir debout, cette histoire. Réfléchissez un instant, mes amis. Partis clandestinement à la recherche d'une hypothétique cité, à la fois souterraine et millénaire, non seulement nous découvrons cette cité, mais également une autre, tout acier celle-là, également souterraine et au sein de laquelle, ayant à sa disposition les moyens de guerre les plus modernes, le Maître de l'Empire Asiate prépare à l'insu de tous la conquête du globe… Non, non, aucun journal ne courra le risque de vouloir faire avaler cela à ses lecteurs si nous n'apportons pas de preuves formelles à nos affirmations. Or, ces preuves nous manquent totalement. Vous m'entendez : TOTALEMENT.

Il y eut un nouveau silence prouvant que Clairembart, Bill et Frank partageaient l'opinion de leur ami. Au bout d'un moment, le professeur Clairembart demanda :

— Puisque tous nos efforts pour convaincre le monde du danger qu'il court ont été vains jusqu'à présent, que proposez-vous de faire, Bob ?

À cette question, Morane tenait une réponse toute prête, la même que celle faite, tout à l'heure, dans la voiture, à Frank Reeves.

— Nous allons trouver un endroit où nous terrer et où les tueurs de Tchan seront incapables de nous retrouver. Je sais ce que vous allez me demander, comme Frank l'a fait tout à l'heure, si cet endroit existe. Je le pense… Il n'y a guère, Bill et moi avons eu l'occasion de rendre un signalé service à Ambrosio Cerdona, le président du Pérou. En récompense, Cerdona nous a fait cadeau d'une vallée verdoyante, entourée de toutes parts par les montagnes, en pleine cordillère des Andes, et qui servait auparavant de refuge à ses ennemis[2]. Personne n'est au courant de l'existence de cette vallée parfaitement équipée : maisons d'habitation, hangars regorgeant de matériel de toutes sortes, piste d'atterrissage. Des vivres de première nécessité, comme la farine, le sucre et le riz y sont entreposés à l'abri de l'humidité. Il y a là d'importantes réserves d'essence. Une petite centrale, alimentée par la cascade, fournit l'électricité. Tout cela avait été aménagé par les ennemis de Cerdona. Ceux-ci une fois vaincus grâce à nous, nous avons hérité du tout. Voilà ce que je propose. Dans deux des gros avions de Frank nous allons entasser tout ce que nous pourrons emporter comme vivres, vêtements et matériel et, en compagnie de la femme de Frank et de sa fille adoptive, nous gagnerons la vallée du Lac Bleu – c'est ainsi qu'elle s'appelle. Personne ne sera au courant, sauf nous. Nous ne demanderons aucun visa. Un beau jour, nous atterrirons dans la vallée et nous nous installerons loin des hommes, avec seulement quelques chiens comme compagnons et gardiens. Le lac est poissonneux et les bois, tout autour, regorgent de gibier. Nous pourrons tenir là des années s'il le faut, en attendant des jours meilleurs.

Quand Bob se tut, ses compagnons demeurèrent longuement soucieux, comme s'ils étudiaient sa proposition, pesant soigneusement le pour et le contre. Finalement, Clairembart parla.

— Votre offre est bien tentante, Bob, mais ne serait-ce pas faire preuve de lâcheté que fuir ainsi ?

Un petit rire amer fusa entre les lèvres serrées de Morane.

— Faire preuve de lâcheté ? Quand on a contre soi tout l'Empire Asiate ? Est-ce faire preuve de lâcheté que de grimper au sommet d'un arbre lorsqu'on est poursuivi par une horde de loups ? Voulez-vous continuer à vivre comme nous le faisons pour le moment, professeur ? Continuer à vivre cloîtrés dans une chambre, les armes à la main, à ne manger que des conserves en boîtes soudées dans la crainte d'être empoisonnés ? Pour ma part…

La sonnerie du téléphone coupa la parole à Morane. Bill, qui se trouvait à proximité du poste, décrocha le combiné et demanda :

— Allo ?… Qui est à l'appareil ?

Quand l'Écossais eut obtenu une réponse, il se tourna vers Reeves et déclara :

— C'est pour vous, Frank. On vous demande de Floride…

L'Américain prit le combiné des mains de Ballantine, colla l'écouteur à son oreille et demanda dans le micro :

— C'est vous, Carlotta ? Ici Frank…

La correspondante de Reeves parla longtemps. Au fur et à mesure, le visage de Frank se décomposait, passant par tous les degrés de l'inquiétude. Finalement, l'Américain reprit la parole :

— Puisque personne ne sait que vous êtes chez Margareth, restez-y jusqu'à ce que j'arrive. Ne sortez sous aucun prétexte, ni vous ni Loomie. Ce soir, je serai à Tampa. À la moindre alerte, appelez la police. Et, surtout, pas d'imprudence, Loomie et vous courez un grand danger… À tout à l'heure…

Frank raccrocha et tourna vers ses amis un visage tordu par le désespoir.

— C'était Carlotta, dit-il d'une voix haletante. La nuit dernière, alors que Loomie et elle se trouvaient à Tampa, chez des amis, des inconnus, des Asiatiques, ont fait irruption dans notre maison à Miami, assurément dans l'intention de tuer, car ils étaient armés. Des coups de feu ont été échangés avec les gardiens, qui ont fini par les mettre en fuite…

— La vengeance de Tchan, fit Morane d'une voix sourde. Faute d'avoir pu, jusqu'à présent, se rendre maître de nous, ses infâmes tueurs s'attaquent à des femmes sans défense…

— Des femmes sans défense qu'il nous faut protéger, jeta Frank Reeves en serrant les poings. Je vais à l'instant regagner la Floride…

— Nous vous accompagnons tous, déclara encore Bob d'une voix qui n'admettait pas de réplique. Ensuite, nous nous envolerons pour la vallée du Lac Bleu. Lâcheté ou non, là seulement nous trouverons la sécurité…

Cette fois, personne ne trouva rien à redire à ces paroles.

Chapitre II

La base polaire T 3, poste avancé des États-Unis sur l'Arctique, était installée sur une île de glace flottante longue de quatorze kilomètres sur sept de large, probablement arrachée aux formations glaciaires de la Terre d'Ellesmere et qui, entraînée par le courant de Beaufort, dérivait sans cesse en formant une ellipse qui, tour à tour, la rapprochait du pôle et des côtes nord de l'Alaska, et ce à une vitesse de quatre kilomètres par jour. C'était en mars 1952 que l'U.S. Air Force avait parachuté huit hommes sur l'iceberg, puis cinq autres. Tout d'abord simple station météorologique, T 3 devait devenir rapidement poste de radar, puis porte-avions où les plus lourds bombardiers du Stratégie Air Command pouvaient décoller dans n'importe quelle direction, porteurs de bombes atomiques.

Cette nuit-là – la nuit claire, d'un gris bleuté des solitudes arctiques – le calme régnait sur T 3. Aucun appareil n'occupait les larges pistes d'envol et, dans les baraquements tout acier, dispersés en un gigantesque H, les membres du personnel de la base venaient de se mettre au lit, les uns songeant à leur femme ou à leur fiancée laissée aux États-Unis, les autres au match de base-ball qui, dans quelques jours, devait opposer les Géants aux Dodgers.

Seuls, dans le bâtiment des radars, Joe Smith, de Pensacola, et Fred Johnson, de Détroit, veillaient, écoutant le poste de radio qui jouait en sourdine un *blues* particulièrement nostalgique.

— Eh ! Joe, cria Johnson à l'adresse de son compagnon, si tu nous mettais autre chose que cet air d'enterrement ? Par exemple un de ces *rock* à faire se fendiller ce maudit bloc de glace pour qu'on nous ramène au pays…

Joe Smith se mit à rire.

— Te fais pas d'illusions, Fred. Si T 3 s'en allait en morceaux, on s'empresserait de nous transférer à Thulé, ou sur un quelconque

BW([3]), ou sur la Dew Line([4]). Nous sommes des spécialistes du radar, faut pas l'oublier et les spécialistes du radar, c'est pas fait pour vivre pépère à Pensacola ou à Détroit, comme tout le monde. J'aurais dû me faire coiffeur, ou placier en TV, ou…

Smith se tut soudain. Tout en parlant, il n'avait pas cessé de fixer le grand écran du radar, sur lequel venaient d'apparaître une dizaine de points blancs qui se déplaçaient rapidement. Johnson avait vu lui aussi et demanda :

— Qu'est-ce que c'est, Joe ? Des avions ?…

Smith secoua la tête.

— Pas question. Cela se dirige plein sud, à quelques dix mille kilomètres à l'heure. Aucun avion, à notre connaissance, n'atteint cette vitesse. Il doit s'agir de fusées…

D'un geste sec, Smith arrêta la radio.

— À mon avis, il se passe du vilain, dit-il. Lance l'alarme, Fred. Tout de suite…

Déjà, Johnson avait branché le puissant poste émetteur qui, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, tenait T 3 en contact avec les autres bases du système d'alerte et de défense. Aussitôt, la phrase fatidique se mit à courir sur les ondes : « Objets volants non identifiés au-dessus du Pôle. Se dirigent vers le sud. Vitesse dix milles » – « Objets volants non identifiés au-dessus… »

*

* *

Quand les fusées à statoréacteurs stellaires de Kuo-Ho-Tchan atteignirent le champ d'action des radars de la Dew Line, située tout le long de la côte nord du continent américain, depuis les Aléoutiennes, et au-delà jusqu'en Islande, tout était prêt pour les intercepter et les détruire. C'était à la suite des révélations faites par Morane et ses amis, trois mois auparavant, que le nouveau système de défense avait été mis au point. Deux semaines seulement avant le jour de l'attaque, chaque poste de la Dew Line et, derrière elle, chaque poste de la Mid Canada Line et de la Pine Tree Chain, et

aussi les Coast Belt est et ouest, avaient été dotés de fusées d'un modèle spécial, destinées chacune à élever à quarante mille mètres d'altitude une sphère d'acier d'un diamètre de deux mètres et dont la calotte supérieure était hérissée de longues tubulures concentriques. Quand l'ensemble avait atteint l'altitude voulue, le corps de la fusée se détachait automatiquement pour redescendre doucement vers le sol grâce à un parachute. En même temps, les petits réacteurs disposés à la périphérie de la sphère étaient mis en action, et ladite sphère, tournoyant sur elle-même, se déplaçait lentement suivant une circonférence d'une dizaine de kilomètres environ. Quand, après plusieurs heures de fonctionnement, les réacteurs s'arrêtaient faute de carburant, la sphère descendait vers le sol, soutenue également par un parachute de façon à pouvoir être récupérée. Aussitôt, une autre sphère, en tous points semblable, allait prendre sa place, pour continuer son office.

Donc, quand les fusées intercontinentales de Tchan parvinrent à proximité de la Dew Line, les sphères étaient à leurs places au-dessus de toute la côte nord du continent, tournant sur elles-mêmes et arrosant littéralement, par les tubulures de leurs calottes, la haute atmosphère de rayons cosmiques projetés par leurs condensateurs. Peu de fusées devaient réussir à franchir le redoutable barrage, et celles qui lui avaient échappé furent infailliblement désintégrées par les *coscond,* les cosmo-condensators – c'est ainsi que l'on nommait les sphères – de la Mid Canada Line et de la Pine Tree Chain.

Ainsi, l'opération Dents du Tigre était déclenchée, mais la première attaque surprise se soldait par un échec. L'arme défensive américaine, mise au point dans le plus grand secret depuis des années, utilisée au moment voulu grâce aux avertissements de Bob Morane, avait gagné la première manche.

*
* *

En Europe et en Asie cependant, l'attaque de Kuo-Ho-Tchan s'était déroulée sous d'autres auspices. La même nuit, Moscou, Leningrad et une dizaine d'autres grandes cités de Russo-Sibérie

étaient atomisées et, en même temps des hordes de combattants asiates fanatisés et redoutablement armés déferlaient, appuyées par des milliers de chars d'assaut à propulsion atomique, à travers la Sibérie, tandis que des escadres de troupes aéroportées allaient porter la guerre au cœur même de la Russie d'Europe.

Croyant à son alliance avec l'Empire Asiate, la Russie, qui n'avait pas songé à protéger ses frontières du sud et qui, brusquement, se trouvait attaquée, sur un front de quelque dix mille kilomètres, s'étendant de la mer du Japon à l'Afghanistan, la Russie donc avait été submergée par cette marée humaine. L'aviation asiate, en dépit de l'importance de l'armée de l'air russe, avait vite fait preuve d'une supériorité écrasante et, en quelques jours, ayant détruit au sol ou en l'air la plus grande partie des forces adverses, elle avait acquis la maîtrise totale du ciel. Leurs grandes villes détruites, leurs centres industriels atomisés, leurs nœuds de communication solidement tenus par les parachutistes de Tchan qui, chaque jour, recevaient des renforts, leurs armées en déroute devant l'irrésistible assaut de millions de Chinois supérieurement équipés, les Russes n'eurent rien d'autre à faire qu'à capituler pour éviter une destruction totale.

Sans même prendre le temps de regrouper ses forces, Kuo-Ho-Tchan continua sur sa lancée, jetant ses troupes aéroportées et terrestres à l'assaut des pays susceptibles de lui résister. L'armée américaine stationnée en Europe n'avait pu être renforcée à temps pour résister efficacement à pareille attaque. La flotte de Méditerranée, l'aviation avaient lutté vaillamment mais sans autre espoir que de ralentir le flot envahisseur. En moins d'un mois, le Japon fut envahi et toute l'Europe Centrale occupée. Terrorisées, l'Angleterre, la France, l'Allemagne et les nations voisines renoncèrent à poursuivre une lutte perdue d'avance et, pour limiter les dégâts, ouvrirent leurs frontières à l'agresseur. En trois mois, Tchan s'était rendu maître de toute l'Asie et de toute l'Europe. Seuls quelques pays, comme l'Inde, la Birmanie et la Perse avaient été épargnés, ainsi que les Pays Arabes et l'Afrique. Le maître de l'Empire Asiate ne voyait en effet pas la nécessité d'occuper des pays qui, quand il aurait définitivement triomphé, tomberaient automatiquement sous sa coupe.

Deux forces se trouvaient donc face à face. D’une part, l’Empire Asiate, avec ses prodigieuses réserves en hommes et en matières premières de toutes sortes. D’autre part, les États-Unis – auxquels s’était évidemment joint le Canada – avec des armées moins nombreuses mais servies par une industrie dont le potentiel n’avait encore, à ce jour, jamais été atteint par aucune nation, une industrie produisant un matériel de premier ordre mis au point par les plus habiles techniciens du globe ; les États-Unis qui, dès qu’ils avaient eu conscience du danger qui les menaçait, avaient mis en œuvre tous leurs moyens, groupé toutes leurs volontés. En quelques heures la nation tout entière avait été mobilisée ; les postes de *coscond,* de fusées d’interception, de radars du dernier modèle s’étaient multipliés comme par magie le long de toute la côte et autour de tous les points stratégiques. Avions et navires de guerre des escadres de réserve mis « dans la naphtaline » selon la savoureuse expression de l’Intendance, avaient été débarrassés des cocons qui les protégeaient contre la rouille et la poussière, réarmés, ravitaillés, pourvus d’équipages et remis en ligne aux endroits névralgiques. D’énormes réserves alimentaires étaient amoncelées dans les abris souterrains creusés au plus profond des Montagnes Rocheuses. Les sous-marins, atomiques et autres, patrouillaient les mers sans arrêt harcelant les côtes et les convois ennemis.

Les premiers engins balistiques intercontinentaux américains, les célèbres Convair SM-89 Atlas, dont la production en série venait de commencer, étaient mis en service à une cadence plus que triplée. Grâce aux plates-formes de lancement installées depuis quelque temps déjà au Camp Cooke sur la côte du Pacifique et à la base Warren dans le Wyoming, on avait pu, tout en évitant les territoires occupés de l’Europe, bombarder quelques centres importants de l’ennemi, gênant ses approvisionnements et le contraignant à une vigilance accrue.

Mais si les stocks de fusées Atlas étaient encore peu importants et devaient être ménagés pour le cas d’une attaque du continent, on avait bon espoir, l’augmentation forcenée de la production aidant, de doter bientôt ainsi l’arsenal du Stratégic Air Command d’une arme capable de renverser un jour la proportion des forces en présence.

Ainsi, à l'abri des murailles chaque jour plus solides que ses soldats, ses savants, ses techniciens édifiaient autour d'elle, la forteresse américaine, provisoirement réduite à la défensive, se préparait patiemment, avec toute la vigueur dont elle était capable, à rendre coup sur coup.

C'était d'elle que dépendait dorénavant le sort du monde. Si les États-Unis perdaient la bataille, plus rien ne pourrait s'opposer à ce que les mâchoires du Tigre se refermassent sur la terre entière, pour y assurer la dictature féroce de celui que des diplomates peu psychologues avaient paré du sobriquet trop optimiste de « Clown de Pékin ».

*

* *

Après un long exposé sur le déroulement des opérations militaires, sur les dégâts provoqués aux États-Unis par la charge atomique des rares fusées à statoréacteurs stellaires ayant réussi à franchir le triple barrage des *coscond,* le commentateur de la radio continua :

— On pense, dans les milieux autorisés, que la période d'accalmie relative que nous connaissons touche à sa fin. Kuo-Ho-Tchan est occupé à réunir secrètement, en Europe occidentale, une importante flotte aérienne, tant de bombardement et de chasse que de transports de troupes, destinée à l'invasion du territoire américain. Des millions d'hommes seront mis en action dans cette opération de grande envergure qui…

Bob Morane tourna avec colère le bouton de contact du poste et se mit à marcher à grands pas à travers la pièce, en disant d'une voix rageuse :

— L'invasion du territoire américain… L'invasion du territoire américain… Et, pendant ce temps, nous sommes ici, dans cette paisible contrée, à chasser et à pêcher comme des rentiers, alors que la civilisation tremble sur ses bases…

Cela faisait près de six mois maintenant que Morane et ses compagnons avaient gagné la vallée du Lac Bleu, au Pérou, pour se

mettre à l'abri des entreprises des tueurs de Kuo-Ho-Tchan. Entre-temps, le Clown de Pékin avait déclenché l'Opération Dents du Tigre, dont les exilés volontaires avaient suivi les moindres phases grâce à la radio. Logiquement, à l'abri dans leur éden andin, ils auraient dû couler des jours heureux. Pourtant, au fur et à mesure que le temps passait, que les nouvelles leur parvenaient, de plus en plus sinistres, les hommes devenaient sombres, soucieux, comme si quelque mal caché les torturait. Bob semblait le plus frappé. Il avait maigri, ses joues s'étaient creusées et, au fond de ses prunelles semblait brûler un feu qui le consumait lentement. Des heures entières, il s'isolait, marchant silencieusement tout comme s'il suivait un fantôme à la trace. Un fantôme qui n'était autre que lui-même.

Ce soir-là, Carlotta Reeves, Loomie, Frank, Morane, Bill Ballantine et le professeur Clairembart se trouvaient réunis, comme presque chaque soir, dans la salle commune de la grande hacienda construite à proximité du lac. Sous les regards de ses amis, Bob continuait à se promener de long en large à travers la pièce, à la façon d'un fauve-en cage, tout en maugréant :

— Cela ne peut plus durer… Cela ne peut plus durer…

— Qu'est-ce qui ne peut plus durer ? interrogea le professeur Clairembart.

Comme mû par un ressort, Bob se retourna vers l'archéologue.

— Ce qui ne peut plus durer, professeur ? demanda-t-il avec agressivité. Cette inaction. Autour de nous tout est en train de crouler, et nous continuons à nous enliser dans une fausse sécurité, comme des autruches qui se cachent la tête sous l'aile pour ne pas voir le danger. Là-bas, des hommes luttent et meurent pour sauvegarder la liberté de tous les autres hommes. Nous, pendant ce temps…

Le Français s'interrompit puis, brusquement, il parut prendre une décision.

— Il faut couper court à cette situation, fit-il d'une voix plus calme. Je vais gagner les États-Unis. On doit avoir besoin de pilotes, là-bas. Peut-être ne suis-je plus ce que j'étais en 1942 quand, à seize ans, m'étant échappé de la France occupée, je m'engageai dans la Royal Air Force en profitant de mon physique, me faisant

passer pour majeur. Pourtant, je ne suis pas encore bon pour la retraite, loin de là. J'ai à peine franchi le cap de la trentaine et ai encore bon pied bon œil. Les rapaces de Tchan auront à compter avec le commandant Morane…

À nouveau, Bob s'interrompit. Au bout d'un moment, il continua :

— Je sais que, voilà six mois, je vous ai engagés moi-même à venir nous réfugier ici. Aujourd'hui cependant les conditions ont changé. Nous ne sommes plus traqués ou, plutôt, tous les hommes libres le sont. C'est notre guerre qui se déroule là-bas et il nous faut y prendre part. Voilà pourquoi, demain, je me mettrai en route pour Lima afin de me présenter à l'Ambassade des États-Unis…

Bill Ballantine éclata de rire, comme si les paroles de Morane venaient de le soulager d'un grand poids.

— Tout compte fait, commandant, déclara-t-il, je crois que je vous accompagnerai. Je commence à me rouiller sérieusement ici et sans doute aurez-vous besoin d'un bon copilote…

Frank Reeves lança un coup d'œil en direction de sa femme, comme pour lui adresser une secrète prière. La jeune femme dut comprendre celle-ci, car une brume de tristesse passa dans ses beaux yeux noirs, long fendus comme ceux des princesses égyptiennes. Néanmoins, elle dit :

— Tu partiras également, Frank. Je sais que c'est là ton désir. Si tu le veux, Loomie et moi t'accompagnerons aux États-Unis.

Mais Frank secoua la tête.

— Non, Carlotta. Tout ceci est une affaire d'hommes. Et puis, là-bas, la guerre règne. Une guerre moderne, avec tout ce que cela comporte d'horreurs, de destructions à la fois systématiques et aveugles. Loomie et toi demeurerez ici. Les quelques domestiques que nous avons amenés des États-Unis sont dévoués et sûrs. Ils vous protégeront si le besoin s'en fait sentir…

— Et je les y aiderai, enchaîna le professeur Clairembart. Je suis trop vieux pour faire un soldat et l'on n'a pas besoin d'archéologues pour mener la guerre. Ah, si j'étais ingénieur !… Je resterai donc ici pour veiller sur Carlotta et Loomie. Après tout, protéger les femmes c'est aussi un métier d'homme.

Le savant se tourna vers Morane et enchaîna :

— Néanmoins, Bob, dites-leur là-bas que si jamais on a besoin de moi je suis prêt à répondre au moindre appel.

Ces derniers mots avaient été prononcés avec un tel accent de fermeté que tous les autres occupants de la pièce se sentirent émus par l'attitude de cet homme qui, visiblement, regrettait sa jeunesse, une jeunesse qui lui aurait permis de combattre lui aussi pour le salut de l'humanité. Et cette constatation était d'autant plus pénible que, justement, pour Bob et ses amis, le professeur Clairembart conservait toujours une étonnante jeunesse, celle de l'âme.

Ballantine se chargea de briser le sentiment de tristesse qui s'était abattu sur la petite assemblée.

— Eh bien, voilà qui est décidé ! fit-il. En avant les petits soldats de bois. Kuo-Ho-Tchan n'a qu'à bien se tenir. Mais une crainte me vient, commandant…

— Laquelle donc, Bill ?

— Si, une fois là-bas, le toubib de la visite médicale nous déclarait inaptes au service ?

Morane eut un sourire.

— C'est une chance à courir, Bill. D'ailleurs, en temps de guerre, la visite médicale est réduite à une simple formalité. Et puis, le Haut Commandement ne doit pas ignorer que ce sont souvent les hommes faibles de constitution qui font les meilleurs soldats, parce qu'ils ont l'habitude de lutter.

— Les hommes faibles de constitution, fit Bill en riant. Dans ce cas, j'ai vraiment une chance d'être accepté. J'ai vraiment une chance…

Tout en parlant, le colosse gonflait démesurément son énorme poitrine, pour bien montrer combien il était… faible de constitution. Alors, tous, hommes et femmes, se mirent à rire. Ils se mirent à rire justement parce qu'ils voulaient cacher leur commune envie de pleurer.

Chapitre III

Logiquement, les icebergs, énormes masses de glace presque complètement immergées et détachées de la banquise, dérivent vers le sud, entraînées par les courants, c'est-à-dire à une vitesse relativement lente. Cette dernière circonstance aurait dû attirer l'attention des observateurs de l'armée de l'air et de la marine des États-Unis sur un nombre important de ces icebergs qui, la moitié d'entre eux passant à l'est du Groenland, les autres à l'ouest, se dirigeaient à vive allure vers la côte américaine. Il faut dire qu'à la moindre alerte – approche de bâtiments de guerre ou d'avions – cette vitesse se trouvait immédiatement réduite à la normale. Les observateurs auraient dû remarquer que, contrairement à ce qui aurait dû se passer, ces icebergs, au lieu de fondre en atteignant des eaux plus chaudes, gardaient au contraire un volume constant. Mais allez vous méfier de paisibles icebergs, et puis il y en avait tant cet été là – aussi bien vrais que faux – que prêter attention à chacun d'eux eût été une besogne presque surhumaine !

Comme on l'aura maintenant deviné, ces icebergs à volume constant étaient artificiels. Longs d'un kilomètre chacun et large d'autant, ils étaient creux et formés de doubles parois composées de cubes soudés et faits de pulpe de bois en suspension dans de l'eau congelée pour former des blocs aussi durs que l'acier. Un mélange réfrigérant, circulant grâce à un système compliqué de tubulures, aidait l'iceberg artificiel à se reconstituer aussi vite qu'il fondait. Ces porte-avions de glace étaient propulsés chacun par vingt moteurs de mille chevaux. Dans le vaste espace intérieur, soigneusement isolé par des plaques de liège, se trouvaient entreposés chasseurs et avions transports de troupe. Arrivés à la nuit en vue des côtes américaines, les icebergs devaient s'ouvrir pour livrer passage aux appareils lancés par fusées. De cette façon, Kuo-Ho-Tchan espérait réussir à tromper la vigilance des défenses côtières américaines et

établir sur le continent un premier noyau de troupes d'assaut destinées à former des têtes de pont, en vue de la grande invasion qu'il préparait à lancer à la fois de l'est et de l'ouest.

Cette nuit-là, un bimoteur de reconnaissance, faisant partie d'une importante escadrille, patrouillait au-dessus de l'Atlantique, à l'affût d'une éventuelle avant-garde ennemie. Le Haut Commandement s'attendait à ce que l'adversaire déclenchât d'un moment à l'autre sa grande attaque à partir des côtes européennes. En effet, on était en été et, si Tchan n'agissait pas immédiatement, il lui faudrait attendre l'année suivante pour que les conditions atmosphériques au-dessus de l'Atlantique redeviennent favorables. Ce que le Haut Commandement ignorait cependant c'était qu'une attaque préliminaire devait être lancée à partir des icebergs artificiels. Il s'agissait d'une sorte de raid de commando sur une grande échelle, ayant surtout pour but d'envahir réellement le continent mais aussi de mettre à l'épreuve les armes asiates tout en sondant l'efficacité des moyens de défense américaines – à l'exemple de l'essai de débarquement réalisé à Saint-Nazaire, durant la guerre de 1939-1945, par les troupes britanniques.

Il y avait deux mois à présent que Bob Morane, Bill Ballantine et Frank Reeves avaient regagné les États-Unis. Bien entendu, le Haut Commandement n'ignorant pas que c'était grâce à eux que les plans de Kuo-Ho-Tchan avaient été dévoilés et que le dispositif de défense anti-fusées avait pu être mis à temps en place, les trois amis avaient été reçus à bras ouverts. Il était loin le temps où, par diplomatie, Herbert Gains les traitait presque de menteurs et de fous. Ledit Gains s'était d'ailleurs excusé auprès de Bob et de Frank et les deux hommes, comprenant les raisons qui avaient poussé le chef du Service Secret, lui avaient carrément pardonné. On se doute que Morane et ses compagnons se trouvaient dans une situation telle qu'il leur était permis de demander toutes les faveurs. N'avaient-ils pas, en effet, épargné aux États-Unis une atomisation quasi totale de son territoire ? S'ils avaient demandé qu'on leur montât le Mont Withney([5]) en épingle de cravate, on aurait sans doute tenté l'impossible pour exaucer leur vœu. Mais les ambitions de nos trois

héros étaient plus modestes. Bob Morane avait demandé qu'on lui confiât le commandement d'une escadrille de chasse, avec Bill comme lieutenant et co-pilote ; comme les deux hommes, malgré leur âge plus élevé que la moyenne des pilotes et grâce à leur excellente condition physique, s'étaient montrés aptes à un tel service, on leur avait aussitôt donné satisfaction. Quant à Frank, comme il avait servi dans l'aviation de bombardement, on l'avait attaché à un groupe de bombardiers légers dont la tâche était de patrouiller sans cesse au-dessus de la mer afin d'assurer la protection des côtes et de détecter les sous-marins ennemis qui, parfois, s'approchaient pour lancer des fusées à tête nucléaire qui, filant à une altitude relativement basse, pouvaient seules échapper à l'infranchissable barrage des *coscond* prévus uniquement pour l'interception, à haute altitude, des engins intercontinentaux à statoréacteurs stellaires.

Cette nuit-là donc, le bimoteur de reconnaissance dont il est parlé plus haut patrouillait au-dessus de l'Atlantique, à peu de distance des côtes de la Caroline du Nord, quand le sergent Hayes, assis à côté du pilote, fit remarquer au lieutenant Ridgway, qui tenait les commandes :

— C'est étrange comme, cette année, les icebergs descendent loin vers le sud ?

Tout en parlant, Hayes désignait à son compagnon une vingtaine de grosses glaces flottantes qui, à la lumière d'un magnifique clair de lune, se détachaient en clair sur l'étendue d'un bleu gris de l'océan.

Le lieutenant Ridgway avait hoché la tête.

— Toutes ces charges atomiques qui éclatent dans la haute atmosphère ne doivent pas contribuer à adoucir la température. Jamais on n'a vu autant de pluie. Quand elle se met à tomber, c'est un vrai déluge. Et nous sommes en été…

Le sergent continuait à observer les icebergs avec curiosité.

— Ils sont de taille, dit-il, et ils ont dû pas mal fondre depuis le moment où ils se sont détachés de la banquise. À l'origine, il devait s'agir là de fameux morceaux.

L'appareil continuait à voler en décrivant un grand cercle couvrant sa zone de reconnaissance. Au bout d'un moment, Hayes prit à nouveau la parole.

— Y'a une chose qui me paraît bizarre, lieutenant…

— Quoi donc ? interrogea Ridgway sans quitter du regard l'horizon voilé de brumes ténébreuses.

— Ben, hier nous avons patrouillé au-dessus de cette région, en poussant même assez loin vers le nord.

— Naturellement, je m'en souviens. Où voulez-vous en venir ?

— Tout simplement à vous faire remarquer que nous n'avons pas aperçu alors ces icebergs. Ils n'ont pourtant pas l'air d'avancer fort vite. On dirait même qu'ils sont immobiles. Logiquement, lors de notre dernière mission, nous aurions dû les apercevoir. Ils sont assez gros pour ça… Pour avoir atteint cet endroit, ils doivent avoir drôlement gazé au cours de ces dernières heures, et ce ne sont pas les courants qui peuvent leur avoir fait parcourir tout ce chemin en aussi peu de temps…

Ridgway se mit à rire et plaisanta :

— Qui sait ? Ils marchent peut-être au moteur…

Il y eut un long silence entre les deux hommes, puis le sergent Hayes demanda :

— Croyez-vous réellement, lieutenant, que les icebergs puissent être équipés d'un moteur ?

— Bien sûr que non, répondit l'officier avec un sourire condescendant à l'adresse de son naïf équipier. Mais cessez donc de vous occuper de ces glaçons. Ils sont trop gros pour qu'on puisse les mettre dans un verre de whisky. Alors, aucun intérêt…

Le sergent Hayes continuait à regarder en direction des icebergs.

— Naturellement, fit-il d'une voix rêveuse. Naturellement… N'empêche qu'à mon avis il y a du louche là-dessous…

Ridgway ne daigna pas, cette fois, répondre à son subordonné. Il fit accomplir une large boucle à l'appareil et le dirigea vers la côte.

— Serai content d'être rentré à la base, dit-il. On a pas mal volé ces derniers jours, et j'aimerais pouvoir dormir pendant vingt-quatre heures d'affilée…

Ce fut alors que l'impossible se passa. De l'un des icebergs, un trait de feu s'échappa, puis un autre, puis encore un autre, et trois chasseurs foncèrent en plein ciel dans le bruit strident de leurs réacteurs.

— Lieutenant, regardez !…

Ridgway avait vu les avions, lui aussi.

— Des *Lung !* s'exclama-t-il. D'où peuvent-ils bien sortir ?

— D'un des icebergs, expliqua Hayes.

— Ne dites donc pas de bêtises, sergent…

Mais l'officier devait presque aussitôt se rendre compte que son compagnon ne songeait pas à plaisanter. De larges brèches soudain ouvertes dans le flanc des icebergs, une multitude d'avions jaillissait : chasseurs, bombardiers légers, transports de troupes aux ventres rebondis.

— Tonnerre, s'exclama Ridgway, ces glaçons sont truqués ! Ce sont des porte-avions et rien d'autre…

Déjà, le sergent Hayes avait réagi et se mettait en contact radio avec la base.

— Falcon XK. 37 appelle B.9… Falcon XK. 37 appelle B.9… Falcon XK. 37 appelle B.9…

— B.9 écoute… Over…

— Importante flotte aérienne ennemie composée de chasseurs, de bombardiers légers et de transports de troupes se dirige vers la côte. Over…

— Indiquez position ennemi… Over…

La conversation se continua ainsi jusqu'à ce que l'appareil d'observation, pris en chasse par trois *Lung,* fut obligé de se poser sur les flots.

L'alerte était donnée, tandis que, sur toute la longueur de la côte est des États-Unis, les avions de Tchan fonçaient vers la terre ferme. Un certain nombre – près de la moitié – fut abattu par les fusées d'interception Nike ou les chasseurs de l'aéronavale. Les autres gagnèrent l'intérieur du pays. La première bataille opposant les forces asiates à celles des États-Unis, sur le continent américain, avait commencé.

*
* *

— Croyez-vous, commandant, que ce soit la grande bagarre cette fois ?

— Je l'ignore, Bill, répondit Morane dans le laryngophone. Si j'en juge cependant par l'ordre d'alerte générale, cela doit être sérieux.

L'escadrille de chasseurs supersoniques tous temps Northrop F-89 D *Scorpion* commandée par Morane survolait, avec d'autres escadrilles, les plaines marécageuses de la Caroline du Nord, derrière lesquelles on distinguait, en partie voilée par une brume sale, les crêtes des monts Appalaches. Une aube grise se levait, striée de pluie, et le pays survolé, atomisé peu de temps auparavant par une fusée à courte portée lancée d'un sous-marin en plongée, offrait un aspect sinistre avec ses villages vidés par le feu et qui semblaient s'engluer dans la boue radio-active, ses bois calcinés, dont chaque arbre était un fantôme portant son propre deuil.

— Avions ennemis à neuf heures ! fit, derrière Morane, la voix de Ballantine.

Bob avait vu lui aussi. De gros transports de troupes encadrés de chasseurs. Tous portaient sous leurs ailes et sur leurs fuselages les trois étoiles noires de l'Empire Asiate.

Rapidement, Bob lança des ordres à son escadrille.

— Avions ennemis à neuf heures ! Formation de combat !

Chaque appareil glissant vers l'extérieur, l'escadrille se dispersa de façon à ce que chacun puisse avoir sa liberté de mouvement. Les autres formations s'étaient égaillées de la même façon et, soudain, les *Scorpion* fonçant de toute la vitesse de leurs turbo-réacteurs à post-combustion, se précipitèrent sur l'ennemi, visant principalement les transports, qu'il fallait à tout prix empêcher de déverser leurs cargaisons de parachutistes.

Tandis qu'il lançait son appareil, Morane se sentit soudain saisi d'un mortel ennui. Un ennui teinté de dégoût parce qu'il allait devoir prendre part à ce massacre. Chaque transport abattu signifiait, en effet, la mort de centaines d'hommes qui, incapables de se défendre, iraient s'écraser sur le sol en même temps que l'avion qui

les portait. Et ce qui était plus déprimant pour Bob c'était que, contrairement à la plupart de ses camarades de combat, il ne haïssait pas l'ennemi. Il connaissait et aimait les Asiatiques, dont il admirait la vieille civilisation morale, la courtoisie. Seuls, des aventuriers aux belles paroles, dépourvus de scrupules, avides de pouvoir, étaient parvenus, à force de promesses, de slogans, à les changer en une multitude conquérante et féroce, capable de tous les crimes. En cela d'ailleurs ils montraient qu'ils étaient bien des hommes.

Les circonstances devaient cependant empêcher Morane de s'attaquer aux transports. En effet, une demi-douzaine de *Lung* fonçaient vers son *Scorpion.* Cette fois, c'était le combat loyal, sinon courtois, dont chacun possédait une chance de se tirer vainqueur. Le *Scorpion* était un appareil redoutablement armé. Dépourvu de canons et de mitrailleuses, il pouvait tirer cent quatre rockets logées dans deux fuseaux placés à l'extrémité des ailes. Ces rockets, qui pouvaient être tirées automatiquement par séries d'importance variable étaient commandées par un appareil électronique couplé à un radar de guidage permettant d'amener l'avion dans la position la plus favorable au tir.

— Accroche-toi, Bill, cria Morane dans le laryngophone. Nous allons être secoués avant longtemps.

Déchirant l'air, le *Scorpion* se précipitait sur les *Lung* qui convergeaient vers lui. Le fuseau de gauche cracha une salve et un appareil ennemi, touché en plein par les rockets, explosa littéralement. Un autre, à droite, connut le même sort. Les quatre *Lung* restant déclenchèrent le tir de leurs canons, et Bob eut juste le temps de se dégager en une chandelle suivie d'un renversement et d'un demi-tonneau. Un adversaire se présentait de flanc. Il plongea vers lui et le mit hors de combat.

— Ennemi à dix heures ! fit Bill.

L'avertissement venait un peu trop tard. L'Asiate avait ouvert le feu, et une série de chocs sourds apprirent à Morane que plusieurs obus devaient avoir touché son appareil. Ce dernier cependant lui obéit parfaitement quand il le fit se dérober. Décrivant une assez large boucle, Morane s'arrangea pour se retrouver dans le sillage de

l'adversaire. Le radar de guidage mit automatiquement l'avion en position de tir et les rockets effectuèrent une fois encore leur œuvre de destruction.

— Ennemi à midi ! dit Ballantine.

Les deux *Lung* restant sur les six qui s'étaient précipités initialement sur le *Scorpion* fonçaient à toute allure, de face, crachant de toutes leurs bouches à feu. L'un d'eux, frappé en plein par les rockets, explosa. Cependant, quand le second le croisa, Bob sentit une nouvelle série de petits chocs. « Touché ! » pensa-t-il. Il fit demi-tour et tenta de poursuivre le dernier *Lung.* Celui-ci cependant, sentant le combat devenu par trop inégal, se mettait à fuir, ses réacteurs poussés à fond. Bob allait tenter de le rejoindre quand le *Scorpion* se mit soudain à vibrer avec violence, à tel point que les commandes semblaient entre les mains du pilote, douées d'une vie propre.

— J'ai l'impression que nous avons du plomb dans l'aile, dit Morane. Et solidement…

— Ouais, fit à son tour Ballantine, du plomb dans l'aile, c'est le mot juste. Pour peu que je puisse me rendre compte, le plan de gauche a été en partie scié par les obus. Sans doute vaudrait-il mieux tenter d'atterrir avant qu'il ne s'arrache tout à fait…

Morane avait réduit la vitesse afin de diminuer la pression de l'air sur le plan abîmé. Lentement, il fit descendre l'appareil vers le sol. Les vibrations se faisaient encore sentir, mais beaucoup moins violemment maintenant que la vitesse avait été réduite.

— Pas de chance avec les *Lung,* fit Bob d'une voix amère, cela fait deux fois, qu'ils m'obligent à atterrir. Là-bas, au-dessus de l'Himalaya, quand nous fuyions la colère de Kuo-Ho-Tchan, et maintenant…

Le rire de Ballantine retentit dans le laryngophone.

— La première fois, commandant, vous pilotiez un bimoteur civil, et ils ont eu la partie belle. Cette fois, vous en avez abattu cinq avant qu'ils ne vous mettent vous-même hors de combat. Cinq victoires en une seule sortie, cela ressemble fort à un record.

— Un record ? dit Bob tout en continuant à faire descendre l'appareil vers le sol. Pas avec un *Scorpion.* Ce n'est plus du sport,

mais du jeu de massacre. C'est presque aussi répugnant que le tir aux pigeons.

L'avion n'était plus maintenant qu'à une centaine de mètres du sol.

Après s'être assuré qu'aucun appareil ennemi ne se manifestait dans les parages – le combat continuait à se dérouler là-bas, à plus haute altitude –, Morane tira le reste de ses rockets en direction d'une colline dénudée, et ce afin qu'ils ne risquent pas d'exploser lors de l'atterrissage. Il coupa alors le contact et, réacteurs stoppés, donc les risques d'incendie considérablement réduits, il visa une zone de boue grise ridée par la pluie qui n'avait pas cessé de tomber.

— Je vais me poser, Bill. Gare au choc…

À nouveau, le rire du géant explosa dans le laryngophone.

— Rien à craindre, commandant. Nous allons nous poser dans cette gadoue comme sur un matelas.

L'Écossais ne se trompait pas. Le *Scorpion* toucha la boue et y glissa mollement sur le ventre, dans de grands éclaboussements, sans que le moindre choc ne se fasse sentir. Ensuite, arrivé à bout de course, l'appareil fit un demi-tour sur lui-même, et cela avec autant de souplesse que si le mouvement s'était effectué sur un pivot monté sur billes et soigneusement graissé, pour s'immobiliser complètement, petite forme brillante, polie et incongrue sur la vaste campagne dévastée et dont la pluie et la désolation semblaient s'être emparés à jamais.

Chapitre IV

— Sale coin pour tomber en carafe, fit Bill Ballantine en aidant Morane à ouvrir la coupole de plexiglas.

— Oui, fit Bob, l’endroit n’a rien de particulièrement charmant…

Rompue seulement par les dos ronds et pelés de petites éminences, la plaine marécageuse s’étendait à perte de vue, jusqu’à la barrière des Appalaches. Un peu partout, les flaques d’eau des marais, bordées seulement par des herbes grillées, brillaient telles des plaques de plomb poli dans lesquelles se miraient les nuages menaçants, de plomb eux aussi. Quand la pluie se mettait à tomber, comme elle le faisait par intermittence, toute la plaine se ridait, se fripait, comme si une vie intérieure et larvaire l’animait soudain. Partout, on apercevait les ruines de fermes détruites, aux toits soufflés, aux pans de murs noircis demeurant debout comme par miracle. Une odeur ténue régnait sur ce paysage dévasté, odeur méphitique, où se mêlait étroitement celle des terres humides et une autre, plus inquiétante, rappelant celle de la foudre.

De la poche poitrine de sa combinaison de vol, Bob sortit un petit compteur Geiger qu’il tira de sa trousse de protection. Aussitôt, l’appareil se mit à bruire, tandis que l’aiguille montait le long du cadran gradué.

— Cette région est extrêmement radio-active, fit remarquer le Français. Sortons nos masques protecteurs…

Tout en effet avait été prévu dans l’éventualité d’une pareille circonstance. Chaque aviateur de l’USAF portait en effet, sous sa combinaison de vol, une seconde combinaison plus fine celle-là et traitée de façon à être imperméable aux radiations atomiques. Les équipages étaient également dotés de gants à manchettes et de cagoules en même tissu, munies de lunettes protectrices.

En quelques secondes, Morane et Bill furent équipés. Après avoir pris chacun une musette contenant des rations de secours, ils

quittèrent l’avion et, le colt automatique pendant dans une gaine sur le côté gauche de leur poitrine, ils se mirent en marche à travers les boues avec lesquelles, grâce à leurs combinaisons et leurs cagoules, de couleur grisâtre, ils se confondaient presque parfaitement.

Au début, l’avance devait se révéler pénible, car l’avion s’était posé sur de la boue épaisse et, à chaque pas, il leur fallait faire effort pour arracher leurs pieds à la vase dans laquelle ils s’engluaient.

Finalement, ils gagnèrent un sol plus ferme, bien qu’encore glissant et fangeux, et prirent la direction du sud-est, afin de tenter d’atteindre Raleigh, cité à proximité de laquelle se trouvait leur base. La marche était épuisante et, à tout bout de champ, ils tombaient sur les vestiges de la grande bataille aérienne à laquelle ils avaient pris part : *Lung* ou *Scorpion* détruits, transports de troupes éventrés. Certains de ces chasseurs étaient abandonnés, leurs pilotes ayant sans doute réussi à sauter en parachute ; les autres, on ne pouvait plus rien pour eux. Quant aux transports de troupes, tous – du moins tous ceux rencontrés par Morane et Bill – étaient vides, d’où il était facile de déduire qu’ils s’étaient débarrassés de leurs cargaisons humains avant le combat.

À travers les verres fumés de leurs lunettes, Bob et l’Écossais échangèrent un regard chargé d’appréhension.

— Faudra ouvrir l’œil, dit Morane. Cela doit grouiller d’Asiates dans le secteur…

Redoublant d’attention, scrutant avec insistance chaque accident de terrain pouvant dissimuler d’éventuels ennemis, ils se remirent en marche.

Durant une demi-heure environ, ils avancèrent encore sans que rien ne se passât. C’est alors que Morane s’arrêta et, posant la main sur le bras de son compagnon, dit :

— Écoute, Bill…

Ballantine n’eut pas à prêter l’oreille longtemps, car le bruit d’un combat leur parvenait nettement maintenant. Cela semblait venir de derrière un petit groupe d’éminences, hautes de quelques mètres à peine, se dressant devant eux. Par-dessus le sec tacatac des

mitrailleuses, on percevait le pom-pom-pom assourdi des canons légers.

— On dirait que des tanks ont été mis en ligne, constata Bill. Cela doit pas mal chauffer dans le secteur. Si nous allions jeter un coup d'œil ?…

La curiosité était certes, on le sait, le péché mignon de Morane. Pourtant, cette fois, la prudence l'emporta. Armés seulement d'un revolver chacun, Ballantine et lui ne pouvaient courir le risque de se voir mêlés à une bataille rangée où, d'après ce qu'ils entendaient, les armes automatiques menaient la danse.

— Gagnons le sommet d'un de ces monticules, fit Bob. De là, nous pourrons voir de quoi il retourne sans risquer d'être aperçus…

Après avoir mis l'automatique au poing pour être prêts à parer à toute attaque, ils gagnèrent le pied de l'éminence indiquée par Morane et, courbés, entreprirent d'en atteindre le sommet. Là, ils s'étendirent à plat ventre sur le sol rocailleux et plongèrent leurs regards droit devant eux, dans la plaine. Celle-ci se trouvait barrée par une ligne de tanks américains qui, en se repliant en tenailles, tentaient d'encercler un village en ruines dans lequel un groupe de parachutistes asiates, détourné probablement du but de sa mission par la défense américaine, s'était retranché, muni de canons légers à tir rapide. Derrière les tanks progressait l'infanterie dont le rôle, pour l'instant, demeurait purement passif. Ce serait sans doute seulement lorsque les blindés auraient mené à bien leur manœuvre d'encerclement qu'elle entrerait en action.

Pour le moment, la lutte se limitait presque entièrement à un combat au canon entre les chars et l'artillerie légère asiate. Seules, les mitrailleuses montées sur les lourds véhicules tiraient de temps à autre de courtes rafales.

— Une chance que, pour une fois, vous ayez fait preuve d'une louable prudence, commandant, dit Ballantine. Avec nos modestes pétoires, nous aurions fait bien piètre figure dans cette bataille à coups d'obus…

Morane ne répondit pas. Il suivait des yeux un véhicule – une jeep pour le peu qu'il lui fut possible d'en juger – qui, de toute la vitesse permise par le terrain, roulait dans la direction du groupe de

monticules où Bill et lui se trouvaient. Tirant une paire de jumelles de son sac, Bob la braqua en direction du véhicule, pour se rendre compte que l'homme qui le pilotait portait l'uniforme des armées de terre américaines. Sous le casque de métal, une cagoule anti-radiations dissimulait son visage.

Bob avait passé les jumelles à Ballantine qui, après avoir regardé à son tour, fit remarquer :

— C'est un des nôtres. Peut-être une estafette. Hélons-le. Il pourra nous conduire jusqu'à un poste de commandement quelconque…

Comme la jeep se rapprochait, Bill allait se dresser pour attirer l'attention du conducteur, quand Morane l'en empêcha.

— Non, Bill, pas encore. Il peut s'agir d'un des nôtres, mais aussi d'un fantoche fuyant le champ de bataille pour ne pas courir le risque d'être fait prisonnier.

On appelait fantoches ces hommes, dont Kuo-Ho-Tchan avait parlé à Morane et à Frank Reeves lors de leur fameuse entrevue dans les Cavernes d'Acier, ces hommes donc – des Américains en l'occurrence – qui, après avoir subi ce que l'on a pris coutume d'appeler un « lavage de cerveau », étaient parachutés, porteurs d'uniformes américains, sur le territoire des États-Unis pour, commandés par des individus sans scrupules, parfaitement conscients eux, y semer le désarroi et le sabotage.

La jeep avait maintenant contourné le monticule au sommet duquel se tenaient tapis Bob et l'Écossais quand, comme elle s'engageait sur une portion de terrain particulièrement détrempé, ses roues se mirent à patiner et elle s'immobilisa.

— Le gars m'a tout l'air d'être en train de s'embourber, fit Bill. Peut-être ferait-on bien d'aller lui donner un coup de main…

L'Écossais allait se dresser, quand Morane, l'agrippant à l'épaule, le força à s'immobiliser.

— Non, Bill… Attendons encore…

Le conducteur de la jeep venait de mettre pied à terre pour tenter de pousser le véhicule hors de l'ornière. C'était un personnage trapu, aux épaules larges, au ventre énorme, informe au point que son corps faisait songer à un énorme sac de pommes de terre serré

dans des vêtements militaires trop étroits. Quant à la tête, grosse et ronde, elle paraissait soudée directement au tronc. Le visage, caché par la cagoule anti-radiations, demeurait invisible.

Tournant le dos à Morane et à Ballantine, l'inconnu s'était mis à pousser la jeep, qui résistait à tous ses efforts. Bob avait tressailli.

— Je crois reconnaître cette silhouette, murmura-t-il.

— Que voulez-vous dire ? interrogea Ballantine.

Ignorant la question de son ami, Morane fit encore, à voix basse, comme pour lui-même :

— Serait-ce lui ?… Non, ce n'est pas possible…

Puis, au bout d'un instant :

— Je dois en avoir le cœur net !

Il tira son automatique et, se redressant, se mit à descendre silencieusement le flanc du monticule. Ballantine, qui avait également dégainé son arme, le suivait. L'homme de la jeep, occupé toujours à pousser cette dernière, ne pouvait les voir. Aussi sursauta-t-il violemment quand Bob, arrivé à deux pas de lui, demanda :

— Peut-on vous aider ?

L'inconnu se retourna d'un bloc et, à l'inclinaison de sa tête, Morane comprit qu'il jetait un coup d'œil au revolver braqué sur lui. L'homme devait avoir les nerfs solidement trempés, car ce fut avec un grand calme qu'il répondit :

— Bien sûr, un coup de main serait le bienvenu.

La voix était rauque, comme assourdie, au point de n'être parfois qu'un souffle. En plus, le gros homme parlait avec un accent étranger, en accentuant fortement la dernière syllabe des mots. Cette fois, Bob Morane eut la certitude absolue de connaître le personnage. Un tel physique, associé à une telle voix, ne pouvait prêter à confusion.

— Qui êtes-vous ? interrogea durement Morane.

L'autre s'inclina légèrement, pour dire :

— Lieutenant Hower, de la huitième brigade blindée…

Bob savait qu'il n'en était rien. Logiquement, à sa question « Qui êtes-vous ? » l'homme aurait dû répondre, ce jour-là : « Buffalo Bill » – et Bob aurait enchaîné aussitôt : « Et Sitting Bull ». Chaque

matin, le mot de passe changeait. C'était là le seul moyen qu'on eut trouvé pour permettre aux soldats de toutes les armes de reconnaître aisément les « fantoches » parachutés ou débarqués sous l'uniforme américain.

— Prends-lui son arme, dit Morane en s'adressant à Ballantine.

Le colosse obéit. Alors, d'un revers de main, Morane envoya rouler le casque du gros homme. Ensuite, il lui arracha sa cagoule. Le visage du pseudo-lieutenant Hower apparut. Une face de lune, blafarde, aux traits inconsistants, et qui faisait songer à une boule de gélatine. Le nez, informe, évoquait une grosse limace rosâtre et les yeux glauques, inexpressifs, ressemblaient à deux billes de verre poli. Le crâne était soigneusement rasé – ou chauve – et sa peau tendue brillait comme si elle avait été cirée.

Alors, Morane éclata de rire. Un petit rire sec, qui résonna telle une menace.

— Ravi de vous revoir, monsieur Orgonetz, dit le Français.

*

* *

Si jamais, en parlant de quelqu'un, on devait dire : « Cet homme est dangereux », c'était bien de Roman Orgonetz. Espion de métier, agent double, mangeant à tous les râteliers, mais à ce point habile, intelligent, qu'aucune des nations qui l'employaient, sachant qu'elles auraient besoin de lui un jour pour accomplir quelqu'infâme besogne, ne s'avisait de le châtier. En un mot, Orgonetz était l'homme « indispensable ». À plusieurs reprises déjà, Morane l'avait rencontré sur sa route et si, chaque fois, il avait réussi à l'emporter sur le triste personnage, cela n'avait pas été sans mal, ni chance([6]).

Bien qu'il fut démasqué, Orgonetz ne semblait pas en avoir pour autant perdu son sang-froid. Il eut un large sourire, qui découvrit des dents complètement aurifiées.

— Ravi de vous revoir, commandant Morane, fit-il d'une voix moqueuse. Oh ! Ne soyez pas surpris si cette cagoule ne protège

pas davantage votre incognito. Quand j'ai entendu une voix une seule fois, je la reconnais toujours. Que voulez-vous, c'est le métier qui veut ça…

« Que fait-il ici ? » se demandait Bob. Non qu'il fut étonné de constater qu'Orgonetz travaillait pour l'Empire Asiate, mais c'était surtout sa présence aux États-Unis, d'où l'agent secret avait déjà dû fuir à plusieurs reprises, qui l'intriguait. Et, soudain, il eut une révélation : Orgonetz était chargé du commandement des « fantoches ». Qui donc en effet, aurait pu mener à bien mieux que lui cette ignoble besogne ? Il connaissait parfaitement l'Amérique et les Américains, leur langue, leurs coutumes. Sans doute, alors qu'il fuyait, venait-il de faire une tentative pour contacter les parachutistes asiates mais, devant l'attaque des unités blindées, il avait préféré prendre le large pour ne pas courir le risque d'être capturé. De toute façon, comme Bob connaissait Orgonetz, celui-ci devait être au courant de pas mal de choses, et il était urgent de le conduire au Quartier Général afin que les experts du Service Secret puissent l'interroger.

— Je vais être obligé de vous mener à notre ami Herbert Gains, monsieur Orgonetz, dit Bob. Sans doute sera-t-il ravi de vous revoir.

Le gros homme s'inclina comiquement et eut un sourire mielleux.

— Je serais également ravi de le revoir, ce cher monsieur Gains…

Orgonetz redevint soudain sérieux et, considérant gravement Morane, continua :

— Par tous les démons de l'enfer, si je comptais vous retrouver ici ! J'aurais dû prévoir que, tôt ou tard, le commandant Morane se dresserait sur mon chemin. Quand, voilà près d'une année maintenant, Kuo-Ho-Tchan a, après votre fuite de la base secrète de Leng, eu connaissance de votre véritable identité, il me chargea de vous poursuivre afin de vous faire passer de vie à trépas, vous et vos amis…

Bob sursauta :

— Ainsi, c'était vous !…

Orgonetz eut un signe de tête affirmatif.

— C'était moi… Bien sûr, je demeurais dans l'ombre, me contentant de lâcher les tueurs de Tchan à vos trousses… Hélas, tout devait échouer et, un beau jour, vos amis et vous disparûtes sans laisser la moindre trace. Je vous croyais cachés au fond de quelque jungle sauvage, mais vous revoilà, luttant pour la liberté et l'humanité comme un bon petit soldat que vous êtes…

Morane songea qu'en croyant ses amis et lui cachés « au fond de quelque jungle sauvage », Orgonetz ne se trompait pas tellement. Le Français éprouvait une sorte de joie farouche à la pensée de tenir en son pouvoir cet homme qui, pendant des jours, l'avait mis, ses compagnons et lui, en perpétuel danger de mort.

— Assez parlé à présent, Orgonetz, fit-il d'une voix sèche. Vous allez nous aider à sortir la jeep de l'ornière, et en route pour le repaire de Gains…

À nouveau, le gros homme s'inclina de façon grotesque, la main sur sa bedaine, pour dire :

— Je suis votre prisonnier, commandant Morane, et je ne vois pas très bien comment je pourrais ne pas exécuter vos ordres…

Tout en parlant, Orgonetz avait lentement détourné ses regards vers le sommet de l'éminence où se trouvaient tout à l'heure Morane et Ballantine. Tout à coup, son visage se figea comme si quelque chose venait de retenir son attention.

Bob eut le tort de ne pas se souvenir, à ce moment-là, que son prisonnier était un être diabolique, capable de toutes les ruses, de toutes les traîtrises. Il eut tort de ne pas s'en souvenir et de tourner la tête à son tour en direction de l'éminence. Du tranchant de sa large main Orgonetz le frappa au poignet. Morane poussa un cri de douleur et lâcha l'automatique. Tout en frappant, en un geste parfaitement synchronisé avec le précédent, le gros homme avait, de la pointe du pied, envoyé une grosse motte de terre détrempée en direction de Ballantine. Ce dernier reçut le paquet de boue en plein visage et, les lunettes de sa cagoule recouvertes, il se trouva comme aveugle.

Déjà, Orgonetz s'était baissé pour récupérer l'arme que Bob avait lâché, mais le Français, dans un mouvement de réflexe, avait, du pied, poussé l'automatique sous la jeep. Presque en même temps,

relevant le genou droit, il frappait Orgonetz à la face, le rejetant en arrière. Logiquement, Morane aurait dû, sans désemparer, continuer à frapper son adversaire, mais le coup que lui avait porté Orgonetz se révélait extrêmement douloureux et il se trouvait momentanément privé de l'usage de son bras droit. Cette dernière circonstance permit à Orgonetz de tourner les talons pour chercher à fuir. Il avait couvert déjà une vingtaine de mètres, quand Morane se lança à sa poursuite. Moins lourd que le fuyard, il le rejoignit rapidement et, d'une poussée, tenta de le déséquilibrer. Orgonetz, servi cette fois par sa masse, résista et, se retournant d'un bloc, entoura le cou de son adversaire de ses mains épaisses, lui écrasant la pomme d'Adam de ses pouces.

Jamais encore, Morane n'avait été amené à livrer un combat corps à corps à Orgonetz, et il ne connaissait pas la force colossale résidant dans cette masse de chair flasque. Ce fut seulement quand il eut ses mains nouées autour de sa gorge qu'il se rendit compte de la vigueur de l'espion. L'air lui manquant, un rideau sanglant devant les yeux, il se mit à râler pour, aussitôt, joignant les mains par-dessus la tête se mettre à frapper violemment, de haut en bas, sur les bras, épais comme des cuisses de son antagoniste. Manœuvre de jiu-jitsu en général efficace, mais qui fut sans effet sur Orgonetz, dont l'étreinte se resserrait sans cesse. Les jambes de Morane flageolèrent et il comprit que bientôt il se trouverait sans défense entre les mains de son adversaire. Des deux poings, il se mit, faisant appel à ce qui lui restait de force, à cogner Orgonetz au plexus. Cette méthode devait se révéler efficace car, petit à petit, l'étreinte se desserra autour du cou du Français. En frappant à nouveau, de bas en haut, sur les bras de son adversaire, Bob réussit cette fois à lui faire lâcher prise. Haletant, un sourire douloureux et haineux découvrant ses dents aurifiées, Orgonetz fit mine de saisir à nouveau Morane. Ce dernier ne lui en laissa pas le temps. D'une violente droite au cœur, il le fit se plier en deux. Faisant alors pivoter par deux fois son buste sur lui-même, Bob frappa des coudes le gros homme de chaque côté de la mâchoire. Sonné, Orgonetz s'écroula sur le côté, dans la boue.

Haletant, à mi-chemin de l'évanouissement, Morane arracha sa cagoule et, d'un revers de main, essuya la sueur dégoulinant le long de son front, de ses joues et de son cou. Ballantine, qui avait enfin réussi à essuyer la boue qui, recouvrant ses lunettes, l'aveuglait, s'était approché.

— Je vois avec plaisir, commandant, que vous avez réussi à vous en rendre maître…

Bob se tourna d'une pièce vers son ami et fit d'une voix courroucée :

— J'aurais aimé que tu me donnes un coup de main, Bill. Encore un peu, et ce forban m'envoyait *ad patres*…

— Un coup de main, un coup de main… dit Ballantine d'une voix contrite. Je l'aurais fait avec plaisir, mais j'étais aveuglé et quand, enfin, j'ai réussi à me débarrasser de cette boue qui me collait aux yeux, vous commenciez à prendre le meilleur. Alors, sachant que vous aviez un vieux compte à régler avec ce triste sire, j'ai préféré vous laisser le plaisir de lui flanquer la correction finale.

Le raisonnement était sans doute discutable, mais le bon visage attristé de Bill témoignait d'une si désarmante bonne foi que Bob sentit sa colère tomber d'un coup.

— Sacré Bill ! fit-il simplement en lui donnant une solide claque dans le dos.

Puis il remit sa cagoule protectrice et poursuivit :

— Maintenant, passons aux choses sérieuses, Bill. Va voir s'il n'y a pas, dans la jeep, des liens quelconques qui nous permettraient de ligoter solidement ce vilain oiseau. Ensuite, en route pour la base…

Quelques minutes plus tard, solidement garrotté et bâillonné, Orgonetz était chargé à l'arrière de la jeep qui, Bob et l'Écossais ayant uni leurs forces, fut tirée de l'ornière. Les deux amis y prirent alors place, pour foncer en direction de leur base, d'où, après un voyage dépourvu d'incidents, ils télégraphièrent à Gains la nouvelle de la capture d'Orgonetz. Un câble du chef de Service Secret devait leur parvenir par retour. Laconique, il était rédigé ainsi :

M'amener capture d'urgence. Pressé lui tirer vers du nez. Gains.

Le raid de commando asiate s'étant terminé par l'extermination d'une bonne partie des envahisseurs et l'emprisonnement du reste de ceux-ci n'étant plus qu'une question d'heures, le ciel était redevenu plus paisible, en fin d'après-midi, au-dessus des États-Unis. Morane et Ballantine purent donc s'envoler le soir même, en compagnie d'Orgonetz, soigneusement enchaîné et gardé, à destination de Washington.

Chapitre V

Roman Orgonetz avait été reçu à Washington avec tous les honneurs qui lui étaient dus. Introduit, en compagnie de Bob Morane et de Bill Ballantine, dans les vastes caves voûtées, à l'épreuve des bombes et des radiations, qui servaient de refuge au Haut Commandement, il fut mené aussitôt aux locaux sur lesquels Herbert Gains régnait en maître.

L'Homme du Service Secret avait reçu ses visiteurs dans un étroit bureau « air conditionné » et éclairé par une seule lampe orientable.

En apercevant le prisonnier, Gains s'était mis à rire narquoisement. Un rire qui, soudain, malgré son physique banal, faisait comprendre aux témoins qu'il était quelqu'un avec qui il fallait compter.

— Ainsi, monsieur Orgonetz – ou monsieur Greenstreet([7]) si vous préférez – vous voici enfin en mon pouvoir. Le Ciel seul sait quels moyens j'ai mis en œuvre jadis pour vous traquer et m'assurer de votre personne. En vain cependant. Et, à présent, alors que je ne m'attendais nullement à vous, vous tombez entre mes mains comme une grive toute cuite dans l'assiette du chasseur. Avouez que le hasard fait souvent bien les choses…

Le calme d'Orgonetz était étonnant. Visiblement, il en avait vu d'autres, et il devait être difficile de le prendre en défaut, de découvrir le défaut de sa cuirasse. On devinait en lui une puissance, tournée vers le mal sans doute, mais qui cependant ne manquait pas de provoquer une certaine admiration chez ses adversaires.

— Je reconnais, monsieur Gains, fit le gros homme avec un sourire amène, que, cette fois, le sort me fut contraire. Il faut cependant reconnaître que le commandant Morane l'a beaucoup aidé, ce sort. Un rude homme le commandant Morane, et un rude

cogneur aussi. Les deux coups de coude avec lesquels il m'a mis hors de combat étaient en tous points dignes d'un champion de karaté…

Tout en parlant de cette voix basse et chuintante qui semblait être issue d'un disque de phonographe usé, Orgonetz s'était tourné vers Bob, à l'adresse duquel il continua avec un sourire cruel, rendu plus repoussant encore par les dents aurifiées :

— Naturellement, tout n'a pas été dit. Un jour, le commandant Morane et moi nous retrouverons, et j'aurai ma revanche…

Le cynisme tranquille du forban eut le don de mettre hors de lui Herbert Gains. S'avançant vers Orgonetz, il le poussa, avec une force que l'on aurait pu difficilement lui soupçonner, vers une chaise où il l'obligea à s'asseoir.

— Vous n'êtes pas ici pour proférer des menaces envers quiconque, Orgonetz, mais pour répondre aux questions que je vais vous poser…

Le gros homme tenta de se redresser, mais deux G-men à la carrure de déménageurs, quittant le coin où ils s'étaient tenus jusqu'alors, s'avancèrent et, l'empoignant par les épaules, le forcèrent à demeurer assis.

Gains s'approcha alors et, se penchant vers Orgonetz, demanda :

— Que faisiez-vous, porteur d'un uniforme américain, lorsque le commandant Morane vous a capturé ?

Orgonetz demeura un long moment silencieux. Une totale indifférence se lisait sur son visage. Finalement, il parla.

— Pourquoi vous répondrais-je, monsieur Gains ? Le seul fait d'avoir été pris, moi, Orgonetz, l'homme à abattre, porteur de cet uniforme américain, ne suffit-il pas à me rendre passible de la peine de mort ? Automatiquement, toute parole devient inutile. Faites-moi exécuter. C'est la règle du jeu. Depuis tout le temps que j'y joue à ce jeu, je suis préparé au pire…

Gains considéra longuement son interlocuteur. Ce calme, cette passivité devant le sort n'allait pas sans susciter en lui un certain étonnement. Et il savait que le gros homme ne bluffait pas. C'était peut-être une fripouille, prête aux actes les plus vils, capable de

toutes les félonies, mais ce n’était pas un lâche, et le métier dangereux qui était le sien l’avait familiarisé depuis longtemps avec la mort.

— Lâchez-le, ordonna Gains aux deux G-men.

Les deux agents obéirent et reculèrent de quelques pas. Le chef du Service Secret s’assit alors sur le coin du bureau, relevant avec soin les genoux de son pantalon pour ne pas risquer d’en briser l’impeccable pli. Orgonetz s’était légèrement redressé, mais il ne fit pas mine cependant de se lever.

— Écoutez, Orgonetz, dit Gains, j’éprouve de l’animosité à votre égard, vous le savez. Je vais l’oublier et faire comme si je vous rencontrais pour la première fois…

Doucement, Orgonetz leva la tête vers son interlocuteur et sourit, mais seulement des lèvres, car le reste de ses traits demeurait froid. Quant à ses yeux, ils n’avaient pas l’air vivants. On eut dit qu’ils ne voyaient pas.

— Je constate avec plaisir, monsieur Gains, fit-il, que vous devenez raisonnable. Je vous écoute donc. J’ai toujours aimé écouter les gens raisonnables.

Herbert Gains feignit de ne pas remarquer ce ton de persiflage.

— Vous ne nierez pas, dit-il, que vous travaillez pour le compte de l’Empire Asiate. Cette certitude établie, je suis certain que vous êtes trop intelligent pour ne pas vous rendre compte que votre maître, Kuo-Ho-Tchan, ne possède pas dans son jeu tous les atouts sur lesquels il comptait en déclenchant cette guerre. Son attaque par fusées intercontinentales a fait long feu, ses parachutistes sont décimés et, sans des têtes de pont solides, il sera difficile, sinon impossible à ses troupes d’envahir le continent américain. Nous sommes peut-être moins nombreux que les Asiates, mais non manchots pour autant. Notre potentiel industriel, le plus puissant du monde, demeure intact. En outre, notre armée de terre et de l’air possèdent une terrible efficacité grâce à un armement d’une qualité exceptionnelle. Quant à notre marine, aucune ne l’égale…

D’un geste de la main, Orgonetz interrompit Gains.

— Tout ce que vous venez de dire est exact, reconnut-il. Grâce au commandant Morane, et aussi à la naïveté de Kuo-Ho-Tchan,

trop enclin à faire étalage de sa puissance devant ses ennemis. Ah ! s'il n'avait pas commis l'imprudence de confier ses plans au commandant, alors qu'il croyait ce dernier définitivement en son pouvoir. Grâce donc au commandant Morane et à la naïveté de Kuo-Ho-Tchan, dis-je, vous avez pu à temps mettre au point une parade au danger des fusées à statoréacteurs stellaires. Il est possible aussi que vous réussissiez à repousser l'armée d'invasion asiate. Pourtant, Tchan a tout prévu pour, en dépit de tout, s'assurer la victoire finale. S'il le faut, il déclenchera la Terreur Verte. Elle lui permettra de dicter ses conditions au monde car, contre cette Terreur Verte, vous ne pourrez rien, personne ne pourra rien. Elle assurera la domination du monde à Kuo-Ho-Tchan, d'un monde à demi ruiné peut-être mais, comme dit le vieil adage, on ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs.

Herbert Gains et Bob Morane échangèrent un bref coup d'œil. Tous deux se souvenaient que, lors de son entrevue avec le Français et Frank Reeves, le Clown de Pékin avait affirmé posséder un moyen, qu'il avait qualifié de « démoniaque », pour, en cas d'échec de ses opérations guerrières, s'adjuger une victoire définitive.

Gains reporta ses regards sur Orgonetz.

— En quoi consiste exactement cette Terreur Verte ? interrogea-t-il.

Le gros homme se mit à rire.

— Vous êtes trop curieux, monsieur Gains. Pourquoi vous répondrais-je alors que vous et moi périrons peut-être, à l'endroit où nous sommes, par la vertu de cette même Terreur Verte…

— Raison de plus pour répondre à ma question. Si vous nous renseignez nous pourrons peut-être agir à temps pour conjurer la menace. Ainsi, non seulement vous vous sauverez, mais vous aurez aussi sauvé le monde. Cette dernière circonstance pèsera lourdement dans la balance quand vous serez jugé…

Orgonetz souleva ses massives épaules.

— Que m'importe le sort du monde, dit-il lentement. Et avec quel plaisir je passerais de vie à trépas si je savais que le commandant Morane et vous subissez un sort identique. Si j'avais le pouvoir de

déclencher immédiatement la Terreur Verte, je le ferais avec allégresse.

Le chef du Service Secret poussa un soupir puis, du plat des mains, il se frappa les cuisses.

— Parfait, Orgonetz, dit-il. Puisque vous ne daignez pas faire preuve de bonne volonté, vous parlerez malgré vous… Oh, rassurez-vous, je n'emploierai pas la torture. Vous y résisteriez. Non, le penthotal est un moyen plus propre… et plus efficace.

Gains se tourna vers l'un des deux G-men et commanda :

— Appelez le docteur Lindsay !

Orgonetz eut un nouveau haussement d'épaules.

— Appelez tous les docteurs Lindsay que vous voudrez, fit-il avec indifférence. Faites-moi faire toutes les piqûres de penthotal que vous voudrez. Je ne vous révélerai rien au sujet de la Terreur Verte. Le sérum de vérité et moi sommes de vieilles connaissances.

*

* *

Le docteur Lindsay était un homme maigre, aux allures effacées, aux yeux nébuleux derrière des lunettes aux verres épais. Dès son entrée, il posa son sac de cuir noir sur le bureau, l'ouvrit et en tira une seringue hypodermique et une boîte d'ampoules à injection. Après avoir désinfecté l'aiguille, il scia le col d'une ampoule, emplit la seringue de penthotal et s'avança vers Orgonetz, auquel les G-men avaient dénudé l'avant-bras droit. Le praticien frotta l'endroit de la piqûre à l'aide d'un morceau de coton imbibé d'alcool, puis il enfonça l'aiguille qu'il vida d'une lente pression du pouce. À peine avait-il terminé que, déjà le visage du patient devenait inexpressif et qu'il se renversait mollement en arrière, toute conscience éteinte.

Morane se tourna vers Herbert Gains.

— Croyez-vous que cela marchera ? interrogea-t-il. Il avait l'air bien affirmatif en disant que le sérum de vérité et lui étaient de vieilles connaissances.

L'Homme du Service Secret haussa les épaules.

— Vantardise, fit-il, ou coup de bluff. De toute façon, nous n'allons pas tarder à être renseignés.

Il s'approcha d'Orgonetz, tira un siège à lui et s'assit, pour demander ensuite, à l'adresse du gros homme :

— Orgonetz, que faisiez-vous lorsque le commandant Morane vous a rencontré porteur d'un uniforme américain ?

Le forban n'eut pas une réaction immédiate, puis il secoua la tête de droite à gauche et poussa un sourd grognement. Gains répéta sa question :

— Que faisiez-vous lorsque le commandant Morane vous a rencontré porteur d'un uniforme américain ?

Cette fois, Orgonetz parla, d'une voix sans timbre, qui était celle de son subconscient.

— J'avais été chargé par Kuo-Ho-Tchan d'organiser et de commander les fantoches, et aussi de prendre contact avec les unités aéroportées.

Gains leva vers Morane un regard chargé de triomphe, comme pour dire : « Vous voyez bien qu'il bluffait, que la drogue fait son effet ! » Il reprit ensuite l'interrogatoire, questionnant le gros homme sur ses activités en territoire des États-Unis, sur l'organisation de ses services… Orgonetz répondait avec docilité et, au fur et à mesure, un magnétophone enregistrait questions et réponses.

Finalement, Gains demanda :

— Que savez-vous au sujet de la Terreur Verte ?

Toujours aussi docilement, Orgonetz répondit :

— Il s'agit d'un moyen redoutable, capable de détruire le quart de l'humanité.

— D'où viendra-t-elle ?

— De la mer. Seuls ceux qui se trouveront le plus près des nuages seront préservés, scanda Orgonetz sur un mode quasi incantatoire et comme s'il répétait une leçon.

— Pour quelles raisons ?

— Je l'ignore.

— En quoi consiste la Terreur Verte elle-même ?

— Je l'ignore.

À nouveau, Morane et Gains échangèrent un regard. Ils savaient maintenant pourquoi Orgonetz avait affirmé avec tant d'assurance qu'il ne révélerait rien au sujet de la Terreur Verte : c'était tout simplement parce qu'il n'en connaissait pas la nature de façon précise. Malgré cela, Herbert Gains jugea utile d'insister.

— Êtes-vous bien certain de ne pas savoir de quoi il s'agit ? interrogea-t-il encore.

— Absolument certain. Tout ce que je sais, c'est que le quart de l'humanité périra.

Cette fois, il n'y avait pas à douter. Orgonetz n'en savait pas davantage sur ce sujet. Néanmoins, l'Homme du Service Secret poursuivit son interrogatoire.

— Comment avez-vous eu connaissance du fait que la Terreur Verte allait être mise en œuvre ?

— Par Kuo-Ho-Tchan lui-même alors que je séjournais dans la grande base secrète de Leng pour y recevoir des directives. Tchan m'en a montré le dossier. Un dossier vert… Il le tenait enfermé dans le grand coffre encastré derrière lui, dans le mur de son bureau…

— N'est-ce pas également au fond de ce coffre que se trouve le dispositif permettant à Tchan de faire sauter la base ?

Comme on le voit, Gains se souvenait, dans ses moindres détails, du récit fait par Morane et Frank Reeves à leur arrivée à Washington, près d'un an auparavant. Cependant, Orgonetz, toujours aussi obligeamment en apparence, répondait à la question qui venait de lui être posée.

— C'est exactement cela.

— Savez-vous en quoi consiste ce dispositif ?

— Non… Probablement en existe-t-il deux. L'un permettant une mise à feu immédiate, l'autre une mise à feu différée afin de permettre à Tchan de fuir…

Morane se demandait où le chef du Service Secret voulait en venir en posant ces dernières questions. Pourtant, Gains devait suivre une idée précise, car il continua :

— La protection par champ magnétique s'étend-elle seulement au-dessus de la base elle-même, ou englobe-t-elle les environs, y compris le plateau de Leng ?

— Elle ne couvre que la base et ses parages immédiats, car elle nécessite une grande dépense d'énergie… Le plateau de Leng est d'ailleurs désertique. Seul le glacier, sous lequel se trouve la base souterraine, est protégé…

— Il y aurait donc moyen d'atteindre les collines servant de refuge à la tribu des Hommes des Neiges sans devoir franchir le barrage magnétique ?

— Je le crois…

Herbert Gains demeura songeur, pinçant nerveusement sa lèvre inférieure entre le pouce et l'index de sa main droite.

— Encore une question, dit-il enfin. Pouvez-vous m'indiquer le nom d'un ou de plusieurs officiers de la base de Leng qui ont couramment accès auprès de Kuo-Ho-Tchan ?

— Je puis vous en citer plusieurs… Il y a le colonel Fang, le commandant Chin Lo, le capitaine Soon…

— Je crois que cela suffira, dit Gains.

S'adressant alors aux deux G-men, il commanda :

— Quand le prisonnier aura repris conscience, vous l'enfermerez dans une cellule, ici même, et l'y tiendrez sous bonne garde. Je tiens à l'avoir à tout moment sous la main, pour pouvoir éventuellement lui poser de nouvelles questions.

Il se tourna vers Morane et Ballantine.

— Que pensez-vous de tout ceci, mes amis ? fit-il.

— Je pense, répondit Morane, qu'il nous faut absolument savoir à quoi nous en tenir au sujet de cette Terreur Verte. S'agirait-il simplement d'un rassemblement monstre de sous-marins armés de fusées, le long des côtes du monde ? Je ne le crois pas. Les charges atomiques font de terribles ravages mais il y a des limites et les Asiates ne disposent certainement pas d'une flotte illimitée. Or, s'il faut en croire Orgonetz, le sort de l'humanité serait en jeu…

— Oui, dit Gains d'un air pensif, le quart de l'humanité… Vous avez raison, commandant Morane, il nous faut obtenir à tout prix des renseignements précis sur cette Terreur Verte afin de pouvoir conjurer la menace alors qu'il en est temps encore.

L'Homme du Service Secret marcha vers la porte et, au moment d'ouvrir celle-ci, il s'adressa encore à Bob et à Ballantine.

— Puis-je vous demander, mes amis, de ne pas quitter ces lieux ? On mettra une chambre, avec tout le confort à votre disposition. Bien entendu, vous n'êtes pas prisonniers, mais je puis avoir besoin de vous dans les heures qui vont suivre, besoin de vous « d'urgence »… Rassurez-vous, je ne mettrai pas votre patience à trop longue épreuve…

Quand Herbert Gains eut quitté la pièce, Morane et Ballantine s'entre-regardèrent. Les dernières paroles de Gains étaient lourdes de sous-entendus, et ils se demandaient avec inquiétude ce qu'elles cachaient exactement. Pourtant eux aussi auraient aimé en connaître davantage au sujet de la Terreur Verte.

Ils furent conduits à un réduit climatisé garni de deux couchettes aux matelas de mousse plastique et auquel attenait un cabinet de toilette avec douche. On leur servit ensuite un repas plantureux, arrosé des meilleurs vins, tout comme si Herbert Gains avait réellement voulu leur montrer par là qu'ils étaient des invités, et non des captifs, ce dont ils n'avaient d'ailleurs jamais douté.

Pourtant, cette nuit-là, ils ne devaient, ni l'un ni l'autre, connaître de vrai repos. Morane rêva d'un Kuo-Ho-Tchan gigantesque, illuminé de reflets verdâtres et qui, sans cesse, abaissait vers lui d'énormes mains sanglantes. Quant à Ballantine, ce fut également le Clown de Pékin qui peupla son cauchemar. Un Clown de Pékin qui pressait inlassablement sur un bouton de jade tandis que lui, Bill, couvert de sueur, s'attendait à chaque instant à ce que la Terreur Verte le rayât soudain du nombre des vivants, en même temps que cinq ou six cents millions d'individus.

CHAPITRE VI

Comme l'avait promis Herbert Gains, la patience de Morane et de Bill Ballantine ne devait pas être mise à trop rude épreuve. Le lendemain, après avoir passé la nuit troublée que l'on sait, les deux hommes venaient à peine de terminer leur toilette quand on frappa à la porte de la chambre. Bob alla ouvrir, pour se trouver nez à nez avec un géant casqué, arborant des galons de sergent et qui portait un gros automatique sous chaque aisselle. Son visage figé semblait avoir été taillé dans une bille de chêne. Quant à sa voix, quand il parla, elle sembla provenir d'une machine tant elle était impersonnelle.

— Je suis chargé de vous mener auprès de Mr. Gains, sir… Votre ami est prié de vous accompagner.

Les deux amis étant prêts, ils suivirent leur guide sans plus tarder. Au bout d'une minute de marche cependant, après qu'ils eussent emprunté un certain nombre de couloirs, ils se rendirent compte qu'on ne les conduisait pas au bureau où, la veille, avait eu lieu l'interrogatoire d'Orgonetz.

— Où nous mène-t-on, à votre avis, commandant ? interrogea Bill.

Morane eut un geste d'ignorance.

— Je ne suis pas renseigné davantage, Bill. Peut-être, en interrogeant notre guide…

S'adressant à leur martial chaperon, Bob demanda :

— Peut-on savoir où vous nous conduisez, sergent ?

L'interpellé ne daigna même pas tourner la tête, et ce fut de la même voix de machine parlante que tout à l'heure qu'il répondit :

— Je regrette, sir, mais je n'ai pas reçu l'ordre de vous renseigner à ce sujet.

Cette réponse eut le don de déplaire à Ballantine qui, usant du français, remarqua que le sergent était « aussi gai qu'une pierre

tombale un jour de Toussaint ».

La curiosité des deux amis devait d’ailleurs être bientôt satisfaite car, après une nouvelle minute de marche à peine, le sergent s’arrêta devant une porte basse qu’il ouvrit en disant :

— Si vous voulez entrer, sir…

Bob et l’Écossais obéirent, pour accéder à une étroite antichambre au fond de laquelle s’ouvrait une seconde porte, capitonnée celle-là. Cette seconde porte fut ouverte à son tour par le sergent, et Morane et Ballantine pénétrèrent dans une pièce assez vaste, dont le fond était occupé par une longue table derrière laquelle trônaient une demi-douzaine de personnages en uniforme, tous chamarrés de décorations et d’insignes et dans lesquels Bob reconnut avec effarement les chefs suprêmes des différentes armes. Un seul de ces hommes, assis au centre de la table, portait des vêtements civils et, dans ce gentleman au visage grave et intelligent, aux cheveux gris et au maintien digne bien qu’un peu compassé, Morane et Bill reconnurent, avec un effarement plus grand encore, le Président des États-Unis en personne.

« Par le glaive de Saint Patrick, pensa Ballantine, voilà toutes les grosses légumes réunies en notre honneur. Il y a du vilain là-dessous… » Et Bob, beaucoup plus respectueux, lui, songeait de son côté : « On n’a assurément pas dérangé le Président et ces messieurs du Haut Commandement uniquement pour qu’ils aient le plaisir de nous contempler. J’ai l’impression que les événements vont se précipiter… »

Herbert Gains, qui se trouvait debout non loin de la table, invita Bob Morane et son compagnon à s’approcher. Il fit de rapides présentations puis, s’adressant encore aux nouveaux venus, il leur désigna des sièges en disant :

— Veuillez vous asseoir, messieurs…

Bob et Ballantine obéirent et, aussitôt, Gains, tourné vers eux, se lança dans un long discours.

— Commandant Morane, et vous, monsieur Ballantine, commença-t-il d’une voix pompeuse, monsieur le Président et ces messieurs du Haut Commandement ne se sont pas réunis ici pour m’entendre débiter des fadaises de salon. Aussi irai-je directement

au but. Comme vous le savez, les États-Unis et l'Empire Asiate se livrent une guerre sans merci, de l'issue de laquelle dépend le sort de tous les hommes. Certes, notre pays dispose de grands moyens, mais nos adversaires sont nombreux et leurs moyens égalent presque les nôtres. En plus, depuis l'interrogatoire auquel, hier, j'ai soumis en votre présence le redoutable agent secret qui a nom Roman Orgonetz, nous savons que Kuo-Ho-Tchan fait peser sur nous une menace nouvelle, celle de cette mystérieuse Terreur Verte dont a parlé notre prisonnier.

Gains fit une pause, toussa pour s'éclaircir la voix, puis il continua :

« À la suite des révélations d'Orgonetz, il s'avère d'une extrême importance pour nous et pour l'humanité toute entière de savoir en quoi consiste cette Terreur Verte. Une seule personne au monde pourrait sans doute nous renseigner : Kuo-Ho-Tchan lui-même. Naturellement, il ne saurait être question de l'interroger. Ce qu'il faudrait c'est lui arracher son secret. Pour cela, nous ne voyons qu'un seul moyen : aller là-bas, dans les Cavernes d'Acier, pour tenter de s'emparer de ce dossier vert dont nous a parlé si complaisamment Roman Orgonetz. Bien sûr, cette mission devrait être remplie par un petit groupe d'hommes décidés et connaissant parfaitement la topographie du plateau de Leng.

Une nouvelle fois, l'Homme du Service Secret s'interrompit, et il toussa encore, mais pour se donner du courage cette fois. D'une voix un peu tremblante, il reprit alors :

— C'est pour cette raison que nous vous avons choisis, vous commandant Morane, et vous monsieur Ballantine, pour accomplir cette mission.

Si Jupiter, armé de toutes ses foudres, s'était soudain matérialisé devant Bob et son ami, l'effet n'aurait pas été plus dramatique. Ballantine, dont la mine rubiconde était légendaire, devint soudain pâle comme le plâtre, à croire que tout le sang quittait son corps. Quant à Bob, il s'était soudain dressé, en proie à une véhémente agitation.

— Non, monsieur Gains, ce n'est pas possible !… Vous ne vous rendez pas compte !… Vous ne pouvez pas nous forcer… Nous

introduire à nouveau dans les Cavernes d'Acier, après ce qui s'est passé il y a près d'un an, équivaudrait pour nous à courir vers une mort presque certaine… Vous ne pouvez nous forcer…

D'un geste de la main, Herbert Gains apaisa le Français.

— Ne vous méprenez pas, commandant Morane, il n'est pas dans nos intentions de vous forcer à quoi que ce soit. Nous voulons tout simplement vous convaincre de vous porter volontaires, votre ami et vous, et cela tout simplement parce que vous seuls pouvez mener à bien une telle mission. En effet, vous connaissez parfaitement la région, dont vous avez relevé la carte lors de votre premier voyage, et vous connaissez aussi le chemin souterrain qui, passant par les grottes habitées par les Yétis, permet d'accéder secrètement aux Cavernes d'Acier dont, à la suite de votre captivité en compagnie de Frank Reeves, vous n'ignorez rien de la topographie…

Morane secoua la tête.

— Tout cela est vrai, certes, monsieur Gains, mais si nous acceptions ce serait comme si nous nous suicidions. Nous participons à cette guerre, je le sais et, presque chaque jour, Bill et moi risquons notre vie en plein ciel. Pourtant, à bord de notre avion, nous avons la possibilité de nous défendre. En accomplissant la mission que vous nous confiez nous nous livrerions au contraire pieds et poings liés à nos bourreaux.

C'est alors que le Président se leva et prit la parole. Il dit à Morane et à Ballantine que le sort de l'humanité dépendait de leur sacrifice, que la cause qu'ils allaient défendre au péril de leurs vies était la plus noble qui fût et qu'un refus de leur part équivaudrait à un crime de lèse-humanité. Quand le chef de l'état se tut, Morane comprit qu'il avait perdu la partie, que jamais il ne parviendrait à venir à bout des arguments qui lui étaient opposés. Jamais non plus il ne pourrait supporter qu'on le crût lâche et qu'on l'accusât, en cas de catastrophe, d'avoir été indirectement, par son refus de se sacrifier, la cause du trépas de millions d'innocentes victimes.

Se sentant définitivement vaincu, tant par lui-même que par Gains et le Président, Bob se laissa retomber sur sa chaise. Avec désespoir, il passa et repassa sa main droite ouverte dans ses

cheveux coupés en brosse. Ensuite, il se redressa et, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme, il déclara :

— C'est parfait, messieurs, vous avez gagné. Je partirai…

Bill Ballantine, lui, ne dit rien. Il se contenta de hausser ses lourdes épaules avec fatalisme. Là où irait Bob, il irait également. Il en était ainsi depuis des années, et il en serait encore ainsi en cette circonstance. Si Morane, selon ses œuvres, devait aller en enfer, ou au paradis, Bill l'accompagnerait, soit pour se faire rôtir sur les braises éternelles, soit pour prendre place sur un nuage moelleux avec, autour de soi, la foule des élus nimbés d'or. Et comme, tout compte fait, en considérant ses actions et celles de son compagnon, Bill avait l'impression de mériter à la fois le nuage et l'auréole, il se remit à considérer l'avenir avec une certaine sérénité.

Le Président et les généraux s'étaient levés et, l'un après l'autre, avant de sortir, ils vinrent serrer la main aux deux amis, en leur prodiguant des mots de félicitation et de gratitude. Et Morane ne put s'empêcher de songer que cette scène rappelait de façon sinistre celle qui, lors d'un enterrement, se déroule à la porte de l'église, quand les amis viennent, après le service funèbre, serrer la main des parents du défunt et leur glisser de vaines paroles de consolation. Une différence existait cependant, c'était que, dans le cas présent, parents et défunts – du moins défunts en puissance – se confondaient.

*

* *

Bob Morane, Bill Ballantine et Herbert Gains s'étaient retrouvés seuls dans la grande pièce. Le chef du Service Secret, s'avançant vers les deux amis, leur serra à son tour les mains avec effusion, en disant :

— Je savais qu'aucun de vous ne ferait mentir sa réputation de preux chevalier. Je savais que vous accepteriez…

Ce fut sans faire preuve d'un grand enthousiasme que Bob répondit :

— Inutile de nous retourner le fer dans la plaie, Gains. Nous avons accepté, c'est un fait… Il nous faut à présent mettre au point tous les détails de l'expédition car celle-ci, pour en diminuer les risques, qui sont énormes, doit être parfaitement organisée. Il faut que nous ayons de notre côté, Bill et moi, toutes les chances d'en revenir vivants…

— Tel est mon avis, approuva Gains. Aussi ai-je déjà fait des plans en prévision de ce raid, qui devrait être extrêmement rapide et, à mon avis, avoir deux buts : la récupération du dossier vert et, si possible, la destruction des Cavernes d'Acier qui, Kuo-Ho-Tchan s'y terrant, forme le centre de tout le système d'agression asiate.

Les trois hommes s'assirent à une des extrémités de la table et Gains exposa son projet.

— Naturellement, commença-t-il, il ne saurait être question que vous partiez seuls. Quatre hommes, voire cinq, sont nécessaires pour mener à bien une telle entreprise. Voilà pourquoi je propose que Frank Reeves et le professeur Clairembart vous accompagnent, non seulement parce que, à vous quatre, vous formerez une équipe parfaitement homogène et effective, mais aussi parce que le professeur Clairembart, d'après ce que vous m'en avez dit, comprend et parle la plupart des langues asiatiques. En outre, le professeur connaît le langage des Yétis, avec lesquels vous devrez renouer alliance pour réussir à vous introduire à nouveau dans les Cavernes d'Acier…

— Reste à savoir, fit Bob, si Frank et le professeur accepteront de nous accompagner…

— Quand ils connaîtront votre décision, ils accepteront, je n'en doute guère…

Bob n'en doutait pas davantage, aussi jugea-t-il inutile de s'attarder sur cette question. D'ailleurs, Herbert Gains continuait :

— Vous commencerez par gagner l'Inde qui, vous le savez, n'est pas occupée par les armées de Tchan et à laquelle un accord secret nous lie. En effet, bien que puissance asiatique, l'Inde, qui est demeurée partisane de la doctrine de non-violence chère à Ghandi, voit d'un très mauvais œil la guerre meurtrière déclenchée par l'Empire Asiate. Elle sait que, une fois les États-Unis vaincus, rien

n'empêchera plus Kuo-Ho-Tchan de mettre la main sur le reste de l'Asie… et du monde. L'Inde, qui a reçu sa liberté voilà peu de temps, se montre peu pressée de la perdre, car ses dirigeants semblent se faire une idée très précise de ce que serait la dictature du Clown de Pékin. Donc, vous gagnerez secrètement l'Inde, sans doute à bord d'un sous-marin et, de là, dans un bombardier léger asiate – nous en possédons qui se sont posés intacts sur notre sol – qui vous aura précédé en pièces détachées et aura été remonté dans le plus grand secret par les spécialistes qui l'auront accompagné, à bord de ce bombardier asiate donc, vous vous envolerez pour le Tibet. En même temps, toute notre flotte du Pacifique, toute notre aviation portée simulera une attaque de grande envergure en direction des côtes asiates, de façon à faire croire à une tentative d'invasion. Bien que nous tenterons de limiter au maximum les dégâts en usant le plus possible de camouflage, nous nous attendons à subir des pertes importantes. Cependant, cette manœuvre de diversion, en attirant la presque totalité des forces aériennes asiates vers les endroits menacés, vous permettra, de nuit et en volant le plus bas possible, d'atteindre le plateau de Leng pour vous poser sur le territoire occupé par les Hommes des Neiges. Le champ magnétique de protection ne couvrant que le glacier, vous n'aurez pas à tenter de le franchir. En outre, votre appareil aura été préalablement muni de notre nouveau dispositif anti-radar qui, avec un peu de chance, vous évitera d'être repérés. Comme votre avion sera, comme je viens de vous le dire, d'un modèle employé couramment par l'ennemi et qu'en plus il portera les trois étoiles asiates, les probabilités de succès s'en trouveront encore accrues. Vous-mêmes porterez des uniformes asiates en tous points identiques à ceux portés par les unités d'élite préposées à la garde de Tchan. En plus, un habile maquilleur vous aura, avant votre départ des États-Unis et en usant de produits indélébiles à l'eau, à la transpiration et à la chaleur, composé des têtes d'Asiatiques. De cette façon, quand vous aurez réussi à vous introduire dans les Cavernes d'Acier, vous pourrez plus aisément encore passer inaperçus…

— Et si nous sommes capturés porteurs d'uniformes asiates, fit remarquer Ballantine, notre compte sera bon. Nous serons fusillés comme espions, après avoir été torturés bien sûr…

Gains considéra le colosse avec un petit sourire contrit.

— Croyez-vous, monsieur Ballantine, que vous ne le seriez pas de toute façon, torturés et fusillés ? Alors, pourquoi se priver d'un élément dont, peut-être, dépendra tout le succès de l'expédition ?…

— Vous avez raison, reconnut Morane. Continuez, Gains…

Le chef du Service Secret ne se fit pas prier.

— Quand vous aurez pénétré dans les Cavernes d'Acier, si vous y parvenez bien sûr, il vous restera à vous glisser auprès de Kuo-Ho-Tchan, peut-être en usant du nom d'un des trois officiers asiates dont nous a parlé Orgonetz. Une fois dans la place, vous mettrez Tchan hors de course, ouvrirez son coffre pour vous emparer du fameux dossier vert. Ensuite, vous chercherez le dispositif permettant la destruction différée de la base et, après l'avoir mis en action, vous prendrez la fuite par le même chemin que vous êtes venus.

Morane demeura un long moment songeur, comme s'il était occupé à peser chaque parole prononcée par Herbert Gains.

— Qu'entendez-vous exactement par : mettre Tchan hors de course ? interrogea-t-il finalement.

Gains considéra Morane avec surprise. Visiblement, il ne s'attendait pas à ce que pareille question lui fut posée.

— Il n'y a qu'une façon de comprendre cela, expliqua-t-il d'une voix un peu sourde. Couic…

Pour souligner cette onomatopée, Gains s'était passé l'index droit le long de la gorge, d'une oreille à l'autre, en un geste ne laissant place à nulle équivoque. Morane fit la grimace. Il n'appréciait pas ce rôle d'exécuteur et, bien que l'on fût en guerre et que Kuo-Ho-Tchan ne fût digne d'aucune pitié, il se promit de l'escamoter, si cela se révélait possible, lors de la grande première. Ce fut pour cette raison qu'il préféra détourner la conversation.

— Vous semblez oublier une chose, monsieur Gains, enchaîna-t-il, c'est que ni Bill, ni le professeur, ni Frank, ni moi ne sommes des experts en coffres-forts. Or, pour nous emparer du dossier vert et

mettre en marche le dispositif de retardement permettant de détruire la base, il nous faudra ouvrir celui de Tchan qui, d'après ce que j'ai pu me rendre compte sur place, est à secret et ne doit s'ouvrir que si l'on en connaît le « Sésame ». Assurément, Tchan n'a pas dû confier ses documents à un instrument de pacotille. Sans doute aurons-nous besoin d'un expert pour l'ouvrir.

— Rassurez-vous, j'ai pensé à tout, répondit Gains. Vous aurez votre expert. Un certain Jess Paintree, qui est pour le moment enfermé à Sing-Sing. Nous lui promettrons une remise totale de peine, et il vous accompagnera…

Le fait de voir adjoindre un prisonnier de droit commun à son équipe ne plaisait qu'à demi à Morane, mais sans doute ne devait-il pas exister d'autre solution au problème.

— Et croyez-vous que votre Paintree réussira à venir rapidement à bout du coffre ?

— Si Paintree n'y réussit pas, fit Gains, personne n'y parviendra. Avez-vous déjà entendu parler des camions blindés de l'*American Safe C°,* commandant Morane ?

Bob secoua la tête.

— L'*American Safe C°,* expliqua le chef du Service Secret, est une puissante organisation qui loue des fourgons blindés à toutes les grandes entreprises du pays afin que celles-ci puissent, sans le moindre risque, véhiculer d'importantes sommes d'argent, comme la paie des ouvriers par exemple. Il faut vous dire que, longtemps, on a cru les fourgons de l'*American Safe* inviolables, non seulement parce que leur blindage, fait d'un alliage spécial, ne pouvait être percé mais aussi parce que leur serrure à secret était bloquée automatiquement par un système d'horlogerie qui la débloquait seulement lorsque le véhicule était arrivé à destination, hors de toute atteinte. Un jour cependant, voilà deux ans de cela, Paintree et sa bande réussirent à intercepter, dans l'Orégon, un de ces fourgons inviolables et, après avoir immobilisé les deux conducteurs, à le tirer à l'abri des bois. Les bandits n'avaient qu'une demi-heure de répit avant que l'on ne s'aperçoive de la disparition du véhicule. Eh bien, en moins d'une demi-heure, Paintree, grâce à sa seule habileté, réussit à débloquer le système d'horlogerie, à mettre en place les

douze culbuteurs de la serrure à secret et à ouvrir la porte blindée. Malheureusement, en fuyant avec les deux cent cinquante mille dollars contenus dans le camion, les bandits, pressés, on le comprend, de prendre le large, appuyèrent un peu trop sur le champignon de leur voiture qui, à un virage, versa dans le ravin. Bien que grièvement blessé, Paintree eut seul la vie sauve pour, comme il était récidiviste, être condamné ensuite à vingt ans de travaux forcés.

— En un mot, fit Bill Ballantine avec un gros rire, votre Paintree est un artiste qui a mal tourné. Tout ce qui reste à savoir, c'est s'il acceptera de venir se jeter dans la gueule du Kuo-Ho-Tchan en notre compagnie.

— Il acceptera, dit Gains sur un ton plein d'assurance. Quand on a dix-huit ans de prison à tirer et que l'occasion d'être gracié se présente à vous, on irait se jeter entre les bras de Satan lui-même s'il le fallait…

Ni Bob ni l'Écossais n'ayant plus la moindre remarque à formuler, le silence se fit et, au bout de quelques secondes, Herbert Gains clôtura l'entretien en frappant la table de sa main droite large ouverte et en disant :

— Maintenant que les grandes lignes de votre action viennent d'être tracées et qu'il ne reste plus qu'à fignoler les détails, vous pouvez vous préparer au départ. Le temps d'avertir Frank Reeves, de faire venir le professeur du Pérou et de mettre au point le côté matériel de l'expédition et, dans deux semaines, vous pourrez vous mettre en route pour l'Inde… Soyez sans crainte, mes amis, tout sera réglé comme s'il s'agissait d'une mécanique de précision.

« Une mécanique de précision ! » songea Morane. C'était cela justement qui le chagrinait. C'était toujours dans les mécaniques de précision, il ne l'ignorait pas, que, si le moindre grain de sable se glissait entre les rouages, tout se mettait à tourner mal.

Chapitre VII

— Commandant, je crois que, jusqu'ici, la chance vole à nos côtés !

Le biréacteur de bombardement *Naga,* volant à très basse altitude, se coulait entre les collines du plateau de Leng envahi par une nuit rendue bleutée par le reflet des neiges et des glaces.

Il y avait trois semaines à présent que Bob Morane et ses compagnons avaient quitté les États-Unis à bord d'un sous-marin atomique qui, après avoir traversé en oblique tout l'Atlantique et contourné l'Afrique, les avait déposés sur la côte de l'Inde, non loin de Calcutta, d'où ils avaient rebondi vers le Sikkim, où les attendait l'appareil destiné à les mener au Tibet. La veille du jour où le *Naga* devait décoller, d'importantes forces américaines avaient déclenché une vaste attaque simulée sur les côtes asiates. Et tout s'était passé comme l'avait prévu Herbert Gains : le gros des forces aériennes de Kuo-Ho-Tchan s'était porté vers les points menacés, et Bob et ses compagnons, en survolant le Tibet, avaient trouvé un ciel presque entièrement libre. C'était à peine s'ils avaient rencontré quelques chasseurs de surveillance asiates mais les pilotes de ceux-ci, croyant avoir affaire à l'un des leurs, n'avaient pas montré de soupçons.

À présent, entassés dans le poste de pilotage, auprès de Morane, Bill, Frank Reeves, le professeur Clairembart et un cinquième personnage inspectaient le sol du plateau. Ce cinquième personnage n'était autre que Jess Paintree, l'« expert » en coffres-forts, un petit homme maigre et nerveux, au nez busqué et aux yeux noirs brillants et fouineurs. Au début, Morane et ses amis avaient craint ne pouvoir entretenir des rapports chaleureux avec le convict, mais celui-ci s'était révélé un parfait compagnon, gai et serviable, et ils avaient fait taire toute prévention. Qu'ils le voulussent ou non, Paintree et eux-mêmes faisaient, pour l'instant, partie d'une seule

équipe, et il leur fallait s'en accommoder. D'ailleurs, les quatre amis, depuis qu'ils avaient passé, ainsi que Paintree, entre les mains du maître maquilleur annoncé par Herbert Gains, se sentaient comme dépersonnalisés. Ils étaient en effet devenus de parfaits Asiates, à la peau couleur de safran, aux yeux long fendus, et ils le resteraient jusqu'à la fin de leur mission. Le professeur Clairembart ressemblait à un vieux lettré chinois que l'on aurait obligé d'endosser l'uniforme. Pour Bob, Frank et Paintree également, la transformation avait été relativement aisée. Seul, Ballantine s'était montré récalcitrant à tout changement. Avec sa haute stature, son teint de brique, son visage joufflu, ses traits de nordique et sa chevelure d'un roux éclatant, il n'avait jamais, même ses cheveux teints, qu'offert l'apparence d'un Chinois d'opérette. Il avait donc été décidé qu'il ne pénétrerait pas dans les Cavernes d'Acier mais demeurerait à la garde de l'avion, et cela malgré qu'il eut énergiquement protesté contre un tel choix qui, s'il fallait l'en croire, blessait son orgueil de vaillant Écossais.

Le professeur Clairembart tendit brusquement le bras en direction du sol, pour désigner un point précis, en avant de l'appareil.

— Là-bas, fit-il, le territoire des Yétis…

Une large tache sombre, dominée par de hautes falaises, marquait, sur l'étendue des neiges et des glaces, une importante zone de végétation. Comme il a été dit déjà, la clarté reflétée par la surface gelée du plateau rendait la nuit claire et, quelques minutes plus tard, le *Naga* se posait entre deux bois de conifères, à l'endroit précis d'où Bob et ses amis s'étaient envolés un an plus tôt pour échapper à Kuo-Ho-Tchan.

Quand Morane eut stoppé les réacteurs, les cinq hommes, mitraillette au poing, mirent pied à terre. Tout, autour d'eux, semblait calme. Un silence total régnait, au point qu'ils sentirent tous le besoin d'une action immédiate.

— Bill et moi allons partir à la recherche d'Huruh et de sa tribu, dit Clairembart. Si tout se passe bien, nous serons de retour d'ici une heure…

Les deux hommes s'éloignèrent pour, au bout de quelques minutes, se perdre entre les arbres.

Une heure s'écoula, puis une heure et demie, puis deux heures, sans que Bill et l'archéologue ne reparaissent. Morane, Frank et Paintree ne savaient que penser. Et si les Yétis avaient émigré, s'ils avaient été massacrés par les soldats de Kuo-Ho-Tcha ? Tant de choses pouvaient s'être passées en un an. Ballantine et Clairembart pouvaient aussi avoir été capturés par une patrouille asiate…

Tout à coup, quelque chose bougea parmi les troncs, et le glatissement de l'aigle déchira la paix nocturne. Bob et ses deux compagnons se détendirent, car ils savaient que ce cri avait été poussé par Ballantine, suivant un signal convenu à l'avance entre eux.

Quand Clairembart et Bill eurent rejoint leurs compagnons, le vieil archéologue expliqua que l'Écossais et lui avaient éprouvé quelque peine à contacter Huruh car les Hommes des Neiges, voyant s'avancer deux hommes porteurs de l'uniforme des soldats asiates, s'étaient dérobés pour, ensuite, encercler les nouveaux venus afin de les massacrer. Il avait fallu que le savant s'adressât à haute voix, en dialecte yéti, à Huruh pour que, finalement, celui-ci reconnaisse ses amis. Se souvenant des services que Clairembart et Ballantine avaient rendu à leur tribu, Huruh avait fini par consentir à mener la petite équipe jusqu'à l'entrée des Cavernes d'Acier.

— Tout ce qui nous reste à faire à présent, dit l'archéologue, c'est de conduire l'avion, par ses propres moyens, jusqu'à proximité des falaises. Une fois là, les Yétis nous aideront à le pousser à l'intérieur de l'excavation où, voilà un an, nous avions dissimulé l'appareil de Frank. Ensuite, nous pourrons entreprendre notre voyage souterrain…

Les cinq hommes remontèrent à bord du *Naga* et Bob, mettant les réacteurs au ralenti, conduisit précautionneusement l'avion en direction des falaises. Quand l'appareil s'immobilisa à nouveau et que les hommes eurent mis pied à terre, des formes gigantesques apparurent d'entre les rocs. Paintree, dont c'était la première rencontre avec les Yétis, marqua bien un peu de terreur au début mais, quand il se rendit compte que les géants ne manifestaient aucune hostilité, au contraire, il se calma et prit exemple sur ses

compagnons afin de ne pas commettre la moindre action susceptible de déplaire à leurs hôtes.

Une fois le *Naga* mis à l'abri, hommes et Yétis gagnèrent la vaste caverne familiale où toute la tribu avait coutume de se réunir autour d'un grand feu. Là, après un long conciliabule avec Huruh, Clairembart faisant office d'interprète, Bob décida d'accorder quelques heures de repos à sa troupe. Ce serait le lendemain seulement que Morane, Clairembart, Frank Reeves et Paintree, accompagnés d'une dizaine de Yétis qui leur serviraient de porteurs, s'enfonceraient dans les entrailles de la terre, pour gagner les abords des Cavernes d'Acier.

S'enroulant dans leurs sacs de couchage, les cinq hommes cherchèrent, sous la garde vigilante de leurs gigantesques alliés, un sommeil réparateur. Avant longtemps sans doute, quatre d'entre eux auraient besoin de toute leur force, de toute leur énergie pour mener à bien cette entreprise désespérée – à laquelle on avait donné le nom d'Opération Néant – destinée, pour la sauvegarde de l'humanité toute entière, à arracher son redoutable secret à Kuo-Ho-Tchan et à lui interdire à tout jamais de perpétrer de nouveaux crimes. Une seule certitude accompagnait les dormeurs dans leur repos, c'était que cette Opération Néant mériterait son nom. Le seul ennui était qu'ils ignoraient qui, de leurs ennemis ou d'eux, serait anéanti.

*
* *

Le voyage souterrain se déroula sans incidents. On traversa à nouveau la cité engloutie de Leng que, lors du précédent voyage, Aristide Clairembart avait cru ne plus jamais revoir. Et, cette fois encore, il fallut à tout moment arracher l'archéologue à son émerveillement, cela sans la moindre peine heureusement, car pas un seul instant le savant ne devait complètement perdre de vue leur mission.

Après des heures et des heures de marche, l'éboulis fut atteint. Là, Bob octroya encore un peu de repos à son équipe. Quand, après

quelques heures de sommeil, les hommes se tirèrent de leurs sacs de couchage, ils se sentirent parfaitement frais et dispos, prêts à aborder la partie la plus hasardeuse de l'expédition. Un petit déjeuner copieux, complété par une absorption massive de vitamines, acheva de les mettre en train. Les Yétis déblayèrent alors le sommet de l'éboulis et, une minute à peine plus tard, passé un dernier coude, le bord du lac souterrain était atteint.

Étendus à plat ventre sur le petit promontoire rocheux, Bob et ses compagnons entreprirent d'observer l'autre rive à la jumelle. Depuis que Bob et Frank avaient fui, les cavernes, là-bas, avaient certes été aménagées et, au fond, on pouvait apercevoir les longues formes fuselées de fusées, sans doute vides, rangées chacune sur un bâti monté sur roues de façon à pouvoir être rapidement menées, sur rails, aux endroits où elles devaient être armées et lancées. Dans l'ensemble cependant, la disposition des lieux n'avait pas changé.

Morane jeta un coup d'œil à sa montre. Il était quatre heures du matin. À cette heure-là, tout le monde – à part les services de garde bien entendu – devait encore dormir dans la base, et le commando possédait toutes les chances de pouvoir franchir le lac sans se faire repérer.

Se tournant vers Aristide Clairembart, Bob dit :

— Avec Jess, professeur, vous allez gonfler notre canot pneumatique. Pendant ce temps, Frank et moi minerons l'entrée de la galerie.

Le canot pneumatique était destiné à leur éviter le chemin pénible qui, parmi les rochers, dans une obscurité presque totale, permettait de contourner le lac. Quant aux mines, elles devaient être placées en prévision d'un retour précipité. Si l'équipe était poursuivie et si le temps manquait aux Yétis pour refermer l'éboulis, il suffirait de presser sur un détonateur pour qu'aussitôt, sous l'effet des explosifs, le chemin soit barré aux poursuivants.

Une demi-heure plus tard, le canot était gonflé, les charges de plastic posées, le fil électrique déroulé et le détonateur mis en batterie de l'autre côté de l'éboulis. Après avoir fait leurs dernières recommandations à Huruh et aux autres Hommes des Neiges, Bob,

Clairembart, Frank et Paintree prirent place à bord du canot et, s'aidant de leurs courtes pagaies aux pales garnies d'étoupe, ils se mirent à guider l'esquif le long des rochers, en direction des Cavernes d'Acier.

Il fallut près d'une heure de navigation lente aux quatre hommes pour atteindre l'autre rive du lac. Un peu avant d'y être parvenus, ils gagnèrent la berge et tirèrent le canot à sec en prenant soin de ne pas le déchirer sur une aspérité quelconque. Ensuite, ils le dissimulèrent parmi les rochers et se tapirent eux-mêmes, afin d'attendre le moment où la base s'animerait. Ils devinaient, en effet, que personne ne pouvait pénétrer auprès de Kuo-Ho-Tchan alors que celui-ci dormait, et il leur fallait attendre le moment où il aurait gagné son bureau pour s'y mettre au travail. Par chance, Bob et Frank, ayant on le sait résidé bien malgré eux durant près d'un mois dans la base, connaissaient un peu les habitudes du Clown de Pékin, et ils savaient que ce dernier se levait assez tôt afin d'expédier les affaires courantes. Il était même probable qu'à la suite de la grande attaque simulée par les forces des États-Unis, Tchan eut passé toute la nuit à veiller pour dépouiller les nouvelles qui lui parvenaient. Cependant, Bob et ses compagnons trouvaient préférable de ne pas courir de risques inutiles…

Il était huit heures du matin quand Morane donna le signal du départ. La grande salle s'ouvrant sur le lac était déserte, car il s'agissait là d'un dépôt exclusivement réservé aux fusées et où l'on devait pénétrer uniquement pour alimenter les rampes de lancement au fur et à mesure des besoins.

Ce fut donc sans faire de mauvaises rencontres que les membres du commando atteignirent la première galerie d'acier. Quand ils s'y furent engagés cependant, ils se rendirent compte qu'une certaine animation régnait dans la base. À plusieurs reprises, ils devaient croiser de petits groupes de soldats qui les saluaient et auxquels ils répondaient en portant la main au milieu de la visière de leur casquette, à la manière asiate. Maquillés et vêtus comme ils l'étaient, ils ne semblaient pas devoir attirer l'attention. Tous quatre portaient des galons d'officiers, ce qui leur permettait de marcher raides, avec morgue. Si quelqu'un leur avait adressé la parole,

Clairembart se serait chargé de répondre et, comme le savant parlait couramment le chinois, langue véhiculaire de l'Empire Asiate, aucune surprise n'était à redouter de ce côté. D'ailleurs, les quatre hommes avaient l'index posé sur la gâchette de la mitraillette que chacun d'entre eux portait en sautoir, prêts à tout moment à ouvrir le feu. Rien ne se passa cependant et ce fut sains et saufs que Bob et ses compagnons parvinrent à la rotonde percée de portes numérotées dont l'une, portant le numéro un, menait aux appartements de Tchan.

De chaque côté de cette porte se tenait une sentinelle, l'arme au pied. Résolument, les faux Asiates s'approchèrent d'elles pour, aussitôt, le plus naturellement possible, les tenir sous la menace de leurs mitraillettes. S'adressant à l'une des sentinelles, Clairembart parla rapidement, d'une voix brève, en chinois :

— Annoncez à Kuo-Ho-Tchan que le colonel Fang veut lui parler d'urgence. Pour une affaire très importante…

Le soldat voulut protester, mais Bob lui enfonça violemment le canon de son arme dans l'estomac en disant, en pidgin :

— Obéissez, sans protester, ou bien…

L'homme dut comprendre que son interlocuteur ne plaisantait pas car, de jaune, la peau de son visage tourna au vert, et il se raidit. Clairembart parla rapidement, en désignant un bouton d'appel encastré dans la porte, à proximité d'un micro-diffuseur semblable à ceux que l'on voit à l'entrée des immeubles à nombreux appartements.

— Vous allez appuyer sur ce bouton. Une seule fois… Quand Tchan vous répondra, vous lui direz que le colonel Fang veut lui parler d'urgence, pour une affaire très importante. Rien d'autre. Compris ?… Allez-y… Et n'oubliez pas que, si vous tentez de nous jouer le moindre tour, vous serez abattu aussitôt.

Toute cette conversation s'était déroulée le plus naturellement du monde, sans attirer l'attention des militaires qui, de temps à autre, traversaient la rotonde.

La sentinelle, qui paraissait soumise, pressa sur le bouton d'appel. Il y eut quelques secondes d'attente, puis une voix – celle de Tchan – demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

La sentinelle se pencha vers le micro et répondit d'une voix légèrement tremblante :

— Le colonel Fang, Excellence. Il veut vous parler d'urgence. Pour une affaire très importante…

— Le colonel Fang ?… Une affaire très importante ?… Parfait, introduisez-le…

Il y eut un bref bourdonnement et la porte s'ouvrit.

« Trop beau pour être vrai, songea Morane. On a l'impression de jouer à un jeu truqué du début à la fin… »

Cependant, les quatre faux Asiates et les deux sentinelles avaient franchi la porte, qui s'était refermée derrière eux. Ils longèrent le couloir tapissé de tentures de soie brodées de dragons et parvinrent devant la seconde porte, celle de bois sculpté et incrusté de nacre. Bob y frappa discrètement et, presque aussitôt, la voix de Kuo-Ho-Tchan se fit entendre à travers le battant :

— Entrez donc colonel Fang…

Sans hésiter, Morane fit jouer la serrure et, du pied, poussa la porte pour, la mitraillette braquée, faire irruption dans la pièce. Derrière sa table de travail, Kuo-Ho-Tchan se tenait debout, drapé dans sa robe de chambre rouge. Entre ses doigts courts et épais, il tenait son éternel fume-cigarette d'ambre doré. Quand il aperçut la mitraillette braquée dans sa direction, l'expression de bienvenue peinte sur son visage se changea bientôt en une grimace de surprise, puis de peur.

— Surtout, ne touchez à rien, fit Bob d'une voix menaçante. N'actionnez aucun bouton d'appel sinon, avant que l'on soit parvenu jusqu'à vous, j'aurai creusé une centaine de trous dans votre honorable poitrine.

La stupéfaction semblait avoir soudain pétrifié le Clown de Pékin.

Alors, Morane éclata de rire.

— Peut-être vous souvenez-vous de moi, monsieur Tchan ?… Bob Midland auquel Tsi, votre bourreau donna, il y a près d'un an maintenant, une petite séance de fouet. Bob Midland, vous vous rappelez ?

Chapitre VIII

Derrière Morane, le professeur Clairembart, Frank Reeves et Jess Paintree, poussant devant eux les deux sentinelles maintenant désarmées, avaient pénétré à leur tour dans la pièce, dont ils avaient refermé la porte.

Lentement, Kuo-Ho-Tchan était revenu de sa surprise et, sur sa face grasse, bouffie, un sourire apparut. Un sourire pâle, contraint, qui semblait lui être arraché par la torture.

— Oui, dit-il lentement, je me souviens de Bob Midland ou, plutôt, du commandant Morane… Et je vois, en dépit de son maquillage, que Frank Ward est aussi du voyage. Frank Ward ou, pour mieux dire, Frank Reeves…

Petit à petit, le Clown de Pékin semblait reprendre de l'assurance. Pour prononcer ses dernières paroles, il s'était tourné vers Frank. À nouveau, il fit face à Morane.

— Voyez-vous, commandant Morane, continua-t-il, j'ai fait preuve de trop de mansuétude à votre égard. Au lieu de vous laisser la vie sauve, quand vous vous êtes introduit ici pour la première fois, j'aurais du vous écraser comme une bête malfaisante. La prochaine fois…

— Il n'y aura pas de prochaine fois ! coupa Morane.

À sentir ainsi à sa merci le Maître de l'Empire Asiate, ce monstre qui, pour satisfaire sans doute une immonde vanité, abreuver une soif inextinguible de pouvoir, n'avait pas hésité à sacrifier des millions de vies humaines, à sentir ainsi à sa merci cet homme, Morane se sentait saisi d'une étrange et dangereuse ivresse. Il lui suffisait de presser sur la détente de sa mitraillette qui, munie d'un silencieux ne risquait pas de jeter l'alarme, pour mettre une fin brusque à un chapitre particulièrement sombre de l'Histoire, pour rendre la joie de vivre à des centaines de millions d'êtres, tant asiates qu'occidentaux. Pourtant, cette crispation du doigt qui aurait

tout simplifié, Bob ne l'eut pas. Non parce qu'il éprouvait la moindre pitié pour Kuo-Ho-Tchan, mais parce qu'abattre ainsi un ennemi sans défense lui eût paru un assassinat.

— Nous n'avons guère de temps à perdre en de vaines parlotes, continua le Français. Nous sommes ici pour obtenir le dossier Terreur Verte, et vous allez nous le remettre…

Kuo-Ho-Tchan feignit la surprise, et une expression de ruse fit briller ses yeux globuleux.

— Le dossier Terreur Verte ? fit-il. Par le Grand Dragon, si je sais de quoi vous voulez parler !

— Vous le savez parfaitement, trancha à nouveau Bob, et de notre côté nous savons également que vous le tenez enfermé dans ce coffre, là derrière vous. Si vous voulez savoir qui nous a aussi bien renseignés, c'est votre ami Roman Orgonetz. Un excellent espion, Orgonetz, mais qui, malheureusement, supporte très mal le sérum de vérité.

L'expression de ruse dans les yeux de Tchan s'accentua.

— Et je suppose, commandant Morane, que si je n'obéis pas immédiatement à votre requête, vous me tuerez…

— Comme un animal malfaisant, pour reprendre votre expression de tout à l'heure, répondit Morane.

Le Clown de Pékin eut un geste d'impuissance.

— Dans ce cas, je n'ai plus qu'à me soumettre. Je vais vous donner la clef du coffre, et aussi son secret…

En un geste plein d'aisance et de naturel, Tchan ouvrit l'un des tiroirs de sa table de travail et y plongea la main. Il n'eut pas le temps de la retirer. La mitraillette, munie d'un silencieux, de Jess Paintree eut une série de petits sursauts et émit un bruit de gargouillement. Tchan sursauta, porta les mains à sa poitrine et l'incrédulité marqua son visage, l'incrédulité et aussi une terreur abjecte. Puis, tous ses traits se tordirent comme sous l'action d'une douleur intense.

— La Terreur Verte me vengera, grinça-t-il avec haine.

Et, soudain il s'abattit en avant, la face contre la table, pour ne plus bouger.

Durant un long moment, Morane, Clairembart, Frank Reeves et les deux sentinelles demeurèrent plongés dans la stupeur la plus intense devant le corps inanimé de celui qui avait été le Clown de Pékin.

Et, soudain, Bob se tourna vers Paintree, pour demander d'une voix courroucée :

— Qu'est-ce qui vous a pris ?… Pourquoi ?…

— Pourquoi ? interrogea Paintree. Sans doute auriez-vous préféré qu'il tire son revolver et vous abatte ? C'était vous ou lui, commandant Morane…

Le Français contourna la table et jeta un coup d'œil dans le tiroir demeuré ouvert. Un revolver s'y trouvait, bien en évidence et, assurément, au lieu de la clef du coffre, c'était ce revolver que Tchan s'apprêtait à saisir. D'ailleurs, Bob ne découvrit aucune clef dans le tiroir, ce qui prouvait les mauvaises intentions de Kuo-Ho-Tchan. Pourtant, d'où il se trouvait, Paintree n'avait pu, pas plus que ses compagnons d'ailleurs, apercevoir l'arme. Il avait tiré avant même de connaître exactement les intentions du Clown de Pékin. Sans doute les avait-il devinées, mais cela ne suffisait pas à convaincre Morane. Il avait l'impression que Paintree attendait la première occasion, la première excuse presque, pour faire feu. Cela ressemblait étrangement à une exécution camouflée en légitime défense.

Sans paraître se préoccuper davantage de sa victime, Jess Paintree avait posé sa mitraillette sur la table et, s'approchant du coffre-fort, s'était accroupi devant pour, collant son oreille au lourd battant d'acier, se mettre à manœuvrer lentement la molette du cadran à secret.

Pendant dix minutes, Paintree avait travaillé, le visage tendu à l'extrême, dans un silence total. Finalement, il se redressa, essuya d'un revers de main la sueur perlant à son front et sourit.

— Huit culbuteurs, fit-il. N'importe quel spécialiste aurait mis des heures et des heures pour y arriver. Pour moi, ce fut un jeu d'enfant… ou presque.

Les nerfs tendus à se rompre, craignant à chaque instant d'être découverts, Bob Morane, le professeur Clairembart et Frank Reeves, ce dernier tenant les sentinelles en respect, attendaient que

Paintree achevât son travail. Le convict se contenta de tourner la poignée du coffre-fort en disant :

— Voilà, commandant Morane. Vous n'avez plus qu'à vous servir…

La porte blindée s'était ouverte et Morane, se penchant à l'intérieur du coffre, le fouilla rapidement. Il y avait là plusieurs dizaines de dossiers, mais un seul était vert. Bob s'en saisit et jeta un coup d'œil sur la couverture marquée d'un grand cachet en caractères chinois, entre lesquels les mots anglais « TOP SECRET » attirèrent immédiatement son regard. Le professeur Clairembart, jetant un coup d'œil par-dessus l'épaule de son compagnon, lut et traduisit à haute voix :

— Dents du Tigre… Terreur verte… Extrêmement confidentiel… Je crois que nous sommes sur la bonne voie…

Le savant prit le dossier des mains du Français et se mit à le feuilleter. En plus de feuillets couverts de colonnes de chiffres, il y avait des plans, des cartes, des schémas incompréhensibles. Clairembart referma le dossier et le tendit à Bob, en disant :

— Cela a tout du casse-tête chinois. Pourtant, il n'y a pas à douter. C'est bien ce que nous cherchons. Le reste est le travail des déchiffreurs.

Rapidement, Morane glissa le dossier vert dans une enveloppe étanche, en matière plastique, apportée à cet usage, et boucla le tout dans une grande pochette de cuir accrochée à son épaule gauche. Certes, il aurait aimé emporter les autres documents, mais l'ensemble était trop volumineux et les trier aurait pris trop de temps.

— À présent, jeta-t-il, voyons le dispositif permettant de détruire la base. Ensuite, que nous trouvions ledit dispositif ou non, nous prendrons le large. À chaque seconde qui s'écoule, j'ai davantage l'impression de stationner sur un volcan en activité et prêt à entrer en éruption.

Au fond du coffre, on apercevait une seconde molette à cadran commandant assurément l'ouverture d'un compartiment secondaire. Jess Paintree s'y attacha et, au bout de quelques minutes, une petite porte tourna sur ses gonds, découvrant, à l'intérieur d'une cavité peu profonde, deux manettes aux poignées peintes

respectivement en rouge et en blanc. À n'en pas douter, il s'agissait là des commandes du dispositif cherché.

Une incertitude s'ajouta aussitôt à l'angoisse de Morane. Quelle manette fallait-il actionner pour provoquer la mise à feu différée des mines dévastatrices ? Logiquement, ce devait être la blanche, la couleur rouge indiquant, dans tous les pays du monde, la proximité du danger. Pourtant, Tchan avait pu intervertir la signification des couleurs pour tromper d'éventuels ennemis qui, voulant détruire la base tout en se réservant la possibilité de fuir, auraient tout naturellement manipulé la manette blanche alors que c'était la rouge qu'il fallait actionner. Il était également possible que Tchan, prévoyant que ses ennemis raisonneraient comme Morane venait de le faire, ait tout laissé en ordre pour les tromper davantage, le rouge commandant effectivement la mise à feu immédiate et le blanc le dispositif de retardement. Enfin, le Clown de Pékin n'avait peut-être pas fait preuve d'un esprit aussi tortueux, le rouge et le blanc gardant initialement leurs valeurs respectives.

« Tout allait trop bien jusqu'à présent, pensa Bob. Il devait y avoir quelque part une poussière qui nous ferait buter… ». Il fut sur le point de renoncer à détruire les Cavernes d'Acier, mais il savait que cette destruction était nécessaire à la paix du monde. Il fallait donc agir, quitte à sauter en même temps que la base. Se tournant vers ses compagnons, il dit d'une voix qu'il s'efforçait de rendre insouciante, mais dont l'accent pourtant ne trompa personne :

— Maintenant, mes amis, faites votre *mea culpa.* La moindre erreur de ma part et, pfuit ! plus personne…

Alors, froidement, il engagea la manette blanche dans ses gâches. Il y eut un bref grésillement annonçant le passage du courant et, brusquement, un long hurlement de sirènes éclata à travers les Cavernes d'Acier tout entières.

Tandis que les sirènes continuaient à hurler comme des légions de démons déchaînés, les occupants de la pièce s'étaient dressés, frémissants et tendus, ne sachant que penser.

— Que se passe-t-il ? interrogea Frank Reeves en criant pour dominer la clameur.

Morane se tourna vers Clairembart et lui désigna les sentinelles.

— Demandez-leur ce que cela signifie, professeur. Peut-être pourront-ils nous expliquer…

En hurlant, l’archéologue se mit à parlementer avec les deux Asiates, qui donnaient tous les signes d’une intense frayeur. Bientôt, Clairembart se retourna vers ses amis, pour expliquer :

— Ils affirment avoir déjà entendu ce bruit de sirènes au cours d’exercices. Il indiquerait que la destruction de la base a été commandée électriquement et qu’il faut l’abandonner au plus vite…

— Combien de temps a-t-on pour fuir ? demanda Morane.

— Ils ne savent pas. Tout ce qu’ils peuvent dire, c’est qu’il n’y a aucun danger tant que les sirènes retentissent…

— Nous n’avons pas de temps à perdre, fit Bob. Il nous faut au plus vite regagner le canot et rejoindre les Yétis. Espérons que les sirènes ne se seront pas tues d’ici là…

À nouveau, il désigna les sentinelles au professeur.

— Dites-leur de se mettre à compter jusque trente dès notre départ. Ensuite, ils pourront fuir. S’ils nous suivent de trop près, ils seront impitoyablement abattus.

Clairembart transmit aussitôt ce message aux deux Asiates. Bob eut alors un grand geste du bras.

— Maintenant, prenons le large, mes amis !

Laissant derrière eux le corps inerte de Kuo-Ho-Tchan, les quatre Occidentaux bondirent hors de la pièce, tandis que les sirènes continuaient à clamer leur assourdissante chanson de mort.

Chapitre IX

Quand Morane et les autres membres de l'Opération Néant avaient débouché dans la rotonde, une grande animation y régnait. Des soldats affolés y couraient en tous sens, se lançant des appels couverts par le hurlement des sirènes. Les officiers jetaient des ordres qui n'étaient pas entendus.

Les quatre fuyards, qui passaient heureusement inaperçus dans une telle pagaille, ne perdirent pas de temps à contempler ce début de panique. Traversant la rotonde au pas de course, ils s'enfoncèrent à travers les galeries d'acier pour tenter d'atteindre au plus vite la rive du lac. Il semblait d'ailleurs que cette panique ne devait pas se généraliser car, au fur et à mesure que les quatre hommes avançaient, l'évacuation de la base paraissait s'organiser. Là, des soldats, sous la conduite d'officiers ou de sous-officiers, marchaient en bon ordre, l'angoisse sur leurs visages tendus, en direction d'un quelconque point de ralliement. Ailleurs, dans les galeries à large section, de petits trains, bondés, menaient leurs cargaisons humaines vers les issues qui, Bob et Frank le savaient, s'ouvraient à l'est de la base.

Au passage, les militaires hélaient les fuyards pour les inviter à monter à leurs côtés, mais Bob et ses compagnons – et le hurlement des sirènes leur fournissait une excellente excuse – feignaient ne rien entendre.

Tout se passa bien jusqu'à ce qu'ils atteignissent le dernier nœud de galeries, là où s'embranchait le couloir menant à la grande salle sur le lac. Comme les quatre Occidentaux allaient emprunter ce couloir, un groupe d'une trentaine de soldats, commandé par un officier, déboucha d'une autre galerie. Morane remarqua aussitôt qu'ils portaient tous, cousus sur leurs uniformes, à la hauteur du cœur, un rond de tissu rouge indiquant qu'ils appartenaient à la garde d'élite, composée uniquement de fanatiques pour lesquels la

mort ne comptait pas. Et Bob songea que, tout à l'heure, la chance leur avait à nouveau souri, à ses amis et à lui car, si au lieu de soldats ordinaires, deux membres de cette garde d'élite s'étaient trouvés de faction à la porte de Kuo-Ho-Tchan, tout se serait sans doute passé autrement. Au lieu d'obéir aux ordres des Occidentaux, ils auraient, sans se soucier de la menace des mitraillettes, donné aussitôt l'alarme, et tout aurait été perdu.

Cette chance semblait d'ailleurs avoir quitté les fuyards, car l'officier les avait désignés à ses hommes et crié un ordre.

— Courons au canot ! hurla Morane pour dominer la clameur des sirènes.

Tandis que ses compagnons s'enfonçaient en courant dans le tunnel, Bob lâcha une courte rafale de mitraillette dans la direction des gardes, qui furent obligés de se réfugier derrière l'angle de la galerie d'où ils débouchaient.

Sans attendre davantage, Morane se mit à courir à son tour, de toute la vitesse dont il était capable, sur les talons de ses amis qu'il ne tarda pas à rejoindre, grâce à la rapidité de sa course. Tous quatre débouchèrent en même temps dans la caverne, jadis agrandie à coups d'explosif, où se trouvaient entreposées les carcasses de fusées.

— Au canot ! hurla à nouveau Bob en se retournant pour tirer encore une rafale en direction de l'endroit où débouchait le couloir qu'ils venaient de franchir.

Tous continuèrent à galoper en direction des rochers, que Frank et le professeur atteignirent les premiers. Bob et Paintree allaient y parvenir à leur tour quand, derrière eux, des rafales claquèrent. D'un bond désespéré, tandis que les balles ricochaient un peu partout autour de lui, Morane se jeta à l'abri d'un énorme quartier de porphyre. Presque aussitôt, il se rendit compte que Paintree ne l'avait pas suivi. Il regarda à l'endroit où le convict se trouvait tout à l'heure, courant à ses côtés, et il l'aperçut qui marchait en chancelant, à un mètre à peine des rochers.

Les dents serrées, Bob lâcha une longue giclée de balles en direction des gardes, qui avaient débouché dans la salle. Pendant ce temps, Paintree avait avancé de deux pas encore, pour tomber la

face contre terre, tout contre le rocher derrière lequel se trouvait embusqué le Français. Tendant la main, ce dernier saisit l'infortuné par le col de sa tunique et d'un effort, le tira à lui, à l'abri du roc. Il se rendit compte alors que plusieurs trous sanglants perçaient, dans le dos, la veste du convict. Celui-ci avait relevé la tête et ouvert convulsivement les lèvres, comme s'il voulait parler. Se baissant, Morane approcha son oreille de la bouche du blessé, pour l'entendre murmurer :

— J'ai mon compte… monsieur… Gains m'avait ordonné de tuer Kuo-Ho-Tchan… Il n'était pas sûr que… vous le feriez. Dites-lui que… j'ai fait mon devoir…

— Je le lui dirai, fit Morane.

Mais Paintree ne devait pas entendre ces paroles, tant à cause du hurlement des sirènes que du trépas qui avait brusquement fondu sur lui. Sa tête retomba, sa main droite, qui était étendue sur le sol à hauteur de son front, eut une dernière crispation, puis devint molle, et il ne bougea plus.

Sans savoir s'il devait ou non admirer le convict, Bob ne vit plus soudain en lui qu'un compagnon fidèle, qui s'était sacrifié pour une cause commune. Bien sûr, Paintree avait sans doute agi pour obtenir sa réduction de peine, mais cela ne changeait rien à son acte. Se dressant soudain, mû par une rage dominant toute crainte, Morane se mit à tirer en direction des gardes qui, précautionneusement, marchaient dans sa direction. Plusieurs hommes tombèrent, tandis que les autres se jetaient à terre. Sans leur laisser le temps de riposter, Morane, abandonnant le corps de Paintree pour lequel, il le savait, il ne pouvait plus rien à présent, se mit à courir, dans la demi-obscurité, à travers les rochers, en direction du canot que déjà Clairembart et Frank Reeves avaient mis à l'eau. Sur les lèvres de l'Américain, Morane lut une question que les sirènes rendaient muette. Cette question concernait Paintree.

— Mort, répondit Morane.

Ni Frank ni le savant ne durent sans doute entendre davantage ce mot laconique que Bob n'avait ouï la question qui lui était posée. Pourtant, ils comprirent et baissèrent la tête. Les trois hommes montèrent alors dans le canot et, saisissant les pagaies, se mirent à

le pousser rapidement dans l'ombre de la rive rocheuse, en direction de l'endroit, encore lointain, où les attendaient Huruh et ses Yétis.

*
* *

Le hurlement des sirènes continuait à retentir comme la plainte de quelque entité monstrueuse endormie depuis des millénaires dans ces cavernes et qui, soudain réveillée, criait sa surhumaine joie. Méthodiquement, sans hâte, mais aussi sans relâche, Morane, Frank et Clairembart continuaient à pagayer. Déjà, ils avaient couvert les trois-quarts de la distance les séparant du promontoire rocheux quand Reeves, qui s'était retourné, cria pour se faire entendre :

— Ces enragés ne semblent pas décidés à nous lâcher. Les voilà qui explorent le lac à présent.

Bob et le savant se retournèrent pour apercevoir, dans la semi-obscurité, la forme fuselée d'un canot à moteur dont le sillage se détachait en gris sur l'eau noire. À bord, plusieurs lumières brillaient puis, soudain, un faisceau aveuglant balaya la rive.

— Un projecteur ! cria Bob. Ils vont nous repérer…

— Mais pourquoi diantre ne fuient-ils pas comme les autres ? demanda Clairembart. Ont-ils tellement envie de sauter avec la base ?

— Ce sont des fanatiques, tenta d'expliquer Morane. La mort leur importe peu. Il est possible même qu'ils savent maintenant que nous avons exécuté Kuo-Ho-Tchan et qu'ils veulent le venger.

Depuis longtemps, Bob ne se demandait plus comment les gardes les avaient repérés, ses amis et lui, alors qu'ils tentaient de gagner le lac : c'était tout simplement parce qu'ils fuyaient dans la direction opposée à celle où se trouvaient les issues, et cette seule circonstance avait dû éveiller la méfiance de l'officier.

À présent, le canot à moteur se rapprochait dangereusement. Ses occupants n'avaient pas encore repéré, semblait-il, le frêle esquif portant Morane et ses compagnons. Pourtant, ces derniers ne se faisaient guère d'illusion. Avant longtemps, le projecteur les

frapperait en plein et plus rien alors ne pourrait les sauver. La mitrailleuse lourde qui devait être montée sur le bateau ennemi ne tarderait pas à les hacher tous trois.

Pour éviter ce danger, Bob n'entrevoyait qu'une solution : mettre le projecteur hors d'usage. Pour cela cependant, il allait falloir révéler sa présence. La décision du Français fut vite prise. Mieux valait en effet courir à présent le risque d'être repéré que, pour un peu plus tard, avoir la certitude d'être abattus sans pouvoir même se défendre.

— Tirons ensemble en direction du projecteur, pour tenter de le mettre hors d'usage, commanda Bob.

Ni le professeur Clairembart, ni Frank Reeves ne songèrent à discuter cet ordre. Déposant leurs pagaies, tous trois saisirent leurs mitraillettes et, les braquant en direction de l'œil brillant du projecteur qui tournait sans cesse comme celui d'un monstre cyclope à l'affût, ils tirèrent ensemble. Le succès devait être immédiat. Touché par plusieurs projectiles, le projecteur s'éteignit.

— Souquons ferme à présent, cria Bob.

L'adversaire ne devait probablement pas avoir entendu le bruit des coups de feu, puisque les armes des fuyards étaient munies de silencieux et que les sirènes continuaient à hurler. Mais il devait néanmoins deviner que le projecteur n'avait pas été mis en miettes par opération magique. Morane et ses amis comprirent qu'ils devaient au plus vite gagner un endroit où ils pourraient aborder aisément et continuer à pied. Ils n'étaient plus très loin du promontoire à présent, et il était possible qu'un projecteur de secours fût mis en batterie. Dans ce cas, si les fuyards demeuraient dans le canot, l'affaire deviendrait mauvaise, car ils ne pouvaient espérer que les gardes se laisseraient surprendre une seconde fois.

Dirigeant leur fragile esquif vers les rochers, tous trois mirent pied à terre. D'un coup de poignard, Morane perça l'enveloppe de toile caoutchoutée et, une fois le canot dégonflé, il le dissimula entre deux rocs. Ils se mirent alors en marche, en tâtonnant, jetant de temps en temps un regard vers le lac pour surveiller les agissements de leurs adversaires dont, seules à présent, les lumières du bord révélaient la présence.

Les fuyards ne devaient plus être très loin du promontoire quand, tout à coup, un nouveau faisceau de lumière fendit les ténèbres.

« Voilà le projecteur de secours attendu », pensa Bob.

Mais, bientôt, les trois fuyards devaient faire une autre constatation, plus redoutable celle-là : le canot de leurs poursuivants se dirigeait droit vers le promontoire, peut-être dans l'intention de leur couper la route, peut-être par hasard.

Trébuchant parmi les rochers au risque de se rompre les os, Morane et ses compagnons accélérèrent leur allure, pour atteindre le promontoire au moment précis où le canot n'en était plus qu'à une vingtaine de mètres. Comme les Occidentaux prenaient pied sur l'étroite avancée rocheuse, le projecteur, fouillant à nouveau l'obscurité, les frappa en plein. Tous trois se jetèrent à plat ventre.

— Ils nous ont repérés, cria Bob.

Déjà, le bateau avait accosté à l'abri d'une pointe de roc s'avançant dans le lac et Morane, Frank et Clairembart pouvaient distinguer les silhouettes claires des gardes prenant pied parmi les rochers pour s'avancer en direction du promontoire.

— Vous, Frank, et vous, professeur, vous allez passer de l'autre côté de l'éboulis et rejoindre Huruh, dit Morane. Quand je vous le commanderai, Frank, vous actionnerez le détonateur. Seulement quand je vous le commanderai.

Tout en criant ces paroles, Morane avait décroché la pochette de cuir suspendue à son épaule et qui contenait le dossier vert, pour la tendre à Clairembart en disant :

— Emportez ceci, professeur. Et n'oubliez pas que, quoi qu'il arrive, le dossier doit être remis à Gains. Il est important que le Haut Commandement sache sans retard en quoi consiste cette Terreur Verte.

L'archéologue avait saisi la pochette et demandé :

— Et vous, Bob, qu'allez-vous faire ?

— Je vais tenter de les retarder pour les empêcher de franchir l'éboulis avant que l'on ait eu le temps de mettre le feu aux charges. Filez tous les deux. Dans quelques secondes, je vous aurai rejoints…

Aristide Clairembart et Frank Reeves obéirent, et Morane demeura seul sur le promontoire, dont les gardes asiates n'étaient plus qu'à quelques mètres à présent. Ils sautaient de roc en roc à la façon de singes, et Bob put se rendre compte qu'ils étaient trop nombreux – une vingtaine peut-être – pour que ses amis et lui, même avec l'aide des Yétis, aient pu espérer leur résister.

Les premiers gardes s'étaient hissés sur le promontoire quand Morane, qui avait reculé jusqu'à l'entrée du couloir, se dressa soudain et, braquant sa mitraillette, lâcha une longue rafale. Plusieurs Asiates tombèrent, et Bob en profita pour gagner le coude de la galerie, derrière lequel il s'embusqua pour déclencher à nouveau le tir de son arme. Alors, allumant sa torche électrique, il se mit à courir vers l'éboulis, l'escalada et se glissa dans l'orifice à l'instant précis où une pluie de balles frappait le rocher autour de lui. En une chute roulée de judo, Morane, sans souci de la rocaille qui lui blessait les épaules et le dos, se laissa débouler le long de la pente en hurlant :

— Le détonateur, Frank… Le détonateur !

L'Américain, qui n'attendait que cet ordre, enfonça le bouton de contact et une déflagration sourde, couvrant en partie le bruit déjà un peu lointain des sirènes, ébranla les parois de la galerie, tandis que pierraille et poussière jaillissaient par l'ouverture du sommet de l'éboulis.

Chapitre X

À présent, la poussière retombée, Bob Morane, Aristide Clairembart et Frank Reeves avaient tourné leurs regards vers le haut de l'éboulis, mais aucun de leurs poursuivants ne devait paraître. Les Yétis qui, au bruit de l'explosion, s'étaient retirés avec crainte, avaient allumé des torches et, à travers l'écran de rocs éboulés, le hurlement des sirènes paraissait lointain, comme issu d'un autre univers.

Ni Bob ni aucun de ses compagnons ne s'y trompait pourtant. Tous trois savaient que cette plainte, maintenant ténue, dissimulait toujours une menace, que les tonnes et les tonnes d'explosif à grande puissance destinées à anéantir les Cavernes d'Acier pouvaient, à cette distance même, faire dangereusement ressentir leurs terribles effets.

— Mettons-nous en route, dit Morane. Au plus loin nous serons de ces satanés pétards, au mieux cela sera. Jusqu'ici, nous avons pu nous en tirer. Ce serait bête de périr ensevelis sous des tonnes de roc, au moment précis où nous venons de mener à bien notre mission et d'échapper à nos poursuivants. J'espère que vous avez toujours la pochette de cuir, professeur…

Clairembart éclata d'un petit rire cristallin.

— Après tout le mal que nous nous sommes donnés pour avoir ce maudit dossier vert, vous pensez bien que j'ai eu garde de ne pas la lâcher.

Il tendit la pochette à Morane, qui l'accrocha à nouveau à son épaule, par la chaîne et le mousqueton prévus à cet effet. Pendant ce temps, Clairembart allait parlementer avec Huruh afin que celui-ci donnât le signal du départ.

Aux ordres de leur chef, les colosses simiesques, reprenant leurs charges, constituées presque exclusivement maintenant de vivres, se mirent en marche, suivis par Bob Morane et ses amis.

Sans cesse, l'archéologue pressait Huruh qui, à son tour, pressait les Yétis. Ceux-ci finirent par avancer si rapidement que les trois hommes ne parvenaient plus à les suivre. Par moment pourtant, la voûte s'abaissant à l'extrême, Morane, Clairembart et Reeves pouvaient combler leur retard.

Depuis trois quarts d'heure peut-être, la petite troupe progressait ainsi de façon accélérée, quand une longue vibration fit trembler le sol. En même temps, la galerie sembla se replier sur elle-même à la façon d'un monstrueux accordéon manié par quelque Pluton en délire. Un grondement monta, s'amplifiant rapidement, tandis que l'air contenu dans le souterrain chassé brusquement, passait en rafale, éteignant les torches. Une nouvelle secousse, plus violente encore que les précédentes, jeta pêle-mêle sur le sol hommes et Yétis tandis que les grondements allaient en se répercutant sans cesse, comme si des orages éclataient de partout dans les entrailles de la terre. Ensuite, tout se figea définitivement et le silence se reforma, total, pesant, quasi douloureux.

Quelques secondes s'écoulèrent puis Morane se décida à bouger.

— Professeur, fit-il, Frank… Pas de mal ?…

— Pas de mal, répondit le savant. Et vous, Bob ?

— Je crois être toujours entier…

— Moi de même, dit la voix de l'Américain. La secousse a été rude, mais j'ai l'impression de m'en être tiré sans rien de cassé.

Pendant que ces mots s'échangeaient. Bob avait réussi à sortir sa torche électrique et à l'allumer. Un étrange spectacle s'offrit alors à ses regards. Un peu partout sur le sol fendillé comme une boue sèche sous l'action trop violente du soleil, ses compagnons gisaient, là Frank et Clairembart, là Huruh et ses Yétis, dans des poses grotesques, tels qu'ils étaient tombés.

Frank Reeves parla à nouveau.

— Croyez-vous, Bob, que ce soit… ?

Morane hocha la tête affirmativement.

— Il n'y a pas à douter, dit-il. Les Cavernes d'Acier ne sont plus maintenant qu'un mauvais souvenir.

À nouveau, le silence s'établit, troublé seulement par les grognements des Yétis effrayés. Morane et ses deux amis se rendaient compte qu'une page de l'histoire de l'humanité venait d'être tournée. Kuo-Ho-Tchan mort, les Cavernes d'Acier détruites et, en même temps, la menace qui pesait sur le monde conjurée, il était certain que la guerre prendrait fin dans un délai plus ou moins court. Une seule inconnue demeurait : la Terreur Verte. Il était donc urgent de rejoindre Bill au plus vite pour regagner les États-Unis et permettre aux experts d'étudier le contenu du dossier vert et d'établir des plans afin de conjurer la menace.

Seul, un Homme des Neiges était blessé à l'épaule. Bob le pansa avec soin et, comme la blessure était seulement superficielle, le géant put, sa frayeur calmée, reprendre sa route. Le professeur Clairembart, lui, avait eu une branche de ses lunettes brisée mais, comme, en voyageur prévoyant, il emportait toujours une paire de besicles de rechange, le mal put être rapidement réparé.

La petite troupe reprit sans retard sa route. Bob, Clairembart et Frank n'avaient qu'une hâte : rejoindre Bill pour prendre l'air, sans délai, à destination de l'Inde. Une crainte cependant – la dernière sans doute – était venue aux trois amis. Qu'était-il advenu à Ballantine pendant leur absence ? Sa retraite et celle du *Naga* n'avaient-elles pas été découvertes, avant la destruction des Cavernes d'Acier, par une quelconque patrouille asiate ? Pour répondre au plus vite à ces différentes questions, une seule solution s'offrait à Bob et à ses deux compagnons : presser l'allure pour arriver au plus vite à destination. Fait significatif : lors de la traversée de la cité de Leng, Aristide Clairembart ne fit pas une seule fois mine de s'arrêter.

*

* *

Rien n'était arrivé à Ballantine, ni à l'appareil, et ce fut dans des beuglements d'allégresse que l'Écossais devait accueillir le retour de ses amis. Seule, l'annonce du sort survenu à Jess Paintree vint bien un peu ternir cette joie, mais Ballantine avait fait la guerre et il savait

que la vie d'un homme y compte aussi peu qu'une brindille emportée par la tempête.

Les préparatifs du départ devaient d'ailleurs accaparer toute l'attention des quatre amis et, trois heures après l'arrivée de Morane, de Clairembart et de Frank Reeves, le *Naga* prenait l'air. Cependant, malgré l'impatience que Bob et ses compagnons éprouvaient de regagner l'Inde, ils ne purent s'empêcher d'effectuer un bref crochet en direction du glacier sous lequel avaient été creusées les Cavernes d'Acier, glacier à présent disloqué comme sous l'action d'un tremblement de terre d'une extrême violence et d'où montaient d'épaisses volutes de fumée mélangée à de la vapeur d'eau.

— Allons, fit Frank, c'est ici que notre aventure a commencé ; c'est ici qu'elle prend fin…

Morane, lui, demeurait songeur.

— J'espère, murmura-t-il, que tous ces pauvres diables auront pu fuir à temps…

Il pensa à ces trains qui, à travers la base, évacuaient la garnison vers les issues de l'est, et il se sentit un peu rasséréné. Une fatigue insurmontable commençait d'ailleurs à s'emparer de lui, ainsi que de Clairembart et de Frank. Bill tenait les commandes, et ses trois compagnons purent s'allonger sur les bas-flancs installés dans la soute afin de goûter un repos que jamais personne n'avait mieux mérité.

Le *Naga* qui, en plus de ses quatre passagers, emportait le précieux dossier vert, devait atteindre l'Inde sans faire de mauvaise rencontre. Ce fut tout juste si, en chemin, il avait croisé quelques appareils asiates qui, complètement affolés semblait-il, ne daignèrent pas prêter attention à lui.

À Calcutta où, déjà, des rumeurs, à la fois incertaines et amplifiées, couraient au sujet d'une grande catastrophe militaire essuyée par l'Empire Asiate, Morane se précipita au consulat des États-Unis, où il demanda au Consul d'adresser, en priorité, le télégramme suivant à Herbert Gains :

Oncle Bob va bien. Opération réussie. Vous apporte appendice en souvenir. Tante Euphrozyne.

Tel était le message, rédigé à l'avance qui devait annoncer à l'homme du Service Secret que l'Opération Néant avait, contre toute espérance réelle, été couronnée de succès.

Le lendemain, une super-forteresse de l'Armée de l'Air des États-Unis, détournée de sa mission de surveillance céleste, atterrissait à Calcutta et emportait Bob Morane, Aristide Clairembart, Bill Ballantine, Frank Reeves et le dossier vert à destination de Washington.

Chapitre XI

Ce fameux dossier vert, pour la possession duquel Bob Morane, le professeur Clairembart, Bill Ballantine et Frank Reeves avaient risqué leurs vies, et pour lequel Jess Paintree était mort, devait offrir une grande déception aux experts du Service Secret américain : il était indéchiffrable. Les plus rusés cryptographes eurent beau se pencher sur les colonnes de chiffres, les retourner dans tous les sens, les additionner, les soustraire, les multiplier, tenter de leur donner à chacun une valeur alphabétique ou idéographique, ils ne parvinrent pas à les « mettre en musique ». Ils semblaient ne vouloir rien dire, offrant immuablement un visage abstrait. Naturellement, au cas où les chiffres n'eussent été que postiches, les feuillets composant le dossier avaient été soumis à tous les tests chimiques destinés à révéler une éventuelle écriture tracée à l'aide d'une encre sympathique. Tout fut vain, et l'on devait se rendre compte alors que les mystérieux documents ne pouvaient être déchiffrés qu'à l'aide d'un appareil à décoder spécial, que l'on ne possédait pas et qui, sans doute, avait été détruit en même temps que les Cavernes d'Acier. Bien entendu, les cartes accompagnant les feuilles de chiffres furent étudiées elles aussi. Elles représentaient des groupes d'îles aux côtes inconnues et qui ne purent être identifiées à aucune terre, d'aucune mer ou océan du globe. Elles aussi, pourtant toutes numérotées, marquées des petits cercles devant indiquer des lieux précis, et mouchetées de mystérieuses taches de zones vertes, étaient muettes. On se livra à toutes les conjectures à leur sujet. On se demanda si ces « îles » ne marquaient pas plutôt des fosses abyssales. En effet, le mot « vert », accouplé à celui de « terreur », pouvait être pris pour un qualificatif des profondeurs océanes, ce qui aurait alors laissé supposer un danger venu de la mer.

Cette théorie ne devait cependant pas se vérifier, car les contours des fosses abyssales, connus avec précision, ne

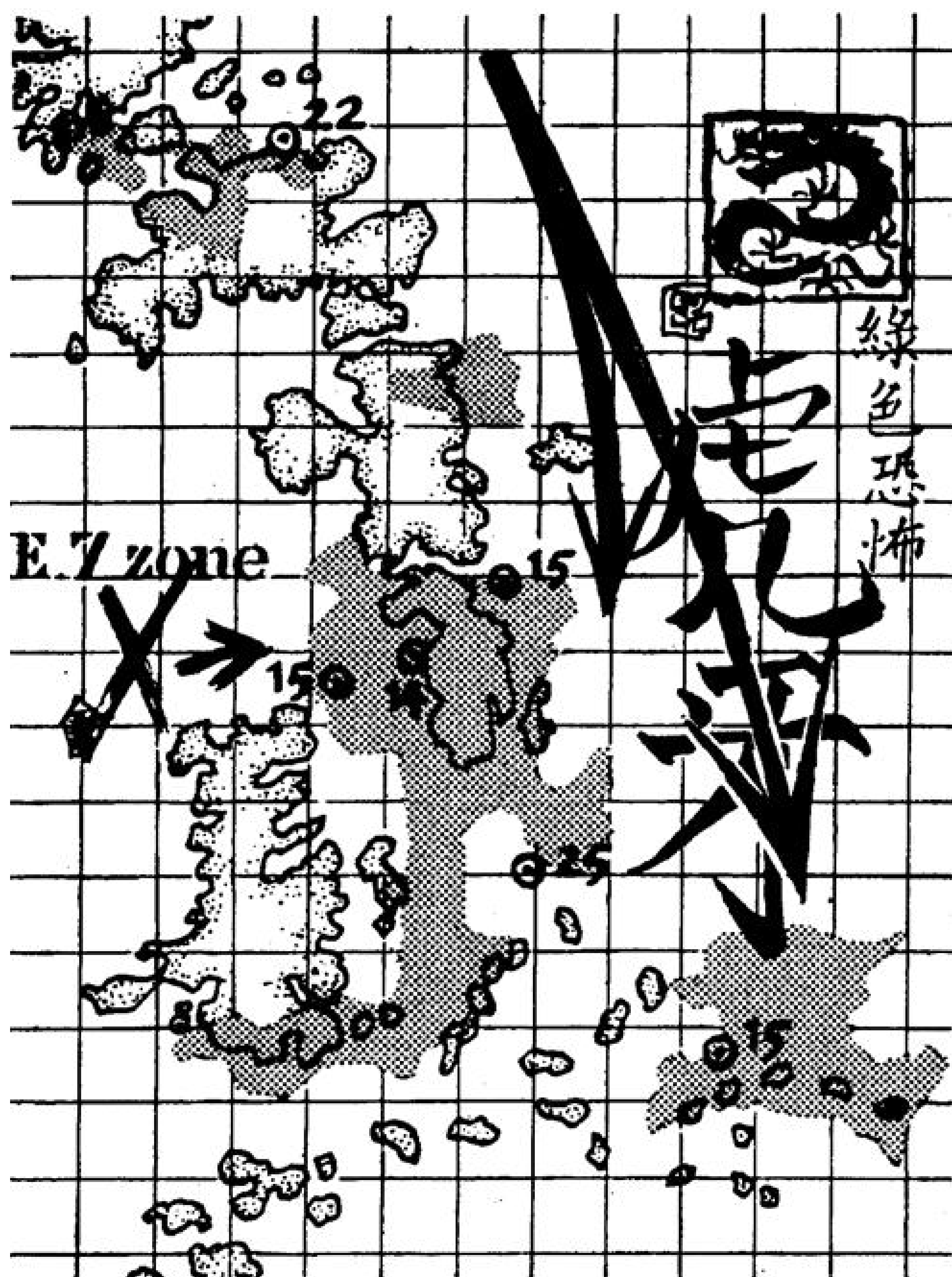
coïncidaient en rien avec ceux des cartes. On songea alors à des continents appartenant à quelque planète du système solaire, ou même d'un autre système de la galaxie, où Kuo-Ho-Tchan aurait envoyé des équipes spécialisées destinées à faire pleuvoir, si l'on peut dire, la Terreur Verte sur la terre. Cette dernière possibilité, trop extraordinaire, ne devait pas être retenue davantage.





Bien entendu, les chercheurs n’allaient pas se décourager aussi aisément, et l’on allait se livrer à de nouvelles conjectures quand, soudain, les conditions changèrent. La mort de Kuo-Ho-Tchan et la destruction des Cavernes d’Acier, connues à présent du monde entier, avaient mis fin à la guerre, et un brusque accès d’euphorie avait succédé à l’angoisse générale. Le Clown de Pékin disparu, ses collaborateurs et, en particulier, Lin-Tsi, avaient retrouvé le chemin de la sagesse et, cessant d’être terrorisés par le tyran, étaient

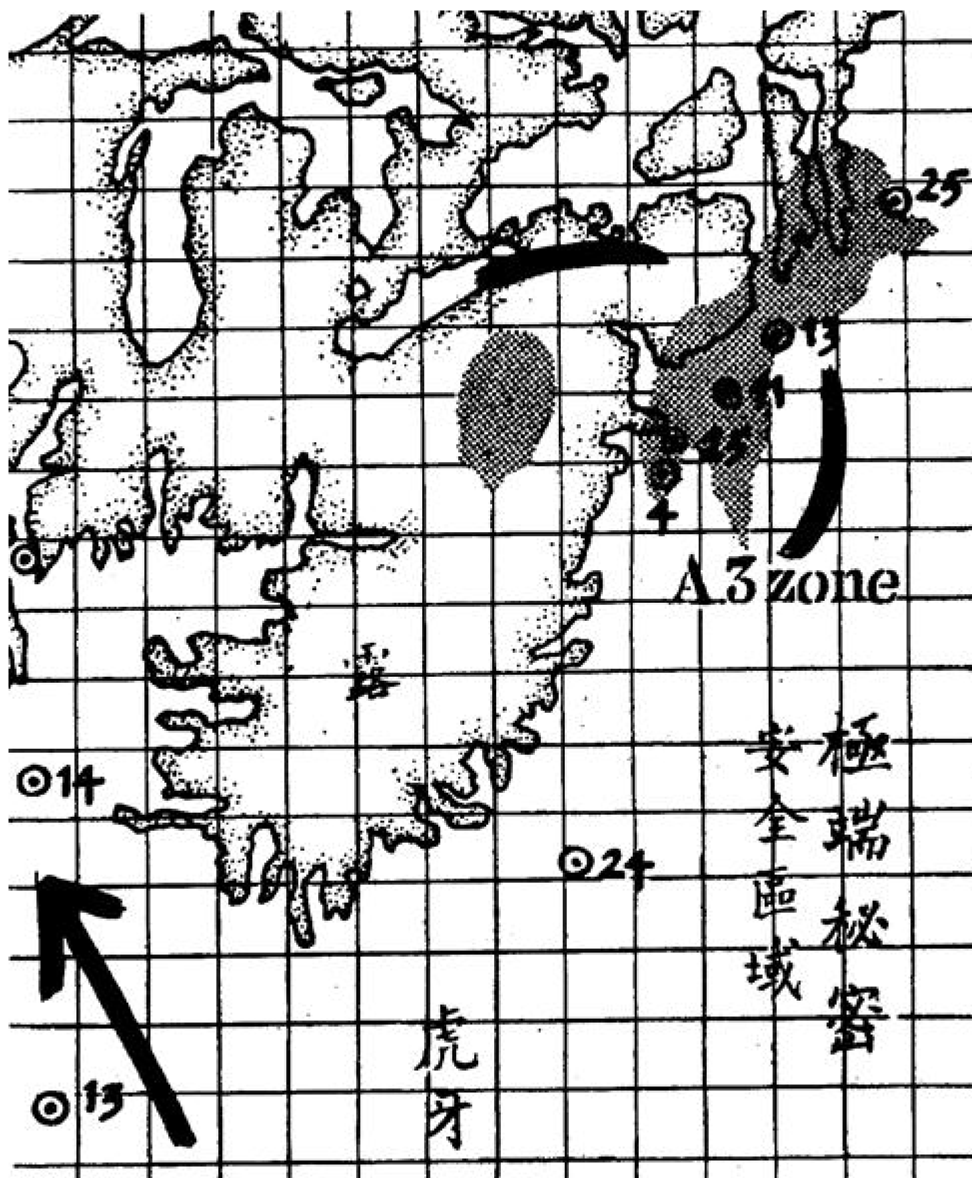
redevenus ce qu’ils étaient – et ce qu’en réalité ils n’avaient jamais cessé d’être – des hommes paisibles, tout empreints de la sérénité tranquille de la vieille Chine et pour lesquels une seule chose comptait : assurer le bonheur des peuples asiatiques en combattant famines et épidémies. L’Empire Asiate, après avoir fait trembler le monde, redevenait pacifique. Un peu partout, dans les pays d’Europe occupée, les troupes avaient été désarmées et évacuées au fur et à mesure des possibilités. Paris, Londres et les autres capitales redevenaient libres et les États-Unis cessaient de connaître l’angoisse d’une invasion toujours imminente qui, bien sûr, aurait pu échouer, mais qui aurait également pu réussir.



Rien n'est oublié plus vite que le tonnerre des armes, et aussi que la peur, tuée dans cette circonstance par l'allégresse. Une allégresse qui, tout naturellement, poussa à l'insouciance. On en vint à repousser la Terreur Verte au second rang des préoccupations. On se demanda si elle avait jamais existé, et s'il ne s'agissait pas là d'un bluff de Tchan destiné à intensifier cette guerre des nerfs qui se livrait parallèlement à l'autre guerre. Dans ce cas, colonnes de chiffres et cartes n'auraient jamais pu être interprétées puisque,

justement, elles ne voulaient rien dire. En admettant même qu'elles voulussent dire quelque chose, quel danger la Terreur Verte pouvait-elle encore présenter ? Kuo-Ho-Tchan n'était plus, et la menace avait disparu avec lui. On finit donc par considérer ladite Terreur Verte avec cette même indifférence que l'on regarde une paire de gants de boxe ayant appartenu à un champion défunt. Pourquoi craindre encore ces gants puisque, sans les poings du champion, ils ne pouvaient plus frapper personne ?

Les mois passant, cette indifférence gagna, du Haut Commandement, le Service Secret, puis Herbert Gains lui-même qui, il faut l'avouer, avait bien d'autres chats à fouetter. Morane et ses amis eux-mêmes, qui pourtant auraient dû enrager d'avoir risqué leurs vies pour rien, devaient finir par oublier un peu la Terreur Verte. Frank Reeves – sa femme et sa fille adoptive ayant regagné les États-Unis – retourna à ses affaires ; le professeur Clairembart, lui, partit on ne savait où, pour y étudier de vieilles pierres en attendant de pouvoir regagner le plateau de Leng pour, à son aise cette fois, visiter les ruines souterraines ; quant à Bill Ballantine, sa vieille Écosse l'appelait comme le miel attire les mouches, et il prit garde de ne pas manquer à cet appel. Bob demeura donc seul à Washington, où il s'était installé dans un modeste appartement. Les semaines, les mois s'écoulant, il finit par oublier tout à fait la Terreur Verte. Après tout, malgré ses craintes du début, la Terre continuait à tourner sur elle-même comme par le passé et, en outre, puisque la mort de Tchan et la destruction des Cavernes d'Acier avaient entraîné la fin d'une guerre atroce, il pouvait considérer que l'Opération Néant n'avait pas, il s'en fallait de beaucoup, était inutile. Pendant un moment encore, le passage d'une voiture verte dans la rue ou la vue d'une limonade à la menthe sur le comptoir d'un drugstore devait ramener ses craintes. Cela jusqu'au jour où il put traverser une pelouse sans angoisse et s'en rendre compte. Il se considéra alors comme exorcisé de la Terreur Verte, et il pensa à autre chose…



*
* *

VA-T-ON BIENTÔT FAIRE PAÎTRE DES VACHES AU GRŒNLAND ?

Copenhague, le 3 avril. – Selon une dépêche qui nous est parvenue du Danemark, un phénomène curieux se produirait sur les côtes du Groenland. D'après des rumeurs colportées par des chasseurs esquimaux, rumeurs confirmées par des observateurs

aériens, d'importantes étendues du glacier situé à la périphérie de la grande île arctique seraient actuellement couvertes de végétation, en l'occurrence d'algues qui, suivant l'opinion de savants danois, auraient pour origine des semis de spores apportées par le vent. Peut-être, croit-on, cette prolifération un peu insolite est-elle due à la température relativement douce qui sévit pour le moment dans cette région. Qui sait si, la température continuant à s'adoucir, l'herbe ne succédera pas aux algues et si, dans un avenir rapproché, on ne pourra faire paître des vaches sous le cercle polaire ? Cette dernière supposition, qui peut paraître une boutade, est en concordance avec le fait, constaté par tous les météorologistes, suivant lequel le globe terrestre se réchaufferait sans cesse, à tel point qu'en vingt ans la limite des glaces polaires se serait déplacée en certains endroits, comme dans la mer de Barentz par exemple, de quelque cent dix kilomètres vers le nord. En effet, la terre connaît alternativement des périodes chaudes et des périodes froides. La dernière période glaciale a duré trente mille ans, pour prendre fin il y a douze mille ans environ. Depuis cette époque, les glaces qui recouvraient des espaces considérables en Amérique, en Europe et en Asie, se sont retirées et continuent à se retirer sans cesse vers le nord Jusque quand ce recul des glaciers continuera-t-il ? On ne sait. Certains savants pensent cependant que, avant longtemps, le Spitzberg retrouvera ses épaisses forêts de jadis. À ce qu'il semble, le Groenland aurait décidé de prendre le meilleur.

Bob Morane déposa le journal, vieux de plusieurs jours, sur le coin du bar et sourit.

« Allons, pensa-t-il, voilà que le monde s'est remis définitivement à tourner, puisque les journalistes se mettent à nouveau à se jeter sur le moindre petit fait un peu étrange pour broder tout autour leur habituel réseau de sottises… »

Cela faisait près d'une année à présent que les Cavernes d'Acier avaient été détruites et que la guerre avait pris fin. Peu soucieux de regagner Paris, où devaient traîner encore trop de souvenirs de l'occupation asiate, Bob avait quitté Washington une semaine plus tôt afin de joindre Miami par le chemin des écoliers pour y retrouver

Frank Reeves. Il avait acheté d'occasion une Ford qui, déjà, avait pas mal bourlingué mais qui tapait encore allègrement ses cent cinquante kilomètres-heure, et il avait pris la route.

Après avoir achevé son morceau de tarte aux pommes, vidé son verre de lait malté et déposé sur le bar le prix de son dîner, il sortit de la cafétéria et regagna la Ford qui l'attendait au bord de la route. Quelques secondes plus tard, la puissante voiture filait à belle allure en direction du sud.

Une demi-heure s'écoula puis, comme le soir tombait, Morane commença à sentir un peu de lassitude car la conduite, sur cette chaussée déserte, s'avérait particulièrement monotone. Il arrêta la voiture au bord de l'accotement, mit le poste de radio en marche et se renversa en arrière sur son siège, tandis que le diffuseur se mettait à moudre un air cubain particulièrement truffé de battements de tambours. La musique prit fin et la voix d'un speaker résonna :

— Et maintenant, chers auditeurs, vous allez pouvoir entendre notre émission : « Collez le professeur Bubblegum ». Et n'oubliez pas que ce programme vous est offert par le chewing gum Bonnalaine, qui rend bonne l'haleine…

Il y eut un moment d'attente, puis la voix du speaker-animateur reprit :

— Et voilà notre premier concurrent. C'est un jeune homme d'une vingtaine d'années, bien de sa personne, étudiant en physique. Et quelle colle allez-vous poser au célèbre professeur Bubblegum ?

Un nouveau moment d'attente, comme si le concurrent se recueillait, puis il dit, à l'adresse du professeur :

— Sans doute avez-vous lu dans les journaux d'hier que la fonte des glaces des régions polaires est particulièrement précoce cette année et que des glaçons descendent en grand nombre vers le sud. En outre, on a remarqué que, pour une raison inconnue, ces glaçons, arrachés pour la plupart aux côtes du Groenland, sont recouverts d'algues vertes. Pourriez-vous me dire, professeur, pourquoi ces glaçons recouverts d'algues offrent moins de danger à la navigation que d'autres glaçons, dépourvus d'algues ?

À son tour, le professeur Bubblegum sembla se recueillir, puis il parla.

— À mon avis, ces glaçons recouverts d'algues offrent moins de danger à la navigation parce qu'ils fondront plus vite. En effet, à cause des algues, les rayons calorifiques du soleil ne seront plus réfléchis par la surface lisse et brillante de la glace et seront complètement absorbés ou presque, par l'iceberg, qui se liquéfiera par conséquent beaucoup plus rapidement.

— Est-ce la bonne réponse ? demanda le speaker au concurrent. Oui ? Eh bien, une fois encore, le professeur Bubblegum n'aura pas fait mentir sa réputation d'infaillibilité, et notre jeune étudiant en physique n'aura pas gagné la prime de deux cents dollars ! Par contre, il emporte deux kilos de notre merveilleux chewing gum Bonnalaine, qui rend bonne l'haleine… Faites entrer le concurrent suivant…

Le front soucieux, Morane arrêta la radio. Il avait l'impression que quelque chose ne tournait pas rond dans cette histoire d'algues vertes. Puis, soudain, il se souvint de cet article lu tout à l'heure : Va-t-on bientôt faire paître des vaches au Groenland ? – et il sursauta violemment, pour murmurer après un instant :

— La Terreur Verte !… Les algues !… Les cartes !… Ces îles inconnues… Des courbes de niveau. Je me souviens des paroles de Kuo-Ho-Tchan : la Terreur Verte me vengera. Il faut absolument que je contacte Gains au plus vite !… Absolument…

Déjà, il mettait son moteur en marche et, dans la nuit maintenant tombée, il fonça, phares allumés, vers le prochain débit d'essence où il trouverait une cabine téléphonique grâce à laquelle il pourrait sans retard se mettre en rapport avec l'homme du Service Secret.

Chapitre XII

Kuo-Ho-Tchan n'avait pas exagéré en accolant aux mots Terreur Verte, le qualificatif de « démoniaque ». Démoniaque, elle l'était, cette Terreur Verte, car elle semblait, dans sa simplicité redoutable, avoir été conçue par un démiurge à la tournure d'esprit à la fois compliquée et synthétique. Partant de rien, ou presque, elle devait entraîner des conséquences catastrophiques pour l'humanité.

Il suffisait d'imaginer une petite algue verte, soigneusement sélectionnée pour pouvoir résister à des températures extrêmement basses et qui, implantée sur le pourtour des glaciers cernant les continents polaires et le Groenland, y proliférerait rapidement, grâce à des engrais chimiques, jusqu'à couvrir complètement la surface de ces glaciers. C'est à ce moment-là seulement que la catastrophe se produirait. Les rayons calorifiques du soleil, n'étant plus réfractés, seraient totalement absorbés par la glace dont la couche sous-jacente, fondant rapidement, cesserait d'adhérer au continent lui-même. Les bords du glacier, détachés de leur support, se fragmenteraient et glisseraient à la mer. Les calottes glaciaires([8]) toutes entières, n'étant plus soutenues sur l'étendue de leur périphérie, craqueraient à leur tour et s'abîmeraient elles aussi dans l'eau sous forme de monstrueux glaçons qui, presque complètement immergés en raison de leur densité, feraient monter brusquement, tant au sud qu'au nord, le niveau des océans, soulevant de monstrueux raz de marées qui, déferlant sur les terres habitées, submergeraient leurs parties les plus basses, noyant le quart de l'humanité, ou davantage, balayant toutes les capitales, rendant arides, par apport de sel, la plus grande partie des terres cultivables. Par la suite, les eaux se retireraient pour se stabiliser à une cinquantaine de mètres environ au-dessus de l'ancien niveau des mers et des océans.

Tels étaient les sinistres projets nourris par Kuo-Ho-Tchan. Projets qui, tout d'abord, après que Morane eut éveillé l'attention d'Herbert Gains, n'étaient apparus que de façon confuse. Des savants consultés reconnurent la possibilité d'une fonte rapide des glaces grâce à la pénétration en profondeur des rayons calorifiques qui, grâce aux algues vertes, n'étaient plus réfléchis. Les cartes accompagnant le dossier vert furent étudiées à nouveau et, à présent que l'on savait comment se présentait le problème, il fut relativement aisé, en se basant sur certains détails de côtes comme celles, abruptes, de la Norvège, de se rendre compte que les « îles » représentaient en réalité les terres qui continueraient à émerger après le cataclysme, les côtes de ces « îles » n'étant rien d'autre que des courbes de niveau. Les petits cercles marquaient les capitales. Quant aux taches vertes, elles marquaient de façon parfaite les zones de grandes populations qui, étant situées dans les vallées, seraient en majeure partie recouvertes par les flots. Cela entraînerait en même temps la destruction des régions de civilisation intense qui, comme chacun sait, coïncide avec celles de grandes populations. Ce qui se révélait plus sinistre encore, c'était que les experts, après une étude poussée, ne devaient relever aucune erreur dans ces évaluations([9]).

Pendant que ces recherches étaient menées hâtivement, des nouvelles parvenaient de glissements importants de glaciers tant au Pôle Nord et au Pôle Sud qu'au Groenland. Fait significatif, ces glaciers étaient tous, à l'endroit des glissements, recouverts d'algues vertes. Des avions d'observation, muni de caméras perfectionnées, survolèrent les pôles et le Groenland et, en étudiant les photographies et en écoutant les rapports des observateurs, on se rendit compte que, déjà, de grandes taches d'algues avaient proliféré un peu partout, s'étendant par vastes zones. On devait se rendre compte également que, non loin de chacune de ces zones, la neige était légèrement et régulièrement bossuée, et l'on supposa qu'il s'agissait là d'igloos recouvrant des refuges plus vastes et enfouis sous la glace. Un jour, l'un des observateurs put même distinguer, et photographier, quelques silhouettes humaines parmi

ces petites éminences arrondies, silhouettes humaines qui, d'ailleurs, s'empressèrent de disparaître à l'approche de l'appareil. Cette dernière constatation venant corroborer la supposition précédente, on comprit que Kuo-Ho-Tchan, sentant lui échapper la victoire éclair sur laquelle il comptait initialement, avait commencé à mettre à exécution son plan démentiel. Depuis longtemps déjà, des équipes de savants, gardés sans doute par des troupes d'élite, avaient été déposées secrètement en différents points ; des côtes du Pôle Nord, du Pôle Sud et du Groenland afin d'y faire sans retard proliférer l'algue fatale.

À tout prix, il fallait arrêter le travail de ces équipes car il était probable que le Clown de Pékin ait donné l'ordre que, s'il mourait, son plan monstrueux d'extermination, qui deviendrait ainsi pour lui un moyen de vengeance posthume, devrait être exécuté malgré tout. On ne pouvait douter d'autre part que les troupes d'élites obligeraient les savants à respecter les volontés de leur maître vénéré, sinon vénérable.

Une nécessité s'imposait tout d'abord. Les endroits où avaient été déposées les équipes étant à présent connus, il fallait avant tout, par de rapides raids de commandos, annihiler ces équipes. Ensuite, faute de pouvoir mettre d'autres moyens en action, d'importantes formations de bombardiers de tous tonnages déversaient des milliers de tonnes de napalm enflammé sur les champs d'algues afin de les détruire.

Comme le sous-marin demeurait le véhicule d'approche le plus discret, il fut décidé que l'on en userait pour acheminer les détachements de commandos vers leur destination respective.

Le champ d'algues le plus vaste se trouvant situé au nord du Groenland, sur la mer de Mc Kinley, ce fut vers elle que se dirigea, en naviguant sous la banquise, le sous-marin atomique *Giant Squid*([10]), à bord duquel se trouvaient Herbert Gains et Bob Morane.

*

* *

Après avoir contourné le Groenland par l'est, franchi en plongée le détroit du Danemark, le *Giant Squid* s'était enfoncé sous la banquise pour atteindre la mer de Mc Kinley et faire surface à un endroit d'eau libre, à proximité de l'endroit où s'était installée l'équipe asiate.

Comme il avait été prévu, il faisait nuit lorsque le submersible émergea. Aussitôt, son commandant, Herbert Gains et Morane – ces deux derniers vêtus de l'uniforme des commandos polaires – grimpèrent sur le pont. Autour d'eux, la nuit était claire, et la banquise accusait nettement sa blancheur irréelle. À un kilomètre environ, on apercevait la côte glacée assez basse tout d'abord et qui, ensuite, s'élevait rapidement vers l'arrière-pays.

Morane avait tendu le bras vers le rivage.

— Regardez là-bas, dit-il.

Herbert Gains et le commandant avaient vu eux aussi. Ils avaient aperçu ces larges taches verdâtres qui, sur d'assez vastes étendues, rompaient la monotone blancheur des glaces. Par endroits, ces zones s'allongeaient telles de gigantesques langues d'émeraude.

— Les champs d'algues, dit le chef du Service Secret. Le danger était donc bien réel.

— Il n'y a pas à en douter, fit Bob.

Le commandant du submersible avait braqué ses puissantes jumelles marines en direction des taches vertes.

— J'ai l'impression qu'elles s'étendent à chaque instant, dit-il au bout d'un moment.

— N'exagérons rien, commandant, murmura Gains. Vous vous laissez assurément emporter par votre imagination.

Le commandant laissa retomber ses jumelles.

— Je me laisse sans doute emporter par mon imagination, monsieur Gains. Je me laisse même certainement emporter par mon imagination. Pourtant, nous ne pouvons en douter : elles s'étendent, elles « doivent » s'étendre…

Ni Bob ni Gains ne répondirent. Ils savaient que leur compagnon disait vrai, que les zones vertes s'étendaient inexorablement et que,

si l'on n'intervenait pas, elles se joindraient à d'autres zones semblables, jusqu'à ce que les algues couvrissent d'un tapis continu la périphérie de la calotte glacière, entraînant à brève échéance le glissement de cette calotte toute entière.

L'homme du Service Secret jeta un rapide coup d'œil à sa montre.

— Les bombardiers de pilonnement ne vont plus tarder à présent. Dites aux groupes de se préparer…

Le commandant s'approcha du micro-diffuseur de l'interphone installé sur le pont et y jeta quelques ordres brefs. Quelques minutes s'écoulèrent puis, un à un, silencieux comme des spectres, des hommes vêtus de blanc, au nombre d'une centaine peut-être, firent leur apparition. Ils traînaient avec eux dix colis volumineux qui, en un clin d'œil, se changèrent en canots pneumatiques qui furent disposés le long des flancs du *Giant Squid,* prêts à être mis à flot.

Herbert Gains jeta un nouveau coup d'œil à sa montre. Il demeura un long moment silencieux puis dit :

— C'est l'heure… Allons-y…

Les canots glissèrent à l'eau et, sans faire le moindre bruit, les hommes s'y entassèrent, par groupes de dix. Bob Morane et Herbert Gains, armés comme leurs compagnons de mitraillettes et de grenades, avaient pris place à bord de l'une des embarcations qui, mues par les pagaies, se dirigèrent vers la côte en se faufilant entre les glaces flottantes.

Chapitre XIII

Les canots avaient touché la côte aux creux d'un petit havre de glace, où les hommes, toujours en silence, débarquèrent pour tirer leurs esquifs au sec. Ceux-ci, de couleur blanche, pouvaient difficilement être repérés mais, néanmoins, ils furent poussés à l'intérieur d'une faille béant dans la paroi du glacier.

Après avoir glissé un chargeur dans sa mitraillette, Morane jeta un regard scrutateur autour de lui. Pourtant, rien ne semblait bouger le long des pentes gelées.

— L'équipe de la Terreur Verte ne m'a pas l'air de faire trop bonne garde, murmura le Français à l'adresse d'Herbert Gains, qui se trouvait à ses côtés.

L'Homme du Service Secret haussa les épaules.

— Pourquoi se méfieraient-ils ? L'endroit où ils se sont établis est loin de tout, personne n'est censé être au courant de leur mission et en outre, leurs installations sont assez bien camouflées pour échapper à tout observateur non prévenu.

— Et les champs d'algues ? fit Morane. Ils peuvent être aisément remarqués, eux…

— Bien sûr, dit Gains. Pourtant, ils ne semblent avoir vraiment intrigué personne avant que vous nous mettiez la puce à l'oreille. Juste un entrefilet ou deux dans la presse. Dans ces parages, les avions volent souvent à haute altitude. Et puis, fréquemment, il y a aussi d'étranges végétations qui se mettent à croître spontanément sur les glaciers : lichens qui, des spores ayant été apportées par le vent, prolifèrent soudain pour, sous une quelconque influence climatique, disparaître comme ils sont venus…

L'officier qui commandait le détachement avait passé un ordre, et les commandos s'étaient mis à escalader la pente, les semelles de leurs bottes fourrées, garnies à la fois de griffes de caoutchouc et de métal, leur permettant d'évoluer rapidement, sans risques de chutes.

Morane et Gains avaient suivi les soldats, pour atteindre en même temps qu'eux une crête aiguë, en forme de fer de hache ébréché, d'où l'on pouvait dominer le paysage environnant.

Sur un geste de l'officier, tout le groupe s'était immobilisé, et les hommes s'étaient allongés près du sommet, à flanc de crête. Avec leurs parkas blancs doublés de fourrure et aux capuchons hermétiques, ils ne sentaient pas les atteintes du froid et, en outre, ils se confondaient parfaitement avec la glace.

Par les ébréchures du fer de hache, qui formaient autant de créneaux, Morane et Gains pouvaient apercevoir, à deux kilomètres de distance environ, une série de petites éminences de glace, à peine marquées mais dont la forme, trop régulière, indiquait une origine artificielle.

— Voilà les installations des Asiates, expliqua Gains à voix basse car, dans ces étendues silencieuses et désertiques, la voix portait loin. Ils se sont enterrés et ces petits monticules sont seulement les toits de leurs refuges, qui doivent communiquer tous entre eux, laboratoires, magasins et habitations, par des couloirs taillés, comme le reste, à même la glace.

— Beau travail de camouflage, reconnut Bob. D'en haut, on ne pourrait en effet discerner quoi que ce soit sans être prévenu, comme l'étaient nos observateurs.

Comme une crainte lui venait, il la formula.

— Ne craignez-vous pas que les avions de pilonnement, qui doivent survenir d'un instant à l'autre, ne discernent rien non plus et soient forcés de bombarder au jugé. Dans ce cas, près comme nous le sommes, nous risquons fort d'être touchés…

Gains secoua la tête.

— Cette éventualité n'est pas à craindre, dit-il. Toutes les précautions ont été prises pour qu'une telle chose ne se produise pas. Nos bombardiers possèdent des coordonnées très précises leur permettant d'effectuer leur bombardement sans risques d'erreurs.

Rassuré de ce côté, le Français tourna la tête en direction des champs d'algues qui, déjà, couvraient une superficie importante de glacier.

— Cela a dû demander pas mal de travail, remarqua-t-il.

— Pas nécessairement. Les algues, qui vivent en symbiose avec un minuscule cryptogame, ont dû être sélectionnées en Asie, dans des conditions en tous points semblables à celles des régions polaires. Elles ont probablement été transportées ici, semées par spores et nourries à l'aide d'un engrais sans doute pulvérisé par des hélicoptères qui, après l'usage, sont soigneusement camouflés. Au bout d'un certain temps, par une sorte de mutation, provoquée artificiellement, les algues deviennent à même de proliférer rapidement sans nécessiter l'apport d'aucun agent extérieur.

Le chef du Service Secret s'interrompit. Un bourdonnement montait au loin, s'intensifiant sans cesse.

— Voilà nos oiseaux, fit Morane.

Les bombardiers apparurent dans le ciel, petites formes brillantes surgies brusquement de la nuit. Ils grossirent rapidement et, en rangs serrés, passèrent, très bas, au-dessus du groupe des commandos. Quand les premiers furent arrivés exactement dans l'axe des établissements asiates ils lâchèrent leurs bombes, qui percutèrent dans un roulement d'enfer tandis qu'à leur tour les appareils suivants vidaient leurs soutes.

Durant cinq minutes environ, le bombardement fit frémir l'écho des solitudes arctiques puis, comme ils étaient venus, les avions prirent le chemin du retour, laissant derrière eux un champ de glace labouré, encombré de blocs arrachés par les explosions et parmi lesquels on ne distinguait plus les éminences arrondies de tout à l'heure.

Herbert Gains consulta sa montre.

— Pas de retard sur l'horaire, dit-il, ni d'avance. Tout a été parfaitement minuté et nous allons pouvoir pousser de l'avant afin d'explorer les abris, ou du moins ce qui en reste. Espérons que les savants se seront terrés et que nous pourrons les récupérer vivants.

L'officier avait lancé un ordre et la troupe des commandos, émergeant de derrière la crête, se mit à progresser en direction de l'endroit qui venait d'être bombardé. Ils en étaient à deux cents mètres à peine, quand les mitrailleuses lourdes se mirent à tirer, fauchant plusieurs hommes, tandis que les autres se jetaient à plat ventre.

*
* *

— Pas de doute, maugréa Gains, ils étaient bien terrés. Surtout les gardes. Trop bien terrés même, et maintenant ils nous canardent et nous immobilisent ici…

Depuis que les mitrailleuses s’étaient mises à tirer pour la première fois, les assaillants avaient tenté à plusieurs reprises de progresser à nouveau mais, chaque fois, un feu de barrage nourri les en avait empêchés.

Sans cesse, d’un geste qui lui semblait devenu automatique, Gains consultait sa montre.

— Le temps passe, maugréa-t-il encore, et chaque minute qui s’écoule nous rapproche du moment où les bombardiers chargés de napalm doivent arriver. Après le pilonnement préliminaire nous ne devrions, logiquement rencontrer aucune résistance. Mais ces enragés ont tout prévu. Ils se sont enfouis si profondément que le bombardement ne les a pas réellement secoués. Maintenant, c’est à nous d’emporter la place d’assaut et, d’après la façon dont se préparent les choses, ce sera aussi facile que de tresser des cordes avec du sable([11]).

— Pourquoi risquer ainsi des vies humaines, fit remarquer Morane, et ne pas avoir commencé directement le bombardement au napalm ?

— Croyez bien, Morane, répondit Gains, que nous n’avons pas agi ainsi par stricte sentimentalité. C’est triste à dire mais, à la guerre, il n’y a pas de place pour les élans du cœur. Il doit y avoir des savants là-bas, en face, et nous voulons les capturer sains et saufs afin qu’ils nous livrent leurs secrets pour que, jamais, dans les temps à venir, la Terreur Verte ne devienne à nouveau une menace pour l’humanité.

Une fois encore, Gains jeta un coup d’œil à sa montre.

— Il nous faut absolument trouver un moyen de sortir de cette impasse. En attendant davantage, nous risquons fort de nous

trouver encore sur les lieux lors du bombardement au napalm. Naturellement, on pourrait demander par radio que ce bombardement soit différé, mais cela compliquerait les choses.

Prenant soudain une décision, l'Homme du Service Secret se dressa sur un coude et cria, en chinois :

— Rendez-vous… Vous n'avez aucune chance de vous en tirer. Vous êtes abandonnés de tous. Kuo-Ho-Tchan est mort, et votre pays a négocié la paix… Rendez-vous…

Venant du camp adverse, une voix répondit, en chinois également. Quand le silence fut à nouveau rétabli, Morane demanda à son compagnon :

— Qu'ont-ils répondu ? Gains fit la grimace :

— Textuellement ceci : Venez nous prendre, chiens puants d'Américains. Si le Maître est mort, nous aurons le plaisir de tuer plusieurs d'entre vous et de piétiner leurs carcasses nauséabondes !

— Cela n'a rien d'amical, à mon avis, constata Morane.

— Rien d'amical, en effet… Voyons si l'idée d'être brûlés vifs les rendra plus conciliants…

À nouveau, Gains cria en chinois. Quand il eut terminé, une nouvelle réponse lui parvint qui, traduite, donnait ceci :

— Être brûlés au napalm en votre compagnie, chiens d'Américains ? Quel plaisir ! Cela nous évitera de sentir votre mauvaise odeur.

Cette fois, malgré tout le tragique de la situation, Morane ne put s'empêcher de sourire.

— Tout ce que l'on peut affirmer, dit-il, c'est que ce bavard possède un sens olfactif très développé. En outre, cela ne m'étonnerait guère si ses compagnons et lui portaient un rond de tissu rouge cousu sur la poitrine.

— Ils ont un rond de tissu rouge cousu sur la poitrine, fit Gains en écho. Nous ne pouvons en douter…

À nouveau, il jeta un regard à sa montre, et il eut un mouvement de dépit, pour dire ensuite :

— Tant pis pour eux ! S'ils veulent griller, qu'ils grillent, mais sans nous. Je vais donner l'ordre de la retraite.

C’est à ce moment que, du camp ennemi, un bruit de fusillade monta. Il y eut un long moment de silence, puis une voix, différente de celle de tout à l’heure, hurla en très mauvais anglais :

— Américains… Attendre… Nous rendre… Pas tirer…

— Que se passe-t-il ? interrogea Morane. Une ruse quelconque ?

Gains haussa les épaules.

— Nous allons bien voir, dit-il.

Il cria quelques mots en chinois et, presque aussitôt, là-bas, des hommes apparurent, au nombre d’une trentaine. Tous avaient les bras levés et portaient un rond de tissu rouge cousu sur leurs parkas polaires. Derrière eux venaient dix autres hommes, d’allure moins martiale ceux-là, et qui, armés de mitraillettes, tenaient les premiers en respect.

— Prenons garde, conseilla Morane. Il peut s’agir d’un piège…

Herbert Gains sembla ne pas avoir entendu. Il cria, en chinois :

— Avancez vers nous…

Lentement, toute la bande des Asiates obéit. Quant ils ne furent plus qu’à une trentaine de mètres de la ligne des commandos, Gains lança un nouvel ordre :

— Que ceux d’entre vous qui sont armés jettent leurs mitraillettes et lèvent les bras comme les autres. Si vous demeurez immobiles, il ne vous sera fait aucun mal.

Après un bref moment d’hésitation, les dix Asiates armés obéirent, levant les bras à leur tour. Alors, les commandos, se découvrant, marchèrent dans leur direction et entourèrent toute la bande, pour fouiller avec soin chaque homme.

Morane et Gains s’étaient également approchés. L’un des Asiates qui, quelques instants auparavant, braquait une mitraillette, se tourna vers eux et se mit à parler rapidement, en un anglais à peine compréhensible.

— Moi professeur Yank… Moi pas vouloir… Moi dire Tchan pas bien…

Herbert Gains coupa la parole à l’homme, un personnage d’une soixantaine d’années, au visage ridé prématurément mais aux regards intelligents et animés.

— Parlez le chinois, dit Gains. Je le comprends…

Alors, le professeur Yank se lança dans un discours véhément, qu'il accompagnait de grands vols de mains. Quand il se fut tu, le chef du Service Secret se tourna vers Morane et l'officier des commandos, qui se tenaient à ses côtés, pour expliquer :

— Il affirme être biologiste et avoir, en compagnie d'autres savants asiates, cultivé et découvert les propriétés de l'algue verte. C'est Kuo-Ho-Tchan qui, dit-il, l'a forcé, sous peine de mort, à venir ici en compagnie de ses aides pour y préparer la Terreur Verte. Jusqu'à présent, ils ont sans cesse été sévèrement gardés par les troupes d'élite car Tchan avait ordonné que, même s'il mourait son plan devait être mis à exécution. Mais, profitant de notre intervention, Yank et ses compagnons se sont introduits dans le dépôt d'armes, ouvert par le bombardement. Ils se sont emparés de mitraillettes pour surprendre les gardes, occupés à nous surveiller, en tuer plusieurs et désarmer les autres… Le professeur Yank affirme également avoir mis au point un virus capable de détruire les algues plus rapidement qu'elles ne prolifèrent.

— Peut-on le croire ? interrogea Bob.

— Je le pense, du moins en ce qui concerne la façon dont ils ont assailli leurs gardes, et aussi pour le virus puis que Yank devra montrer à nos spécialistes comment on le cultive…

— À quoi bon ! fit l'officier des commandos. Puisque, avant longtemps, le napalm aura rendu le glacier aussi net qu'un vieux marbre…

— Peut-être, peut-être, dit Gains en hochant la tête. Mais si la moindre touffe d'algues échappait aux flammes, elles pourraient proliférer à nouveau. Le virus se révélerait alors une arme plus efficace, et moins coûteuse, que le napalm… Mais il serait temps de regagner le G*iant Squid.* Les bombardiers ne se feront plus attendre longtemps maintenant, et je préférerais ne pas devoir les décommander, en supposant bien sûr, qu'il en soit encore temps…

Rapidement, commandos et prisonniers descendirent vers le bord de la mer. Un premier contingent de captifs, solidement encadré, fut embarqué à bord des canots pneumatiques. En même temps, Gains adressait des signaux lumineux au submersible pour que d'autres embarcations fussent aussitôt mises à flot. Le temps

pressait à présent, car le moment approchait où le glacier serait arrosé de napalm. Déjà, logiquement, on aurait dû percevoir le bruit des bombardiers.

— S'ils sont en retard, tout va bien, fit Gains. Au contraire, s'ils sont exacts…

— Ils auront du retard, fit Bob avec insouciance. S'ils devaient être exacts, il n'y aurait plus moyen de s'entendre depuis un bon moment déjà. Je connais ces forteresses géantes. Ça fait plus de raffut qu'un ouragan…

Les canots demandés approchaient de la rive. Tout le monde embarqua en hâte, et, sans attendre, les embarcations se dirigèrent, à force de pagaies, vers le *Giant Squid.*

Elles allaient l'atteindre quand, au loin, le bruit de puissants réacteurs se fit entendre.

Chapitre XIV

Le *Giant Squid* s'était prudemment écarté le plus loin possible de la côte et, du pont, ses passagers et son équipage assistaient à la destruction systématique des algues vertes. L'un après l'autre, couvrant chacun une aire différente, les bombardiers géants lâchaient leurs cargaisons de bombes incendiaires. Dès que les projectiles touchaient la surface du glacier, ils explosaient, libérant le napalm enflammé qui, rapidement, se répandait à la surface du glacier, grillant les algues et faisant fondre une couche de glace, épaisse assurément de plusieurs centimètres, pour continuer à s'étendre, couler dans le moindre creux, se faufiler dans les failles en longs serpents de feu. Une épaisse fumée montait et, plus haut encore, les nuages pâles de la vapeur d'eau.

Pendant une demi-heure, l'opération se poursuivit et, quand les bombardiers, leurs soutes vides, reprirent la direction du sud-ouest, on ne distinguait plus une seule trace d'algues vertes à la surface de la glace. Seul, le napalm continuait à brûler d'une flamme claire qui, rapidement, décrût, pour s'éteindre tout à fait, et il n'y eut plus, sous la voûte bleutée de la nuit que l'étendue brillante du glacier, nette, blanche et polie comme un ivoire.

Et, soudain, Morane se sentit désemparé. Il éprouvait la sensation d'un homme qui, ayant vécu dans un bruit d'enfer, se retrouve soudain en plein silence, à la fois heureux et perdu, perdu comme si ce bruit qui lui sciait les nerfs, le mettait à tout instant à deux doigts de la folie, lui manquait à présent, telle une drogue.

Pour Bob, ce bruit d'enfer c'était la guerre, avec tout ce qu'elle comportait de féroce aventure. Cette guerre nouvelle qui lui avait rappelé l'ancienne, celle de sa toute jeunesse où, à peine sorti de l'école, il avait gagné l'Angleterre pour servir dans la Royal Air Force et, rapidement, s'y faire remarquer par sa bravoure. Oui, Bob se prenait à regretter la guerre. Pourtant, celle-ci était bien finie, et il

avait été le principal artisan de cette fin. En agissant comme il l'avait fait, il avait sauvé des millions de vies humaines peut-être. Alors, il ne regretta plus rien, car il savait que personne n'aurait pu remplir mission plus grandiose que la sienne.

Herbert Gains s'était mis à parler.

— Allons, commandant Morane, voilà encore une nouvelle page tournée dans le livre de notre vie déjà bien chargée à tous deux. Pour moi, l'aventure est loin d'être terminée. La guerre a pris fin, mais c'est peut-être alors seulement que commence le vrai travail d'un agent secret. Vous, au contraire, rien ne vous lie. Vous allez pouvoir regagner Paris, retrouver votre appartement, vos livres, les souvenirs de vos voyages. Vous voyez, je connais la moindre de vos petites manies…

— Paris, fit Bob d'une voix rêveuse. Bien sûr, j'aimerais y retourner, mais pas tout de suite. Plus tard peut-être, quand les vestiges de la guerre en auront complètement disparu…

— Voilà une raison ! s'exclama joyeusement l'Homme du Service Secret. Pourquoi ne pas vous retirer dans votre Vallée du Lac Bleu ? D'après ce que vous m'avez dit, c'est un coin tranquille, où il doit faire bon s'isoler. Car ne l'oublions pas, vous avez sauvé l'Humanité et, après une telle besogne, vous devez avoir besoin de repos. Cette dernière année a été lourdement chargée pour vous…

Morane demeura pensif, puis il releva la tête et sourit, en murmurant :

— La Vallée du Lac Bleu… Naturellement, c'est là que je me rendrai, pour pêcher et chasser afin de corser mon ordinaire… Je me retrouverai seul alors dans mon petit royaume sauvage. Oui, c'est cela, seul… Vous ne pouvez pas savoir, monsieur Gains, combien, quand on a sauvé l'Humanité, comme vous dites, on peut ainsi avoir besoin de solitude.

FIN

DU NOUVEAU SUR LES FUSÉES INTERPLANÉTAIRES

La conquête de l'espace, réservée jusqu'à ces derniers temps aux auteurs d'anticipations émules de Grano, retient maintenant l'attention des savants. C'est ainsi que le Dr Ernst Stuhlinger, directeur de l'Agence des engins balistiques de l'Armée américaine et spécialiste des systèmes de propulsion électrique pour vaisseaux interplanétaires, consacre dans la revue *Space Journal* un long article à cette question. S'appuyant sur les travaux de Werner von Braun et sur ses propres théories, le Dr Stuhlinger imagine le premier voyage jusqu'à la planète Mars.

CONSTRUCTION D'UNE PLATE-FORME SPATIALE

Il faudra d'abord, explique-t-il, établir une plate-forme spatiale qui tournera autour de la Terre dans une orbite située à quelque mille six cents kilomètres d'altitude. Plusieurs grosses fusées à trois étages, plus un cône terminal empenné, seront utilisés pour amener les éléments de la station spatiale jusqu'au point prévu. Ces pièces seront assemblées dans le vide par des scaphandriers de l'espace. Puis d'autres fusées transporteront jusqu'à la plate-forme les éléments du vaisseau interplanétaire lui-même, son carburant, ainsi que l'équipage. À chaque voyage, le nez détachable de la fusée porteuse servira de véhicule pour ramener au sol les techniciens. Les fusées devraient avoir une vitesse orbitale de huit kilomètres à la seconde. Cette partie de l'opération serait sans doute la plus coûteuse, car, pour chaque kilo de charge utile, il faudrait prévoir un poids de cent soixante kilos au décollage.

Le vaisseau de l'espace – dont la forme importerait peu car il n'aurait pas à lutter contre la résistance de l'air, ne naviguant que

dans le vide presque absolu – devrait être le plus léger possible. En outre, les éléments inutiles en cours de route seraient éjectés à mesure dans le vide.

L'appareil dont Werner von Braun a déjà établi les plans est un véhicule d'environ mille sept cents tonnes de poids initial, dont trente-cinq tonnes de charge utile. Il fonctionne à l'acide nitrique et à l'hydrazine. Deux de ces engins, portant chacun un équipage de douze hommes, seraient du premier voyage, qui durerait deux cent soixante jours pour le trajet station spatiale – Mars. Cependant, les astronautes devraient attendre de longs mois à la surface de Mars, afin que, lors de leur voyage de retour la fusée touche la Terre en un point pré-déterminé de son orbite autour du Soleil. Au total, l'expédition durerait un peu plus de deux ans et demi.

PROPULSION IONIQUE

Ernst Stuhlinger, faisant remarquer que von Braun base ses plans sur l'état actuel de la science, se lance ensuite dans d'audacieuses anticipations. Il envisage un navire spatial ayant une charge utile de cent cinquante tonnes et dont la propulsion serait électrique. Un réacteur nucléaire situé à soixante-quinze mètres du poste d'équipage et contenant douze tonnes d'U-235 enrichi à environ 1,7 % assurerait l'énergie initiale. Il serait protégé par une épaisse couche de béryllium et une feuille de bore et muni d'un système de refroidissement au sodium et au potassium. Un métal alcalin, tel que le rubidium ou le césium, serait utilisé comme propergol. Les atomes de ces corps sont en effet ionisés à 100 % lorsqu'ils frappent une feuille de platine chaud. Une certaine quantité de vapeur de cet élément alcalin entrerait dans une chambre d'ionisation contenant des grilles de platine portées à très haute température. Les ions seraient extraits de cette chambre par un champ électrique qui les accélérerait, dans la chambre de poussée, jusqu'à une vitesse d'environ quatre-vingts kilomètres à la seconde. Ils seraient alors éjectés en jet régulier, assurant la propulsion du navire. Les avantages du système électrique sur le système chimique, assure Ernst Stuhlinger, résident dans une forte réduction

de poids. Cependant, la poussée ainsi assurée serait beaucoup trop faible pour que ce système puisse être utilisé autrement que dans le vide. Pour décélérer le navire spatial, il suffirait de renverser la direction de la poussée.

Dès que les turbines et la génératrice commenceraient à tourner, la fusée interplanétaire, symétrique par rapport à son axe longitudinal, se mettrait à tourner autour de son axe transversal. La force centrifuge créerait ainsi, artificiellement, une légère impression de gravité. Une fusée secondaire destinée au débarquement à la surface de Mars serait fixée à la cellule enfermant les dispositifs de poussée.

LE VAISSEAU INTERPLANÉTAIRE DÉCOLLE

Le vaisseau interplanétaire s'engagerait dans une trajectoire non pas elliptique comme celle des fusées classiques, mais spiraloïde. L'engin s'éloignerait lentement de la station spatiale. Deux heures après le décollage, il ne se trouverait pas à plus de trente-six kilomètres. Après cent jours de vol en spirale, il serait à cent soixante mille kilomètres de la Terre, à mi-chemin de la Lune, et aurait effectué trois cent soixante-seize révolutions autour de notre globe. Quelques jours plus tard, il échapperait à la force de l'attraction terrestre. Sa trajectoire s'aplatirait avant qu'il ne s'engage dans une large spirale autour du soleil.

DESCENTE À LA SURFACE DE MARS

Le 402ème jour, le navire interplanétaire, resserrant les cercles de sa trajectoire se trouverait à neuf cent soixante kilomètres de la surface de Mars. L'équipage arrêterait le moteur et se préparerait à explorer la planète. Il commencerait par l'étudier à l'aide d'un télescope, puis quelques hommes descendraient à la surface en utilisant l'engin fixé à la chambre de poussée. Ils regagneraient le bord grâce à un système de fusées.

Pendant quatre cent soixante-douze jours, l'équipage procéderait à des observations avant de repartir. Le voyage de retour s'effectuerait de la même façon. Quand le navire interplanétaire aurait regagné la plateforme spatiale, trois ans et trois mois se seraient écoulés.

VERS LES PLANÈTES

Le pilotage de l'appareil, affirme Ernst Stuhlinger, serait aisé, et aucune précision particulière ne serait indispensable, car l'appareil pourrait toujours en accélérant ou en ralentissant, élargir ou resserrer les spires de sa trajectoire. Quant au navigateur, il se baserait sur la situation des planètes par rapport aux étoiles fixes.

Reste la question du comportement de l'équipage. Comment les hommes supporteront-ils cette longue réclusion dans une cellule métallique tombant dans le vide ?

Les expériences déjà effectuées semblent prouver que l'organisme humain se trouve totalement désorienté par la disparition de la pesanteur. De nouveaux réflexes doivent remplacer les anciens. C'est ainsi que pour tourner le torse, il faudra lancer violemment les bras dans le sens du mouvement désiré. Si le cœur et les poumons semblent s'accommoder de cet état nouveau – certains médecins vont jusqu'à penser que le manque de pesanteur serait un excellent remède pour les varices et certains troubles cardiaques – des désordres gastro-intestinaux risquent par contre de se produire.

Les personnes dont l'ouïe est normale se trouveraient désavantagées, si l'on se base sur certaines expériences portant sur des tortues et des souris, par rapport à celles qui souffrent de troubles de l'oreille interne qui leur enlèvent normalement le sens de l'équilibre.

LA « MYOPIE DU CHAMP VISUEL VIDE »

La vision serait également affectée. Sans parler du noir absolu des espaces sidéraux, aussi dense qu'un obstacle solide, et de

l’éclat du soleil que ne tamiserait plus l’atmosphère, il faudrait compter avec ce que l’Aero-Medical Laboratory des États-Unis appelle « la myopie du champ visuel vide », qui se manifeste lorsque l’œil manque de point de repère et perd ainsi le sens de la perspective.

Il faut enfin tenir compte des facteurs psychologiques. Tout homme isolé ne serait-ce que vingt-quatre heures dans une chambre hermétique ne tarde pas à devenir la proie de phénomènes hallucinatoires.

Ernst Stuhlinger est pourtant persuadé que la vie, à bord des navires interplanétaires, sera plus confortable que dans un sous-marin. Les hommes resteront en contact avec la Terre par radio et par télévision. Ils seront soutenus par l’attrait de l’inconnu. Et puis, affirme Stuhlinger, les hommes de science ont toujours des travaux à terminer. Ils pourront rédiger leurs communications en paix tandis que leur astronef les portera vers des planètes nouvelles.

DES ENGINS SPATIAUX QUI VOLERAIENT SANS CARBURANT

Un rapport présenté à l’American Chemical Society au cours d’une réunion à laquelle assistaient six mille chimistes envisage la construction d’appareils qui voleront sans carburant dans la haute atmosphère.

Ces engins, qui iraient d’une sorte de cerf-volant de métal léger à de véritables usines chimiques habitées, seraient propulsés par des fusées utilisant l’énergie chimique contenue à l’état latent dans la très haute atmosphère. À partir d’une altitude de cent kilomètres, en effet, des atomes simples d’oxygène flottent librement dans l’atmosphère raréfiée. Si ces atomes étaient projetés les uns contre les autres à une très grande vitesse, ils s’associeraient pour former ces molécules d’oxygène gazeux, en dégageant une prodigieuse énergie. Des recherches se poursuivent dans ce sens, et les premiers plans d’un stratoréacteur fonctionnant à l’oxygène sont déjà établis dans tous les détails.

DES VILLES DANS LA LUNE

Selon le Dr I.M. Levitt, directeur à Philadelphie du Planétarium Fels, des villes seront construites dans la Lune lorsque l'homme aura réussi à voyager dans l'espace.

« Une fois que nous aurons atteint la Lune, a-t-il déclaré récemment à la revue *U.S. News and World Report,* il est concevable que nous y établissions une civilisation ». Et il a poursuivi : « En utilisant l'énergie de la fusion thermonucléaire ou l'énergie solaire, on pourrait extraire de l'eau des rochers de la Lune, et de l'oxygène pourrait être tiré de cette eau ». Le Dr Levitt affirme qu'il serait ainsi possible de créer une atmosphère autour de la planète.

Des procédés chimiques seraient employés pour fabriquer des matières plastiques avec lesquelles « nous pourrions construire sur la Lune d'immenses cités recouvertes de dômes, où il nous serait possible peut-être d'élever du bétail et de faire pousser des plantes, afin d'établir une véritable civilisation à la surface de la Lune. »

---

[1] Voir *Mission pour Thulé*. Marabout Junior n°78.

[2] Voir *Tempête sur les Andes* – Marabout Junior n°118.

[3] BW : initiales de BLUE WEST, nom donné à plusieurs bases américaines du Groenland.

[4] DEW : rosée. Initiales de « DISTANT EARLY WARNING » LINE : Ligne avancée d'alerte.

[5] Le plus haut sommet des États-Unis (4 420 mètres), dans la Sierra Nevada.

[6] Voir : *Mission pour Thulé – la Cité des Sables – la Fleur du Sommeil*. (Marabout Junior n°78, 82 et 106).

[7] Pseudonyme employé par Roman Orgonetz. Voir *Mission pour Thulé*. (Marabout Junior n°78).

[8] Pour se rendre compte de la masse de ces calottes, il suffit de savoir que celle du Groenland atteint par endroits jusqu'à 3.500 mètres d'épaisseur et une superficie de 160.000 kilomètres carrés.

[9] Par exemple :

La carte E.1 ZONE représente ce qui resterait de l'Europe, de l'Angleterre à l'Oural, et de la Suisse à la Norvège. Les taches vertes couvrent les régions de plus de 100 habitants par Km^2.

La carte E.7 ZONE : l'Angleterre moins l'Écosse. Taches vertes : plus de 250 habitants par Km^2.

La carte A.3 ZONE : N.-E. des États-Unis. Tache verte : plus de 50 habitants par Km^2.

Quant aux petits cercles numérotés, ils indiquaient les initiales des grandes villes suivant un code simple, le numérotage se faisant à l'envers, Z devenant ainsi la première lettre de l'alphabet et A la dernière. Exemple : 25 = B = Bruxelles ou Boston ou Berlin.

[10] Calmar Géant.

[11] Allusion à une vieille légende anglaise suivant laquelle, au moyen âge, SCOTT le Magicien aurait eu à son service un démon particulièrement actif. Pour éviter de tomber lui-même sous la coupe de ce serviteur trop zélé, le magicien était obligé de lui fournir toujours du travail nouveau, qui était immédiatement accompli. Scott eut alors l'idée d'ordonner au démon de lui tresser des cordes avec le sable de la mer. Aussitôt, ledit démon s'attela à la besogne, à laquelle, toujours suivant la légende, il est toujours occupé sans parvenir à la mener à bien. (Il est à remarquer que, ce démon aurait beaucoup à apprendre de nos sorciers modernes. En effet, avec du sable, on fait du verre, que l'on file et que l'on pourrait ensuite aisément tresser en corde.)